

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

N° 2944

SAMEDI 29 JUILLET 1899

La reproduction des matières contenues dans L'ILLUSTRATION est interdite.

Prix du Numéro : 75 centimes.

L'ILLUSTRATION ne publie d'insertions payantes que dans l'emplacement réservé aux annonces, sur les feuilles de garde et de couverture paginées à part.

ABONNEMENTS

FRANCE

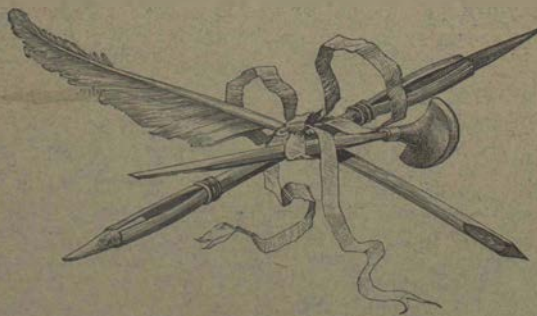
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

ETRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

TROUSSEAUX 1.500 F
 TROUSSEAUX 2.000 F
 TROUSSEAUX 3.000 F

GRANDE MAISON DE BLANC

..... 6, BOULEVARD DES CAPUCINES, 6 - PARIS

TROUSSEAUX 5.000 F
 TROUSSEAUX 8.000 F
 TROUSSEAUX 10.000 F

Ordonnance du Corps Médical
TRAITEMENT le plus efficace de
L'ASTHME
 par la Poudre du Dr CLÉRY, de MARSEILLE
Envoi gratis d'une boîte d'essai.

NOUVEAU BANDAGE MEYRIGNAC
 BREVETÉ S.G.D.G.
 Bandage avec lequel on peut garantir la contenance des HERNIES, quel qu'en soit leur volume ou ancienneté. — Par la pression constante exercée sur la Hernie, elle disparaît rapidement. — Il se porte sans gêne, supprime le ressort du dos et le sous-cuisse. Ordonné dans les Hôpitaux pour cas difficiles. 5 médailles. Diplôme d'honneur, croix et palmes de mérite. Catalogue sur demande. Meyrignac, fabricant, 229, rue Saint-Honoré, PARIS.

Les **"STELLA"**
 La Collection la plus complète de PHOTO-JUMELLES en toutes grandeurs, 8 x 12, 6 1/2 x 9, Stéréoscopes 8 x 12, 4 1/2 x 6
H. ROUSSEL, Opticien Fab
 10, Rue Villehardouin PARIS



Demande le Catalogue.

SANTÉ et FRAICHEUR
 assurées par l'usage pour la TOILETTE du
HYGIÈNE DE LA FEMME
PHÉNOL-BOBÈUF
 1 à 2 cuillerées par litre d'eau.
 60 ANS de SUCCÈS. RECOMP. MONTYON
 Médaille d'Honneur. — Partout 1^{fr} 50

La Reine de Besançon
 A LA MAISON DE CONFIANCE
 FABRIQUE D'HORLOGERIE
A. BARTHET, à Besançon (Doubs).
 Horloger de la Marine.
 MÉDAILLE D'OR, BORDEAUX 1895.
 Tout argent 15^{fr}; Nickel, depuis 5^{fr}.
 FABRICATION IRREPROCHABLE
 Spécialité Chronomètres avec Bulletin d'Observatoire. Inv. du fatal. sur demande.

ETABLISSEMENT de SAINT-GALMIER (Loire)
SOURCE BADOIT
 La plus légère à l'estomac. — Déclarée d'intérêt public.

VALS * PRECIEUSE
 FOIE - DIABÈTE - CALCULS
 GOUTTE - GASTRALGIE - BILE

SI VOS CHEVEUX TOMBENT
 Faites usage du merveilleux
PÉTROLE HAHN
 Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs.
 PARIS, L. FÉRET, 20-22, Rue Richer.
 LYON, VIBERT, Concessionnaire Général.

Eastman's POCKET-KODAK
 avec Objectif extra-rapide
BI-ANASTIGMAT
 de **H. ROUSSEL**
 10, Rue Villehardouin, PARIS
 Clichés 6 x 9 Poids tout chargé.
 400 grammes. — Convient aux Cyclistes, Touristes, Explorateurs, etc.

PARFUM des FEMMES de FRANCE
 VIVILLE, 24, Avenue de l'Opéra, PARIS.

LITS, FAUTEUILS, VOITURES et APPAREILS MÉCANIQUES
 Pour Malades et Blessés
DUPONT FABRICANT BREVETÉ S.G.D.G.
 Fournisseur des Hôpitaux,
 10, Rue Hautefeuille, PARIS
 Envoi Franco du Catalogue illustré contenant 330 figures.
 FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées muni p^r 2 manivelles. AUTOMOTEUR avec Garde-Robe Bouchon se retirant sous le siège.

25^e ANNÉE 1^{er} par AN
 Renseignements Publication
 toutes Valeurs tous les Tirages
LA BOURSE POUR TOUS
 JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE
 27, Boulevard Poissonnière, Paris.

NOUVEL APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE
"HAWK EYE"
LA MERVEILLE DES CYCLISTES
 130 FRANCS
 Fait 12 Instantanés
 et SE CHARGE en PLEIN JOUR.
 PHOTO-EMPORIUM, 74, Boulevard Haussmann, PARIS.

ANDABRE ALLET, Contrexéville LE CLER
 GÉAR VALS, VIVARAIS S^t GERVAIS
 ALLEVAR VICHY-LARDY VICHY-LARBAUD

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



M. de Beaurepaire garantissant que le capitaine Dreyfus fera des aveux si on lui permet d'employer sur l'accusé quelques systèmes de l'Inquisition.

— Eh! bien, mon brave Soudanais, comment trouvez-vous les Français...
 — Grand peuple!... tous des héros... tous décorés... tous vaillants comme moi!

Les petites villes, ne pouvant s'offrir des combats de lions et de taureaux, organisent des batailles plus simples : une oie contre un hérisson.

— Crebleu!... vous en avez abusé du poivre de Cayenne...
 — Eh! bien, Monsieur peut se rendre compte... C'étaient les seuls rafraichissements qu'on offrait au capitaine!

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue-là?
 — Dame... nous allons dans le Midi... C'est mon costume pour assister aux courses de taureaux!

LES MEILLEURES ET LES PLUS PERFECTIONNÉES
 Vente Annuelle 900,000 MACHINES
SINGER
 MAISON PRINCIPALE de VENTE: 94, Bd Sébastopol, Paris.

LES CÉLÈBRES VERRES
ISOMÉTROPE
 6 fr. la paire P^{re}. — Seul Dépôt à Paris: **FISCHER, 19, Av. de l'Opéra.**
RASOIR MAJESTY
 Rasoir Agréable, garanti supérieur. Le plus apprécié par les Coiffeurs.
 — EN VENTE PARTOUT — AGENT: Léon PELLERAY, Paris.

GRAND CHIEN MODÈLE
 Maison AARON
 19, rue de Bois, LEVALLOIS-PERRET
 VENTE DE CHIENS
 De toutes races
 Fournisseur des Cours de RUSSIE, d'ESPAGNE, PORTUGAL, etc.

PRENEZ GARDE, Madame
 vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de **THYROIDINE BOUTY**, et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de 50 dragées est expédié franco par le LABORATOIRE, 1, Rue de Châteaudun, Paris, 6^{me} mandat-poste de 10 fr. TRAITEMENT INOFFENSIF et ABSOLUMENT CERTAIN. Avoir soin de bien spécifier: Thyroïdine Bouty.

ACATÈNE
 PNEUMATIQUE
 "LABRADOR"
 METROPOLE

BALBRECK AINÉ & FILS
 137, Rue de Vaugirard, PARIS
OBJECTIFS Moins cher, Meilleur.
COOKE
 3 LENTILLES NON COLLÉES
 Netteté absolue de l'image sur toute la partie couverte. Anastigmatisme absolu avec 1/6,5 à toute ouverture. Distance focale réduite, rapidité 6 fois plus grande. Faits pour expositions rapides à l'ombre. TYPE IDEAL UNIVERSEL.

CANADIAN PACIFIC RAILWAY
 Merveilleuses excursions à travers des contrées pittoresques, d'aspects infiniment variés. Les grands Lacs, les Prairies, les Montagnes Rocheuses, les Sources chaudes de Banff, Territoires de Chasse et de Pêche. Ontario, Manitoba, Colombie britannique.
 GUIDES SUISSES DANS LES MONTAGNES
 POUR BILLETTS ET CATALOGUE ILLUSTRÉ GRATIS s'adresser au CANADIAN PACIFIC RAILWAY, 87, King William Street Londres E. C. aux bureaux de Thomas Cook et Son ou à la C^e Internationale des Wagons-Lits.

COCA DES INCAS
 Apéritif Tonique Reconstituant
 SUPÉRIEUR A TOUS LES QUINQUINAS
 26, Rue de Pontoise, PARIS.

ICILMA ESSENCE NATURELLE Souveraine pour la Beauté. PLUS DE RIDES DE TEINTS FANÉS DE COUPEROSE
 Renvoi Franco contre 12 fr. Essencé et Savon pour Traitement d'un Mois. RENSEIGNEMENTS GRATIS et par CORRESPONDANCE Avenue de l'Opéra, 5, Paris. SUCCÈS ASSURÉ. Méthode Illustrée: Prix 1 fr.

LA VUE CONSERVÉE
 et AMÉLIORÉE par les LUNETTES et PINCE-NEZ à VERRES ACHROMATIQUES
DEROGY, Opticien
 31 et 33, Quai de l'Horloge, PARIS.

LE CREDIT FRANCAIS, 2, Rue Chaussée-d'Antin, Paris, sur Maisons; sur Terres; sur Successions sans le concours des autres héritiers: sur Titres nominatifs sans besoin de titres; sur NUES-PROPRIÉTÉS de tous titres (ou achète) à l'usufruitier et sans besoin des titres. Conditions les plus avantageuses et sans frais préalables. — Discrétion garantie.

NOUVELLES DENTS
 Produits Illustres FRANCO sur Demande. B^e S. G. D. G.

LES PREMIÈRES et SEULES DENTS DÉFRAYÉES LA GARANTIE DE NE PAS DÉCHIRER LA PEAU, DE JAMAIS SE DÉCHIRER NI SE DÉTACHER EN ROUSSENT LES ALIMENTES LES PLUS DURS. RECONSTITUTION DE TOUTE BEAUTÉ, RAPIDE, COMPLÈTEMENT INOFFENSIVE. NON DÉRANGÉES ET RAJOUTÉES LES PLUS DIFFICILES ET CARIÉES (50 ANS DE SUCCÈS).

LOUVRE DENTAIRE
 D^r H. JAMES MILLER C^e 75, Rue Rivoli, 75

CHEMINS DE FER, CYCLES, DYNAMOS, MOTEURS ROTATIFS

DECAUVILLE

ADMINISTRATION : PARIS
 13, Boulevard Malesherbes
 Usine à Petit-Bourg (Seine-et-Oise)

NOUVELLES INVENTIONS

Tous les articles publiés sous cette rubrique sont entièrement gratuits.

LA LAMPE ALPHA

L'éclairage à l'acétylène a pris, dans ces derniers temps, une extension considérable. Les appareils fixes ou demi-fixes sont le plus généralement employés dans les installations urbaines et industrielles; mais les gazogènes, avec ou sans gazomètres, que ces installations nécessitent, ne sont pas d'un emploi facile dans certains cas et ne se prêtent pas à toutes les combinaisons de la pratique. Le plus souvent, c'est l'emplacement qui fait défaut; les règlements interdisent de placer les générateurs dans les caves, et, pour l'éclairage particulier, peu de personnes se résoudraient à les avoir dans leur appartement et à en confier la surveillance et l'entretien à des domestiques. D'un autre côté l'établissement des canalisations de gaz n'est pas toujours praticable; c'est pourquoi beaucoup d'inventeurs ont cherché la solution du problème dans les divers systèmes de lampes portatives. Là encore ils se sont heurtés, avec l'acétylène, à plusieurs difficultés dont la principale consiste à produire, dans un état de pureté suffisante, un gaz non surchauffé, avec une quantité d'eau limitée, dans une lampe qui reste portable.

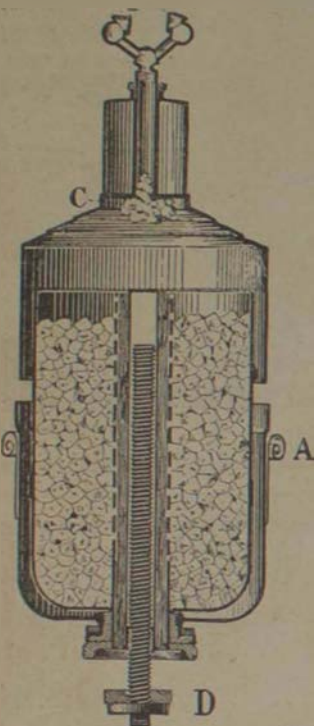


Fig. 1.

Les lanternes de voitures et de bicyclettes donnent toute satisfaction à cet égard, mais elles sont insuffisantes et trop irrégulières pour un éclairage d'appartement. Elles ne sont pas non plus exemptes d'odeur.

Parmi les lampes d'appartement proposées, les unes sont très volumineuses et constituent de véritables générateurs en réduction, avec mécanismes délicats, distributeurs d'eau et de carbure susceptibles d'encrassement et d'arrêt, etc. Dans d'autres on a cherché à réduire le volume,



Fig. 2.

mais au détriment du pouvoir éclairant et l'on est arrivé à produire des lampes ne donnant pas plus de lumière qu'une lampe à pétrole, tout en ayant beaucoup plus d'inconvénients.

Les appareils du type Alpha, au contraire, paraissent avoir résolu toutes les difficultés, et

donnent, sans échauffement nuisible, un éclairage d'une intensité maximum sous un très faible volume. Ce sont donc les lampes portatives par excellence. La simplicité du mécanisme permet

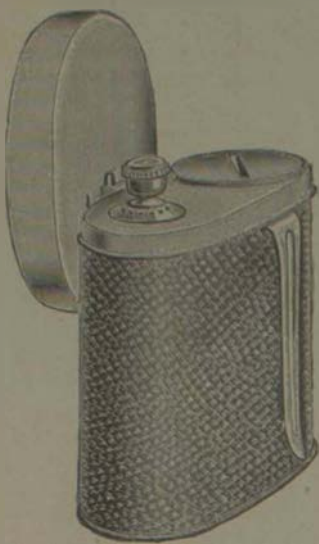


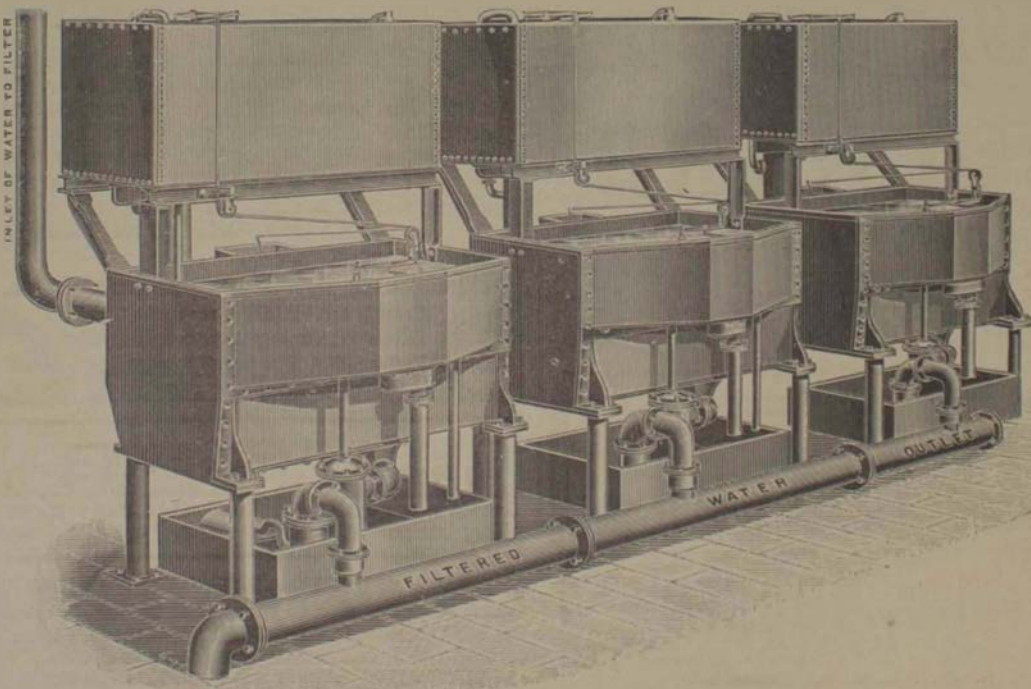
Fig. 3.

de le dissimuler facilement sous des formes extérieures variées et élégantes, de sorte que les appareils d'appartement ne diffèrent pas sensiblement comme forme des lampes à pétrole en faïence et en métal et se prêtent aux mêmes motifs de décoration.

Le type de 50 bougies emploie un bec conjugué débitant 30 litres à l'heure pendant six heures. Une pareille production de gaz surprenante pour une lampe portable se fait sans que la chaleur dégagée nuise au bon fonctionnement de l'appareil.

Pour cela, le réservoir à carbure (fig. 1) plonge dans l'eau, et celle-ci pénètre de bas en haut par les filets d'une vis spirale D. Cette vis, en pivotant, fait monter ou descendre dans l'eau le réservoir à carbure, et règle ainsi l'admission d'eau en même temps que la pression.

Pour combattre l'échauffement intérieur, la vis passe dans une tige de laiton fendue sur une partie de sa hauteur et faisant office de refroidisseur. On évite ainsi la vaporisation de l'eau,



Installation d'un filtre Wilson à 3 éléments.

qui, dans nombre d'appareils, a pour effet de diminuer beaucoup l'éclat de la lumière.

La figure 1 montre aussi le mode de fermeture du récipient à carbure dont le joint est formé d'une forte bague de caoutchouc, et la façon dont la vis spirale, bien que solidaire de la boîte à carbure, vient se prendre dans le fond du récipient d'eau comme un tourne-vis dans la fente d'une vis.

Les lampes « Alpha » sont faites en 50 et en 30 bougies; leurs formes et leurs dessins sont variés à l'infini. La figure 2 représente une lampe de table en faïence décorée, avec bec de 20 litres, d'une durée d'éclairage de cinq heures. Nous avons encore du même constructeur un flambeau de jardin et de petites lampes où la chaux, résidu de combustion, est sortie et rejetée avec la cartouche de carton qui la contient sans qu'il n'y ait rien à nettoyer; puis des lanternes de bicyclette, et une petite lampe de poche (fig. 3), extrêmement bien comprise, de forme plate, qui étonne par ses proportions réduites et sa puissance d'éclairage, autant que par la simplicité ingénieuse de son fonctionnement.

Pour compléter cette série, il convient de signaler les adaptations des lampes « Alpha » aux usages médicaux; dans le traitement des affections de la gorge, par exemple, les médecins assureront leur diagnostic par l'éclairage parfait des parties malades, grâce à l'intensité et à la blancheur de la flamme.

Tous les modèles dont nous venons de parler

se trouvent à la Société de la lampe Alpha, 5, passage Maurice, à Paris.

FILTRE A NETTOYAGE AUTOMATIQUE

(Système Wilson.)

Ce filtre est destiné à l'épuration des eaux potables, des eaux d'égout, des eaux industrielles et en général de toutes les eaux contaminées par un emploi quelconque.

Un filtre idéal doit enlever complètement les matières tenues en suspension dans l'eau, fonctionner d'une manière continue, être nettoyé automatiquement, n'exiger aucune surveillance, et par suite réaliser une grande économie de temps, de main-d'œuvre et de matière filtrante.

Le filtre Wilson, représenté dans notre dessin, paraît réaliser toutes ces conditions.

Il se compose d'une série d'éléments, en nombre plus ou moins grand suivant l'importance de l'installation. Chaque élément comprend une caisse rectangulaire en fonte contenant la couche filtrante formée de quartz pur, et de gravier de rivière; cette caisse est surmontée d'un réservoir de décharge constamment rempli d'eau propre pour opérer le lavage, et communiquant avec une caisse à flotteur disposée à la partie inférieure de l'appareil. En marche normale, l'eau à filtrer arrive par la conduite désignée sous l'indication *Inlet of water to filter*, passe à travers la couche filtrante et s'écoule épurée dans le collecteur, dénommé *Filtered water outlet*.

Quand les impuretés contenues dans l'eau, en se déposant dans la couche filtrante, rendent celle-ci moins perméable, le nettoyage s'effectue automatiquement de la manière suivante: l'eau, ne pouvant plus traverser facilement la couche filtrante, monte dans le filtre et arrive bientôt à une hauteur suffisante pour amorcer un siphon par lequel elle s'écoule dans la caisse à flotteur. Ce dernier, soulevé par l'eau, ferme la soupape d'arrivée de l'eau à filtrer et fait, en même temps, amorcer un autre siphon contenu dans le réservoir à eau de lavage. Celle-ci formant chasse d'eau se précipite alors dans le filtre, sous le sable, le soulève, le désagrége vigoureusement, sort par-dessus la couche filtrante, chargée de toutes les impuretés et s'écoule dans la caisse à flotteur par le siphon du filtre. Quand toute cette eau s'est échappée, le flotteur redescend et rouvre l'entrée de l'eau à filtrer en même temps que

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

Voir les Solutions des Problèmes à la page 8 de la couverture.

JEUX D'ESPRIT

n° 878. — Mots en S.

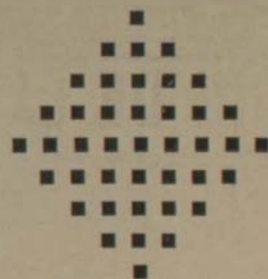


Horizontalement. — Ministre de Charles I^{er}. Consonne. Maréchal de France. Rivière. Ile du Sénégal. Article. Droit. Préfixe. Maréchal de France. Liquide. Non apprêté. Roi d'Israël. Douleur. Littérateur français. Pierre. Pour jouer. Pronom. Consonne. Négation. Pacha de Janina. Préposition. Fleuve d'Asie. Crochet. Chef-lieu de département.

Verticalement. — Fleuve italien. Détroit d'Océanie. Chef-lieu d'arrondissement. Note. Article. Département. Montagne de l'ancien Péloponèse. Unité de mesure chez les anciens Romains. Ville de Wurtemberg. Article défini de la langue arabe. Usage. Rivière suisse. Petit enfant. Préposition. Lieu de repos. Chef-lieu de canton renommé pour ses vins. Lac d'Afrique. Maréchal de France. Ville d'Italie. Fait partie des mammifères carnassiers.

n° 879. — Losange.

Par Amun Reirref.

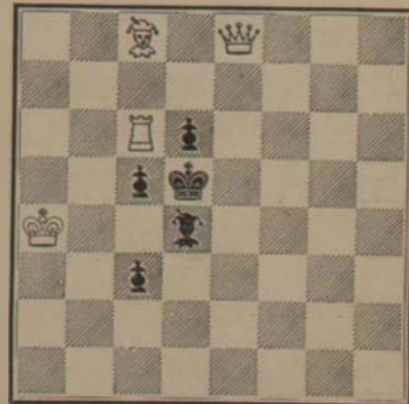


Par la tête d'un clou commençons ce losange. Je ne vous dis pas où? J'indique un peuple étrange. Ile où l'on boit toujours un vin délicieux. Juron que maintes fois clamèrent nos aïeux. Un vaillant général à la parole fière. Gardien très redouté du rôdeur de barrière. J'indique l'attribut d'un homme pondéré. Adjectif exclusif de la pluralité. Pour terminer enfin, je place une voyelle. Que chacun trouvera sans aide de jumelle.

L'ÉCHIQUIER

n° 880. — Problème par M. O. Wurburg.

NOIRS (5)



BLANCS (4). (Mat en 3 coups.)

n° 881. — SOLITAIRE

| | | | | | | |
|----|----|----|----|----|----|----|
| | | 1 | 2 | 3 | | |
| | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | |
| 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 |
| 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 |
| 23 | 24 | 25 | 26 | 27 | 28 | 29 |
| | 30 | 31 | 32 | 33 | 34 | |
| | | 35 | 36 | 37 | | |

Pour toutes communications concernant les nouvelles inventions, écrire au service des Nouvelles Inventions, à l'Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris.

DE VAISSIER A MARCHAND
 Tout se tient ici-bas. Sans Marchand, nos drapeaux
 N'auraient pas pénétré jusqu'au cœur de l'Afrique.
 Et sans Victor Vaissier, créateur du Congo.
 Nous n'aurions pas conquis ce pays magnifique.
 Aldebert C... au savonnier Victor Vaissier.



CHRONOMETRE "Le Royal"
 Remontoirs à lares de Précision avec 1000 de Gar.^{nt} 10 ans
 Acier 21'50; Vieux Arg. 22'50; Arg. 28'50
 Envoi catalog de L'UNION FRANÇAISE
 des OUVRIERS HORLOGERS de BESANÇON
 Catal. Illustré gratuit et F^{re} sur demande.
 DIRECTION : 2, Rue St-Antoine, à BESANÇON.

Les Gouttes concentrées de
FER BRAVAIS
 sont le remède le plus efficace contre
ANÉMIE
 Chlorose, Pâles Couleurs
 Sans âcreté ni saveur, le FER BRAVAIS
 est recommandé par tous les Médecins
 du monde entier.
 Il ne constipe pas, il ne noie pas les dents.
 Il donne en peu de temps :
Santé, Vigueur, Force, Beauté
 Se méfier des imitations
 Ne se vend ni en vin ni en élixir
 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, Toutes Pharmacies et 120, Rue Lafayette, Paris.

BOUGIE DE CLICHY



Se vend dans les bonnes épiceries.

ASTHME et Catarrhe de la Gorge
 (Boîte 2 fr.) par **Cigarettes ESPIC**
 de la Poudre

PARC

DE LA

Faisanderie

STATION D'ABLON

A 20 MINUTES DES TUILERIES

Par la NOUVELLE GARE D'ORLÉANS

TERRAINS

à 3 fr. 50 le Mètre

S'ADRESSER SUR PLACE

ou

61, rue des Petits-Champs.

LE VÉRASCOPE

BREVETÉ EN TOUTS PAYS

ou Jumelle stéréoscopique

MERVEILLE PHOTOGRAPHIQUE

inventé et construit par

JULES RICHARD

Ingenieur-constructeur

Fondateur et Successeur de la

Maison RICHARD Frères

8, impasse Fessart

— PARIS —

MAGASIN DE VENTE :

3, RUE LAFAYETTE (près l'Opéra)

Prx : 175 fr. — Envoi franco de la Notice illustrée



ALIMENT COMPLET POUR LES ENFANTS

MAISON H. NESTLÉ - A. CHRISTEN
 16 Rue du Parc-Royal, PARIS
 Dépôt dans toutes les Pharmacies et grandes Epiceries.

CHOCOLAT



SUCHARD

LE GOUTER, C'EST L'ADOPTER

ENTREPOT GÉNÉRAL

Paris, 41, rue des Francs-Bourgeois

PNEUMATIQUE MICHELIN

QUINA ROCHER
 Anti-Diabétique
 Préparation souveraine contre le DIABÈTE, l'ALBUMINURIE, etc.
 Une brochure traitant de ces maladies est envoyée gratis c^{te} de bande.
 GUINET, Ph^{re} seul Propriétaire, 1, R. Michel-le-Comte, Paris.

DENTS BLANCHES

Pâte
 Dentifrice Glycérine

S'en servir une fois c'est l'adopter.

GELLÉ FRÈRES, Parfumeurs
 6, Avenue de l'Opéra, PARIS



PRÉPARATION HYGIÉNIQUE
 CÉLÈBRE PAR SES QUALITÉS
 Antiseptiques et Aromatiques
 EN VENTE PARTOUT

Rhum St-James

GRAINE DE LIN TARIN
 CONSTIPATION, DIARRHÉE. — 1 fr. 30 la boîte.

CAPSULES

de Quinine de Pelletier
 INVENTEUR DE LA QUININE

Ces Capsules, inaltérables, de la grosseur
 d'un pois, ne durcissent pas comme les pi-
 lules et s'avalent plus facilement que les ca-
 chets. Elles sont souveraines pour combat-
 tre les rhumes, la grippe, l'influenza et en gé-
 néral les accès fébriles qui se manifestent
 au début de toutes les maladies. Les mi-
 graines, névralgies, les fièvres intermittentes
 et paludéennes, la lassitude, le manque d'é-
 nergie, le rhumatisme, la goutte, les maux
 de reins, sont tributaires de cet héroïque
 médicament.

UNE CAPSULE est plus active qu'un grand verre de quinquina.
 Exiger le nom PELLETIER sur chaque Capsule.
 Prix moyen : 4 fr. le gramme en 10 Capsules
 Pharmacie VIAL, 20, rue de Châteaudun, PARIS.

ELIXIR BONJEAN
 Guérit crampes d'estomac, Indigestions, Maux de
 Tête, Diarrhées, Vomissements. Exiger le nom BONJEAN

LA PERTUISINE
 PARFUMERIE SPÉCIALE pour la repousse
 certaine des cheveux et contre leur chute.
 53, rue Vivienne, 53, PARIS

Vin de Vial
 ALIMENT PHYSIOLOGIQUE COMPLET
 Le rôle thérapeutique du Vin de Vial est
 d'assurer la nutrition pendant la maladie et
 le rapide relèvement des forces dans la
 convalescence; pour les anémies, les ado-
 lescents et les vieillards, c'est
 l'Aliment rénovateur par excellence.

JAMBON MARQUE "GENUINE" COLEMAN
 Valoir la Marque

RACHOÛT des Arabes
DELANGRENIER

Le meilleur aliment
 des Enfants

19, rue des Saints-Pères, Paris

LAURENOL
 LE MEILLEUR ANTISEPTIQUE
 GUÉRIT : Plaies, Ulcères, Brûlures, etc.
 INDISPENSABLE POUR LA TOILETTE DES DAMES
 Le plus Puissant Désodorisant
 LE MEILLEUR MARCHÉ
 Toutes Pharmacies. — Bureau : 8, rue Héroid, PARIS

LAURENOL



Ah! Ah! la goutte!...
 pincée! enfoncée!! noyée!!!

LA GRANDE SOURCE
 de
VITTEL

doit être à tous les repas, l'eau
 de régime des
ARTHRITIQUES
 Goutte & Gravelle & Diabète
 Calculs et Sables biliaires

LOUIS SOURY 2, Place de la Madeleine
 Fabricant Joaillier. [Tél. 202.] 30, Rue de Provence.

CHAPEAU LEON INVENTEUR du **CHAPEAU LIEGE** ANTI-NEURALGIQUE. 35 GR^{ms}. — PARIS, VICHY, NICE, MONTE-CARLO. **LEON**, 24, Rue Daunou, PARIS.

CONTREXEVILLE-PAVILLON DIURÉTIQUE - LAXATIVE - DIGESTIVE
 ABSOLUMENT INDIQUÉE
 Régime des GOUTTEUX, GRAVELEUX, ARTHRITIQUES. **CONTREXEVILLE-PAVILLON**

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical et d'un supplément de quatre pages en couleurs hors texte.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 29 JUILLET 1899

57^e Année. — N^o 2944

LA COURSE DU TOUR DE FRANCE



L'arrivée : M. de Chasseloup Laubat et son mécanicien. — Phot. Gerschell. (Voir l'article, page 80)

COURRIER DE PARIS

La France n'est plus que la banlieue de Paris. On ne peut pas faire un tour en province sans retrouver l'écho de nos bruyantes discussions. Mais ce n'est pas, comme on pouvait le supposer, l'Affaire qui vous assourdit les oreilles : on commence à en avoir assez un peu partout de l'Affaire et le parti semble pris de s'en remettre au Conseil de guerre de Rennes. Pourvu que cette heureuse disposition d'esprit se maintienne après le jugement!

Ce qui occupe en ce moment l'attention publique, c'est la grande querelle des socialistes. Sur les bords de la mer, aux buvettes des stations minérales et dans les innombrables cafés qui émaillent le sol de notre beau pays de leurs devantures multicolores, on ne cause que de cela. Les députés en vacances profitent de l'occasion pour déverser les flots d'une éloquence qui n'avait pu trouver place dans l'enceinte du Palais-Bourbon, le bavardage des professionnels de la politique y tenant toute la place.

C'est plaisir d'entendre ces bons bourgeois, tous plus ou moins bien rentés, s'échauffer pour ou contre tel leader d'un parti dont l'ambition unique est de s'emparer du capital. Et ils ne paraissent généralement pas se douter que la seule question qui divise le socialisme, est celle de savoir à quelle sauce ils seront mangés!

Bien que les Chambres soient en vacances jusqu'au mois d'octobre, deux députés prévoyants ont déjà pris date pour une interpellation sur les combats d'animaux.

Il fut un temps en France où tout se terminait par des chansons; aujourd'hui, tout se termine par des interpellations. A vrai dire, celle-ci ne me paraît pas manquer d'opportunité, et si nos législateurs veulent bien prendre la peine de la discuter sérieusement, peut-être s'apercevront-ils que la loi Grammont, même dans son interprétation la plus large, est inapplicable aux animaux féroces et qu'une nouvelle loi (puisse-t-elle être votée!) est nécessaire pour empêcher des spectacles barbares, indignes d'un peuple civilisé.

Il sera d'ailleurs curieux de voir la question s'agiter dans l'arène du Palais-Bourbon, où les luttes parlementaires rappellent trop souvent, depuis quelque temps, les plus mauvais jours du cirque.

Un de nos amis qui arrive du Midi nous dépeint la consternation de ses habitants depuis les événements de Roubaix. L'affaire du « li-on » est dans toutes les bouches; on n'en revient pas qu'une simple ville du Nord ait eu la primeur d'un spectacle de carnage aussi haut monté en couleur et qui relègue au second plan les inoffensives tueries des arènes méridionales. Les journaux, échos sonores de l'indignation publique, tancent d'importance les municipalités assez oublieuses de leur devoir pour s'en tenir aux vieux programmes des corridas avec mise à mort du taureau. Les événements de chevaux ne leur disent plus rien : des bêtes qui reçoivent la mort sans protester hautement — à peine quelques ruades pendant l'agonie — qu'est cela auprès du rugissement du li-on, ce rugissement terrible qui hante toutes les cervelles des compatriotes de Tartarin!

Et pourtant le Midi n'est pas mal servi en ce moment. Mazzini, Guerrita et Reverte y font merveille, s'il faut en croire les comptes rendus des spécialistes, car l'art de la tauromachie a aussi ses critiques, et il faut croire à leur compétence, puisqu'ils ont déjà une langue à eux que comprennent les seuls aficionados. Qu'on en juge plutôt par ces quelques lignes empruntées à un grand journal du Sud-Ouest.

« Mazzantini vert et or prend los trastos; brinde en français au président, aux jolies femmes, à la France et à l'Espagne. Après un travail de muleta superbe, il donne au taureau un pinchazo et conclut par une estocade à volapie légèrement ladeada jusqu'à la garde. Applaudissements, le public réclame l'oreille, mais elle n'est pas accordée.

Le deuxième fauve, Confilero rouge, bondit dès son entrée sur la cavalerie. Quelques mauvaises piques de rejilon lui sont octroyées par Agujetas; il désarçonne Charpa et laisse un cheval pour l'arrastre; joli quile de Mazzantini, etc., etc. »

On ne dit pas en termes plus galants le massacre de malheureuses bêtes par leurs « frères supérieurs ». Vous remarquerez que, dans le Midi, un taureau n'est plus un taureau, c'est-à-dire le père

de l'animal excellent que M. Prudhomme a célébré dans cette phrase bien connue : « De tous les animaux dont la France s'honore, le bœuf est le plus volumineux ». Non, là bas, le taureau est un fauve et c'est pour cela qu'on ne se gêne pas avec lui.

— Et le cheval : Oh! un descendant du tigre, vous ne le saviez pas?

Et le Midi montait toujours...

Les chapeaux caniculaires dont nous jouissons ont favorisé, cette année, à Paris, l'importation d'une mode nouvelle, empruntée à certains départements méridionaux. Il s'agit d'une coiffure de saison, vieille comme le monde, d'un simple chapeau de paille. Son originalité vient uniquement de son adaptation.

Ce ne sont ni nos élégants, ni nos élégantes qui portent ce chapeau, mais les chevaux.

Comment cela se fait-il? L'initiateur fut sans doute quelque cocher originaire du pays du soleil. D'autres cochers, voire des charretiers — ces gens-là ne sont pas exempts de snobisme — s'empressèrent de l'imiter. Et, cet été, on rencontre à chaque pas dans les rues des chevaux coiffés de yokos laissant passer les oreilles par deux fentes ménagées à cet effet.

Je ne sais si nos serviteurs à quatre pattes ont leurs chapeliers et leurs modistes, on le croirait volontiers à la coquetterie des garnitures dont leur couvre-chef est parfois orné. En tout cas, le procédé est excellent pour les préserver des insolation et sa généralisation est tout à l'honneur des amis des bêtes.

Est-ce que les diplômes universitaires ne tiendraient pas leurs promesses? On remarque un certain relâchement dans les ambitions féminines à l'endroit de nos divers mandarinats. Le bouton doctoral ne manque pas de compétitrices, mais leur nombre n'augmente pas comme cela devrait être si la femme mettait à le conquérir la même ardeur que les hommes. D'ailleurs, le baccalauréat, cette *ara celi* des jeunes personnes qui rêvent d'endosser la toge, nous paraît singulièrement dédaigné. Parmi les candidates, très peu nombreuses cette année, trois seulement ont été proclamées bachelières pendant la session actuelle de la Sorbonne qui va bientôt prendre fin. Il faut que cette vénérable institution, dont le procès s'instruit en ce moment, soit bien malade, pour que les femmes l'abandonnent; sans doute aussi attendent-elles, pour entrer en lice, de savoir quelles nouvelles « épreuves » leur réserve la succession du défunt. A coup sûr, ces épreuves seront sérieuses, Mesdames; nous n'en sommes pas encore, en France, à admettre que le privilège de défendre son prochain en justice, ou de le *saignare* et *purgare* à fond, puisse être conquis au prix d'un joli sourire.

Une Revue nouvelle m'est apportée : le *Lynx*, « organe de défense des employés d'administration ». Le recueil se « présente » bien, sous couverture de couleur ornée d'un frontispice où il y a une recherche d'art. Je le feuillette aussitôt, car il n'y a rien de si intéressant que le sort des petits employés d'administration. On les a appelés « les prolétaires en redingote ». Le mot est juste. Et combien ces braves gens ne nous intéresseraient-ils pas en opposant, dans une revue bien faite, en termes modérés et courtois, leurs justes doléances à nos propres récriminations; en nous introduisant dans l'intimité de leur vie professionnelle; en nous disant leurs peines, leurs rêves et aussi leurs petites joies (les moins favorisés du sort en ont quelques-unes). Et c'est tout cela que j'espérais trouver dans le *Lynx*.

J'y trouve des railleries, des mots, de la satire violente, et pas mal de politique. Quelque chose d'analogue à ce que nous avait offert, il y a quelques années, cet extraordinaire Bulletin des maîtres répétiteurs où le haut personnel universitaire était traîné dans la boue, une fois par semaine, par des gens dont la fonction est justement d'enseigner aux enfants la bonne tenue, la décence du langage, et le respect de l'autorité!

On veut améliorer son sort : et l'on commence par exaspérer, à force d'épigrammes, l'homme ou tes hommes de qui ce sort dépend. On réclame la réparation d'une injustice, mais sur un tel ton que celui-ci qui l'a commise est d'avance dégoûté d'avoir à la réparer, et devient sympathique à force d'être insulté par ses victimes... Le respect s'en va.

Il s'en va même à un tel point que des ouvriers d'Etat, présentant ces jours-ci leurs doléances à un

ministre, n'ont pas craint de le faire dans la forme ironique, narquoise, épigrammatique... Et cela, vraiment, est ce qu'on peut appeler un signe des temps.

C'était aux ateliers de l'Imprimerie Nationale, que visitait M. Monis, garde des sceaux. Une délégation d'ouvriers s'est présentée au ministre, et l'un d'eux, déployant un papier, a lu au nom de ses camarades une requête où, très respectueusement d'ailleurs, il demandait au gouvernement de vouloir bien remplacer l'installation actuelle par une autre, — moins contraire à la bonne hygiène et au plus élémentaire confort. Et l'orateur terminait sur une phrase dont le sens était celui-ci :

« Monsieur le ministre de la Justice, ne pourriez-vous pas loger vos ouvriers, à Paris, à peu près aussi bien que vous logez vos prisonniers à Melun et à Fresnes? »

Je ne sais si M. Monis a senti le trait; mais avouez qu'il y a dans le ton de ces doléances quelque chose de nouveau tout de même, et qui eût un peu étonné les ministres d'il y a quarante ans!

Je signale à nos municipalités de province un très intéressant jugement, rendu dernièrement par le tribunal de Coblenze.

Un agent de publicité avait fait placer aux bords du Rhin, à Oberwesel, dans une vigne (et naturellement avec le consentement... non désintéressé du propriétaire de cette vigne) une enseigne commerciale gigantesque.

En vertu d'une ordonnance de police du conseil cantonal, récemment rendue à ce sujet, le tribunal des échevins condamna à une amende de 10 marks l'agent de publicité et son complice.

Ils interjetèrent appel, mais alors survint le procureur impérial qui déclare que les communes de la région, très fréquentées par les étrangers, ont intérêt à ne pas éloigner cette clientèle; et que cette clientèle s'éloignerait forcément, le jour où le paysage s'encombrait de réclames propres à diminuer l'intérêt et, pour ainsi dire, la valeur artistique du décor de nature où elles sont placées. Et M. le procureur demande la confirmation du jugement rendu.

Et la Cour a confirmé.

Je sais plus d'un touriste qui souhaiterait que l'initiative des échevins rhénans suscitât chez nous quelques imitateurs.

Au sujet de la mort récente du grand-duc Georges, on a lu dans un certain nombre de journaux de Paris et des départements une information commençant en ces termes : « Le 10 juillet, à 9 heures du matin, le prince héritier était parti en promenade en automobile, à Benzine... » Et, beaucoup de gens pressés, qui n'ont pas les gazettes, ont cru bonnement que Benzine était une localité du Caucase, voisine d'Abas-Touman. Mais la gaffe n'a pas échappé aux lecteurs pointilleux : le texte plausible était évidemment « automobile à benzine », équivalent de « automobile à pétrole ».

Une virgule superflue, une malencontreuse majuscule, suffisent pour constituer une de ces bourdes colossales dont quelques-unes resteront légendaires. Il ne faut pas toutefois se hâter de jeter la pierre aux pauvres journalistes et s'imaginer que la presse française n'est qu'un ramassis de plumitifs ignares, toujours prêts à prendre le Pirée pour un homme. Le plus souvent, le coupable apparent est un professionnel très ferré sur toutes choses, — le secrétaire de la rédaction, — et le coupable réel, soit un humble télégraphiste, soit un copiste d'agence. Or, au moment du coup de feu, alors que les dernières feuilles autographiées de l'agence Havas viennent grossir le monceau de paperasses accumulées sur son bureau, le secrétaire de la rédaction, de ses indispensables ciseaux, en détache les nouvelles intéressantes, embrassées d'un coup d'œil rapide et superficiel. Qu'il soit débordé (et c'est l'ordinaire en ces fiévreuses besognes), que le temps lui manque pour la révision des détails, voilà la bourde imprimée, tirée à des milliers d'exemplaires, reproduite par les confrères trop enclins à pratiquer de confiance le système commode des coupures. La plupart de ces bévues n'ont pas d'autre origine. Il est permis d'en rire, mais ce ne sont là, en somme, que péchés véniels, dignes d'indulgence.

A Brest, au café :

— Vous savez quelle est la nouvelle politesse que Guillaume II veut faire à l'*Iphigénie*? Il débaptise le *Hohenzollern*...

— Et puis après?

— Et il l'appelle l'*Oreste*!

LA NOUVELLE BALLE ANGLAISE

Les journaux ont publié récemment l'information suivante :

« Trente mitrailleuses ont été expédiées de Woolwich à Southampton, à destination du Cap. Les cartouches de ces trente mitrailleuses contiennent des balles genre Dum-Dum, qui s'élargissent en pénétrant dans le corps humain. On sait que la Conférence de La Haye les a proscrites comme très meurtrières, trop barbares et infligeant des souffrances inutiles; on les a mises au rang des balles explosibles qui ne peuvent être employées que contre les fauves. »

Il est vrai qu'on a condamné à La Haye la balle Dum-Dum, et que des mitrailleuses sont parties pour le Cap, mais c'est tout ce qu'il y a d'exact dans l'information ci-dessus. On fait injure aux sentiments d'humanité de l'Angleterre en répétant qu'elle emploie encore les engins de guerre que le monde entier a condamnés. La vérité vraie est que les Anglais ne se servent plus de la terrible balle Dum-Dum. Elle a été proscrite par décision du ministre de la guerre, en date du 28 juin 1898, ainsi que l'a annoncé le *Times*, le même jour.



Balle Dum-Dum et inscription du culot (2/3 de la grandeur).

L'Angleterre a d'autant plus volontiers cédé devant les protestations du monde civilisé qu'elle a découvert une nouvelle balle qui n'est pas à pointe de plomb, comme la balle Dum-Dum, mais bien à enveloppe de nickel, ce qui rassure les consciences timorées, et que cette balle — qui s'en serait douté? — a les mêmes avantages, pour ne pas dire plus, que la balle Dum-Dum, sans avoir sa mauvaise réputation : c'est la balle à pointe creuse.

Il faut distinguer entre la balle à enveloppe complète (balle du fusil Lebel), la balle à pointe de plomb (balle Dum-Dum) et la balle à pointe creuse (nouvelle balle anglaise). La première, remarquable par sa puissance de pénétration, peut traverser plusieurs corps sans se déformer; la seconde, au moindre obstacle, se déforme, s'aplatit; la troisième est à la fois pénétrante et déchirante.

La revue allemande *Die Kriegstechnische Zeitschrift*, « Revue de technique militaire », qui fut la première, croyons-nous, à signaler la balle Dum-Dum et à provoquer les protestations que l'on sait, rapporte aujourd'hui que M. le Docteur Bruns, médecin inspecteur général du corps de santé militaire du royaume de Wurtemberg, s'est livré à une série d'expériences de la balle Dum-Dum et de la balle à pointe creuse. Désireux d'être exactement renseigné et ne se fiant qu'à demi aux rapports des autorités anglaises, le savant docteur Bruns s'est procuré, non sans peine, un fusil Lee-Melford du calibre de 7^{mm},7, qui est le fusil de l'armée anglaise, et quelques munitions. Il a fait fabriquer en Allemagne, d'après les types reçus, des cartouches semblables, pour ne pas être à court, et il s'est mis méthodiquement à l'œuvre.

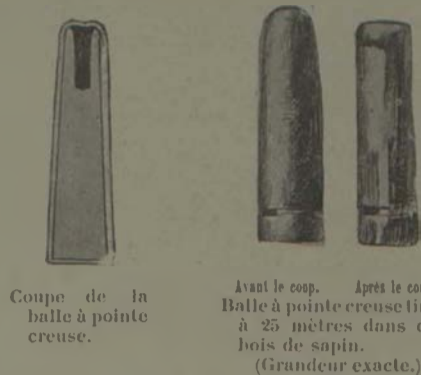
En ce qui concerne la balle à pointe de plomb, le docteur conclut que « tirée avec des fusils à petit calibre, des distances les plus courtes jusqu'à celles de 200 mètres, elle produit des blessures plus graves que toutes celles produites jusqu'ici par des coups de fusil. » On ne l'ignorait pas et le dessin ci-contre



Balle Dum-Dum dans les muscles, tirée à 200 mètres. Le plomb s'est écrasé, l'enveloppe n'a éclaté. (Grandeur exacte.)

d'une balle Dum-Dum tirée dans les muscles, ne surprendra aucun initié et n'effrayera vraiment les non initiés qu'autant qu'ils songeront que cette matière déchirante tourne sur elle-même en élargissant le chemin qu'elle creuse.

De la nouvelle balle qui remplace la balle Dum-Dum, trop barbare, nous apprenons que sa vitesse initiale à la bouche du canon est de 610 mètres; l'énergie du mouvement à la sortie de l'arme est de 277 kilos. La cartouche chargée avec de la poudre



Coupe de la balle à pointe creuse.

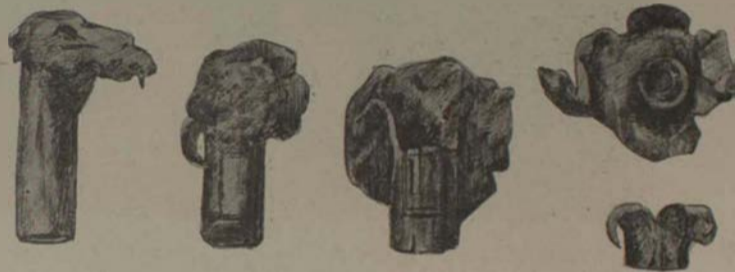
Avant le coup. Après le coup. Balle à pointe creuse tirée à 25 mètres dans des bois de sapin. (Grandeur exacte.)

Cordit contient une balle composée d'un noyau de plomb entouré d'une enveloppe de nickel. L'extrémité supérieure conique de cette balle porte une cavité cylindrique large de 2 millimètres, longue de 9 millimètres et s'ouvrant à la pointe vers l'intérieur. La cavité est produite par percement dans une balle à enveloppe; les bords de l'enveloppe sont repliés dans l'ouverture, et, au fond de la cavité, se trouve écrasé le disque rond de l'enveloppe.

Les expériences du docteur Bruns ont été faites sur des chevaux vivants et sur des cadavres humains. On trouvera bon que nous n'insistions pas sur les effets des coups de feu dirigés sur les cadavres; mais on peut dire qu'un cheval ayant reçu une balle, tirée à 25 mètres, dans la région du cœur, est mort sur le coup. Il a été traversé de part en part. Le trou d'entrée était rond et à peine de la grosseur du petit doigt; le trou de sortie avait la forme d'une monstrueuse blessure produite par explosion; la région du cœur était entièrement déchirée, de sorte qu'il s'était formé une plaie béante de 23 centimètres de longueur sur 19 centimètres de largeur. Les lèvres en étaient lacérées, déchiquetées de mille façons. La balle à pointe creuse avait produit une destruction comme, jusqu'ici, seules, les balles à pointe de plomb avaient pu en produire.

La déformation se fait d'une façon régulière dans les coups de feu dirigés sur les corps solides et secs. La pointe s'aplatit, la cavité s'élargit, l'enveloppe se brise à son extrémité supérieure; le noyau de plomb débordé et s'élargit en forme de champignon tandis que la partie inférieure s'évide.

Enfin, il est acquis que, partout où la balle à enveloppe complète ne se déforme point, la balle à



Balles à pointe creuse tirées à 150 mètres environ dans des corps solides et secs: bois, os, etc. (Grandeur exacte.)

d'air emmagasinée dans la cavité et l'eau qui y pénètre sont soumises à une pression considérable qui provoque l'explosion de la balle. On peut assimiler cet effet à celui qui se produit lorsqu'un homme, pour se tuer, se tire dans la bouche un coup de fusil en mettant de l'eau sur la cartouche dans le canon. La pression de l'eau est si forte que la tête éclate inmanquablement.

La pénétration comparée des trois balles (enveloppe complète, pointe creuse, pointe de plomb) est la suivante :

| | | |
|--|--------------------------------|---|
| Dans le sapin : | | |
| Balle à env. compl. : non déformée.. | 1 ^m ,10 de profond. | |
| Pointe creuse : faiblement déformée.. | 0 ^m ,84 | — |
| Pointe de plomb : fortement déformée.. | 0 ^m ,20 | — |
| Dans le bouleau : | | |
| Enveloppe complète : non déformée.. | 0 ^m ,54 | — |
| Pointe creuse : fortement déformée.. | 0 ^m ,14 | — |
| Pointe de plomb : très fortement déf. | 0 ^m ,12 | — |

L'augmentation de l'effet latéral est donc toujours compensé par une diminution correspondante de l'effet de pénétration.

Au total, la nouvelle balle anglaise, qu'il a été question d'expérimenter sérieusement au Transvaal (et on n'y a pas encore complètement renoncé), est tout aussi barbare et encore plus dangereuse que la balle Dum-Dum. Il se peut que, dans les tirs à grande distance, elle n'ait pas l'efficacité de la balle du fusil Lebel, mais, pour la guerre coloniale et ses tirs à moyenne et courte portée, elle est d'une puissance certaine : toute jambe atteinte sera brisée; tout poumon, foie ou ventre percé éclatera.

Ceci étant dûment constaté, la savante *Revue de Technique militaire* allemande n'a plus la force de s'indigner: « La question de la balle, dit-elle, jouera

dans la diminution du calibre du fusil un rôle plus important que celui qu'on était porté à lui attribuer jusqu'ici. Puisqu'il faut résoudre cette question, on devra surtout considérer qu'une arme à feu propre à la guerre doit mettre immédiatement l'adversaire atteint hors de combat. Si, pour arriver à ce résultat, il faut absolument produire une blessure plus grave, on est obligé d'accepter cette conséquence. Le but principal dans la guerre est d'anéantir l'adversaire le plus vite et le plus com-



Balles à pointe creuse tirées dans des corps mous à moyenne distance. Le plomb s'est brisé en mille petits fragments; l'enveloppe a éclaté. (Grandeur exacte.)

pointe creuse se déforme et fait des ravages terribles.

La déformation est effroyable surtout dans les matières grasses ou fluides. Les expériences du docteur Bruns montrent que, pour les coups tirés dans la terre glaise et dans l'eau, la balle se brise en mille petits fragments; et ce fait se produit même lorsque, pour diminuer la vitesse, on fait préalablement traverser à la balle deux, trois ou quatre sacs de sciure de bois. Plus pénétrante que la balle Dum-Dum, elle arrive jusqu'au corps mou ou liquide sans se déformer, puis elle éclate. Cet effet, le docteur Bruns l'explique en considérant qu'au moment des chocs sur le but fluide, la colonne

plètement possible. Si le médecin est appelé à présenter comme idée primordiale le côté humanitaire, le soldat n'a pas le droit de se laisser séduire par des considérations sentimentales; il doit s'attacher « d'une façon inexorable » aux armes parfaites et efficaces, car la guerre n'est pas faite pour protéger l'existence. »

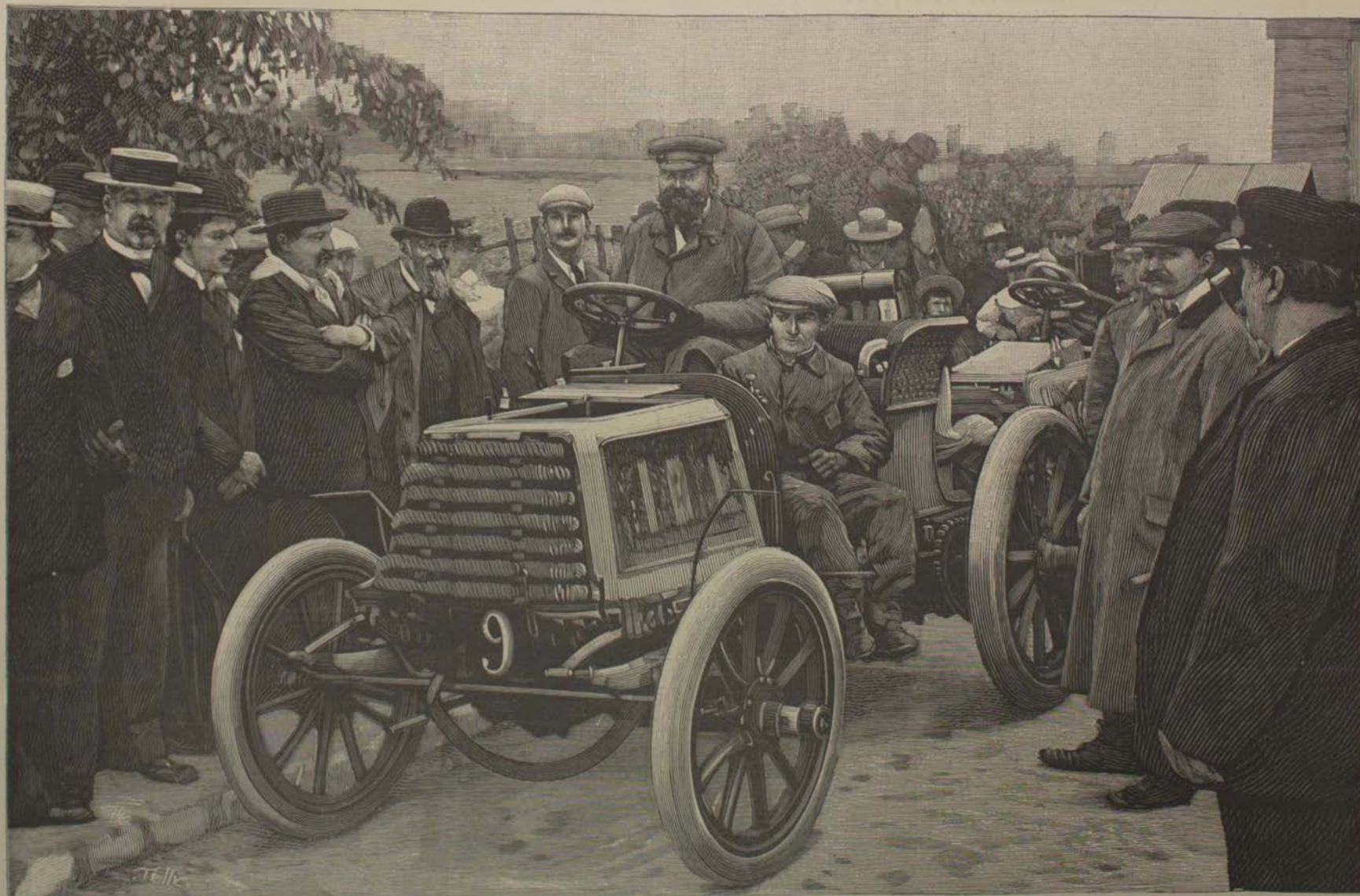
Sans doute, sans doute, mais comme nous voilà loin du congrès de La Haye!

La morale de l'histoire est que, si nous sommes conviés, un jour, à quelque nouveau Fontenoy, nous ferons bien d'y regarder à deux fois avant de dire aux Anglais de « tirer les premiers ».

HENRI DE NOUSSANNE.



Un des motocyclistes, M. Degrais. — Phot. Gerschell.



LA COURSE DU TOUR DE FRANCE. — L'arrivée de M. René de Knyff, 1^{er} prix. — Phot. Gerschell. — (Voir l'article, page 80.)

LES FÊTES CELTIQUES DE CARDIFF



Barde gallois lisant ses vers sur la pierre sacrée. — (D'après la photographie de M. Hamonic.)

MA TANTE VÉRONIQUE

Ma tante Véronique a tenu dans ma vie une place considérable. C'était la femme de mon oncle Raymond, le frère aîné de mon père.

J'avais cinq ans, quand j'entendis prononcer pour la première fois le nom de cette estimable personne. Il y a de cela bien longtemps déjà; mais j'ai gardé un souvenir très précis de la circonstance où son existence me fut révélée.

Mes parents habitaient Paris. Le logement qu'ils occupaient dans une vieille maison, tout près du Jardin des Plantes, était, je l'ai su plus tard, fort exigü et fort modeste; alors, mon imagination enfantine le grandissait, l'embellissait de somptuosités illusoires. Mon père passait des journées entières et même des nuits, courbé devant une large table de bois blanc, encombrée de papiers, de règles, de compas, de cartonnages bizarres et compliqués, à la confection desquels il apportait une patience de prisonnier. Ma mère, non moins laborieuse, vaquait aux soins du ménage et s'occupait beaucoup de moi, l'unique enfant. Nous vivions très isolés. Parfois, pourtant, deux personnages importants venaient, un grand maigre et un petit gros. On les désignait, non sans une nuance marquée de respect, par l'appellation collective : « ces messieurs ». Ils tenaient avec mon père des conciliabules secrets et prenaient toujours congé sur ces paroles énigmatiques pour moi. « Ce n'est pas encore à point. »

Il venait aussi, plus fréquemment, d'autres gens, l'air désagréable ou même courroucé. Ceux-là, c'était ma mère qui les recevait, s'efforçant de défendre contre leur invasion le seuil du sanctuaire, et, quand ils élevaient trop la voix, les calmant par son angélique douceur : « Patientez un peu... »

Certains jours, en sortant pour ses emplettes, elle refusait de m'emmener, malgré mes instances, et elle emportait furtivement quelque paquet mal dissimulé sous sa pelisse. Puis il y avait une pendule empire en albâtre, le plus riche ornement de notre logis, dont l'escamotage périodique provoquait mes questions indiscrètes; on m'en donnait une explication simple et plausible : l'objet était en réparation chez l'horloger.

J'observais bien des choses; mais mon observation se bornait à la constatation des faits matériels; leur sens échappait à l'ingénuité de mon âge. La pauvreté, les dettes, le travail, les angoisses de l'inventeur peinant à la recherche de la fortune, les vicissitudes de la lutte pour la vie, j'ignorais tout cela. La vie, je la vivais sans la comprendre, heureux inconsciemment. Et, pour moi, la présence de mon oncle Raymond réalisait le suprême bonheur.

Mon oncle résidait à Rouen. Régulièrement, deux fois par mois, il nous rendait visite. C'était un grand bonhomme vêtu en toute saison d'une ample redingote noire, d'aspect un peu sévère, mais dont la physionomie placide et réfléchie s'éclairait d'une expression d'infinie bonté.

Il ne passait jamais à Paris plus d'une journée. Parti par un train matinal, il débarquait chez nous à midi sonnant, pour le déjeuner, une partie de ses affaires déjà réglées. On le voyait arriver, quelque temps qu'il fit, un gros parapluie sous le bras, les mains chargées de victuailles dans des papiers blancs ficelés de rouge; car il voulait absolument payer son écot en nature et n'entendait pas que mes parents se missent en frais. A l'issue du déjeuner, il avait un entretien avec mon père dans le cabinet aux inventions; puis, suivant son expression provinciale, il retournait « en ville » pour ses rendez-vous et ses courses. Il revenait entre six et sept, encore porteur de provisions de bouche, où les friandises à mon intention n'étaient point oubliées. Aussitôt après le dîner, il nous quittait, ayant à faire un long trajet jusqu'à la gare Saint-Lazare, où il prenait l'express de neuf heures. « Bon courage... tout s'arrangera... » disait-il invariablement, sur le seuil de la porte. Et il s'en allait de son pas lent et mesuré, jamais pressé, jamais en retard.

Pendant plusieurs jours, la maison conservait des traces de son trop court passage. Si discret, si peu démonstratif, comment exerçait-il sa bienfaisante influence? Pourquoi sa présence chassait-elle les images du front de mon père? Pourquoi mettait-elle de fugitives rougeurs aux joues pâles de ma mère? Par quelle coïncidence, la pendule d'albâtre, souvent absente à son arrivée, reparaisait-elle sur la cheminée, le lendemain de son départ?

Mon oncle Raymond, c'était pour moi une sorte de Bon Dieu en redingote; je l'adorais.

Or, il advint qu'un soir la ferveur de mon culte se manifesta soudainement par un de ces actes spontanés et impétueux où une âme d'enfant se livre en toute sa candide simplicité. Mon oncle venait de lire sa montre, en prononçant sa formule habituelle : « Huit heures! Il faut songer à la retraite. » Déjà, il était debout, tenant son chapeau d'une main et de l'autre son inévitable parapluie.

— Je ne veux pas que tu partes, déclarai-je d'un ton péremptoire, en me plantant devant lui.

— Eh! bien? qu'est-ce que c'est? fit sévèrement mon père.

— Sois donc raisonnable, dit ma mère, plus indulgente.

Et mon oncle, très doucement :

— Voyons, mon petit, tu sais bien qu'il faut que je retourne chez moi.

— Non! non! insistai-je, je veux que tu restes avec nous... toujours.

— Tu es bien gentil; mais c'est impossible.

— Pourquoi? Pourquoi?

Et, n'obtenant pas de réponse, je m'emportai dans un furieux désespoir.

— Je ne veux pas que tu partes! hurlais-je obstinément, à travers des sanglots.

Et je trépanais en me cramponnant aux jambes de l'oncle Raymond, très embarrassé, très ennuyé.

Comment calmer cette crise nerveuse? Mon père menaçait de me verser sur la tête l'eau de la carafe; ma mère essayait vainement de la persuasion. Partagé entre sa patience naturelle et la crainte de manquer son train, aventure sans exemple dans sa carrière de voyageur, mon oncle cherchait un argument décisif pour m'apaiser. Il le trouva enfin :

— Pense donc, mon petit, si je ne rentrais pas à la maison, que dirait ta tante Véronique?

L'effet fut instantané. Un saisissement contracta ma gorge, arrêta mes sanglots, tarit la source des larmes dans mes yeux écarquillés. Pour achever sa victoire, l'oncle Raymond crut devoir ajouter :

— Oui, ta tante Véronique... ma femme... celle qui serait la maman... si j'étais ton papa... Les papas, retournent toujours auprès des mamans...

Je l'écoutais, très attentif, le cœur encore un peu gros. Il se perdit en explications embrouillées, mes parents souriaient d'un air entendu. Il brusqua la situation en mettant deux baisers sonores sur mes joues humides, et partit, optimiste à son ordinaire : « Bon courage... tout s'arrangera... »

Ma tante Véronique! Jamais je ne l'avais vue, jamais, jusqu'alors, on ne m'avait parlé d'elle. Mes questions importunes à son sujet n'obtinrent que des réponses évasives. Devenais-je trop pressant, on me fermait la bouche par cette promesse fallacieuse : « Si tu es bien sage, tu verras la tante Véronique... quand nous irons à Rouen... » C'était, d'ailleurs, un moyen très efficace pour entretenir ma sagesse; car ce voyage problématique était constamment ajourné.

En attendant, j'évoquais l'absente, je lui prêtais un corps, une physionomie, un caractère. D'après les rigoureuses déductions de ma logique rudimentaire, étant la femme de mon oncle, elle devait ressembler à la femme de mon père. Je la voyais avec une figure fine et pâle, des yeux marrons très doux et un peu tristes; comme ma mère, elle devait être laborieuse et d'humeur égale. Je lui attribuais aussi un cœur d'or qui en faisait la digne compagne de mon oncle et, de confiance, je l'aimais presque autant que cet homme excellent.

Lorsqu'il revint, je ne manquai pas de m'informer de la santé de ma tante. Il m'assura qu'elle allait très bien. Et mes parents sourirent encore d'un air entendu. Au moment du départ de notre visiteur, je me gardai bien de renouveler la scène ridicule de l'autre soir; j'affectai même l'air discrètement approbatif de quelqu'un qui sait les devoirs réciproques des époux et trouve tout naturel que le mari rejoigne le domicile conjugal.

Des mois, des années passèrent. Maintenant, j'allais à l'école, mes enlottes s'allongeaient graduellement, moins vite toutefois que mes jambes. A la maison, pas de changements notables : mêmes soucis, mêmes espoirs, mêmes visites régulières de mon oncle, toujours délicatement bon, toujours « gâteau ». Quant à ma tante, elle demeurait invisible, et il n'était plus question du fameux voyage.

Je ne connaissais donc jamais celle dont l'aimable vision sans cesse évoquée hantait mes rêveries solitaires? Depuis longtemps on ne me parlait plus d'elle, je n'en parlais pas davantage; mais, loin de se ralentir, le travail latent de mon imagination redoubla d'activité, stimulé par l'attrait du mystère. Au fur et à mesure que ma raison se formait,

je soupçonnais des choses graves, qui me troublaient, m'inquiétaient, me rendant réservé jusqu'à ne plus oser interroger au sujet de la perpétuelle absente, de crainte de rouvrir au cœur des miens quelque blessure mal cicatrisée. Je me livrais aux hypothèses les plus lamentables. Atteinte d'une infirmité hideuse ou d'une incurable démence, la pauvre femme végétait-elle au fond de quelque ténébreuse retraite, loin de tous les yeux? Avait-elle disparu, bannie de la famille à la suite d'un de ces déchirements intimes sur lesquels pèse désormais un silence définitif, lourd comme la pierre d'un tombeau?

Quand cette dernière idée me vint à l'esprit, j'étais presque un grand garçon; j'avais douze ans, et je commençais à percevoir les brutales réalités de la vie. Cette première initiation n'allait pas sans souffrance pour ma nature sensible.

Enfin, grâce à notre bon génie — « tout s'arrangera » — la situation de mon père s'étant améliorée, nous pûmes accomplir le voyage tant désiré.

Mon oncle dirigeait à Rouen, à l'extrémité du faubourg Saint-Sever, une filature de coton. Sa maison d'habitation, située derrière les bâtiments de l'usine, était simple et confortable. Tout de suite, une particularité frappa mon attention : malgré l'ordre parfait de l'intérieur, rien n'y révélait la présence de la maîtresse du logis; absente, rien n'y gardait son empreinte; dans les paroles échangées, nulle allusion n'éveilla son souvenir. Mes présomptions inquiètes se confirmaient : décidément, il y avait là quelque terrible mystère.

Tout le jour de l'arrivée, cette obsédante pensée me rendit soucieux et quasi muet. Mon père me reprocha ma maussaderie. « Un peu de fatigue... » insinua ma mère. « La croissance... » opina judicieusement mon oncle. Le soir, avant de m'endormir, j'eus des hallucinations : dans l'obscurité de ma chambre trop grande, où les boiseries avaient des craquements sinistres, une porte secrète s'ouvrait, livrait passage à un fantôme blanc... Un visage blême et désolé, des yeux hagards de folle... Ma tante (car c'était elle, je la reconnaissais) se dressait au chevet du lit, se penchait, effleurait mon front moite d'un souffle glacé...

Dès le lendemain matin, mon parti était pris. Profitant d'un tête-à-tête fortuit et, puisant en mon orgueil de petit homme l'audace nécessaire pour vaincre ma timidité naturelle, j'interpellerai brusquement l'oncle Raymond :

— Mon oncle, j'ai quelque chose à te dire.

— Ne te gêne pas, confie-toi à ton vieux camarade, fit-il avec sa bonhomie coutumière, quoique un peu surpris de mon attitude solennelle et du tremblement mélodramatique de ma voix.

— Eh! bien, déclarai-je, cela me fait de la peine de penser que tu n'as pas tout le bonheur qui... le bonheur que tu mérites... Oui, on me cache des choses... et maintenant, pourtant, je suis en âge de comprendre... Où est ma tante? Pourquoi ne me parle-t-on plus d'elle?...

Mon oncle avait écouté avec une bienveillance attentive mon petit discours débité d'une haleine. L'effet produit fut presque de la stupeur.

— Que me contes-tu là, s'écria-t-il. Quelle tante?...

— Mais ta femme, ma tante Véronique!

A ce nom, il sursauta, pris d'une hilarité incoercible : il riait aux larmes, comme je ne l'avais jamais vu rire, s'appliquait de grandes tapes sur les genoux, répétant :

— Ah! par exemple!... Ah! par exemple!...

J'eus peur. Est-ce qu'il devenait fou?

— Mon cher enfant, prononça-t-il, quand l'accès fut calmé, je ne suis point marié... un vieux garçon, hélas! bon seulement à faire un oncle.

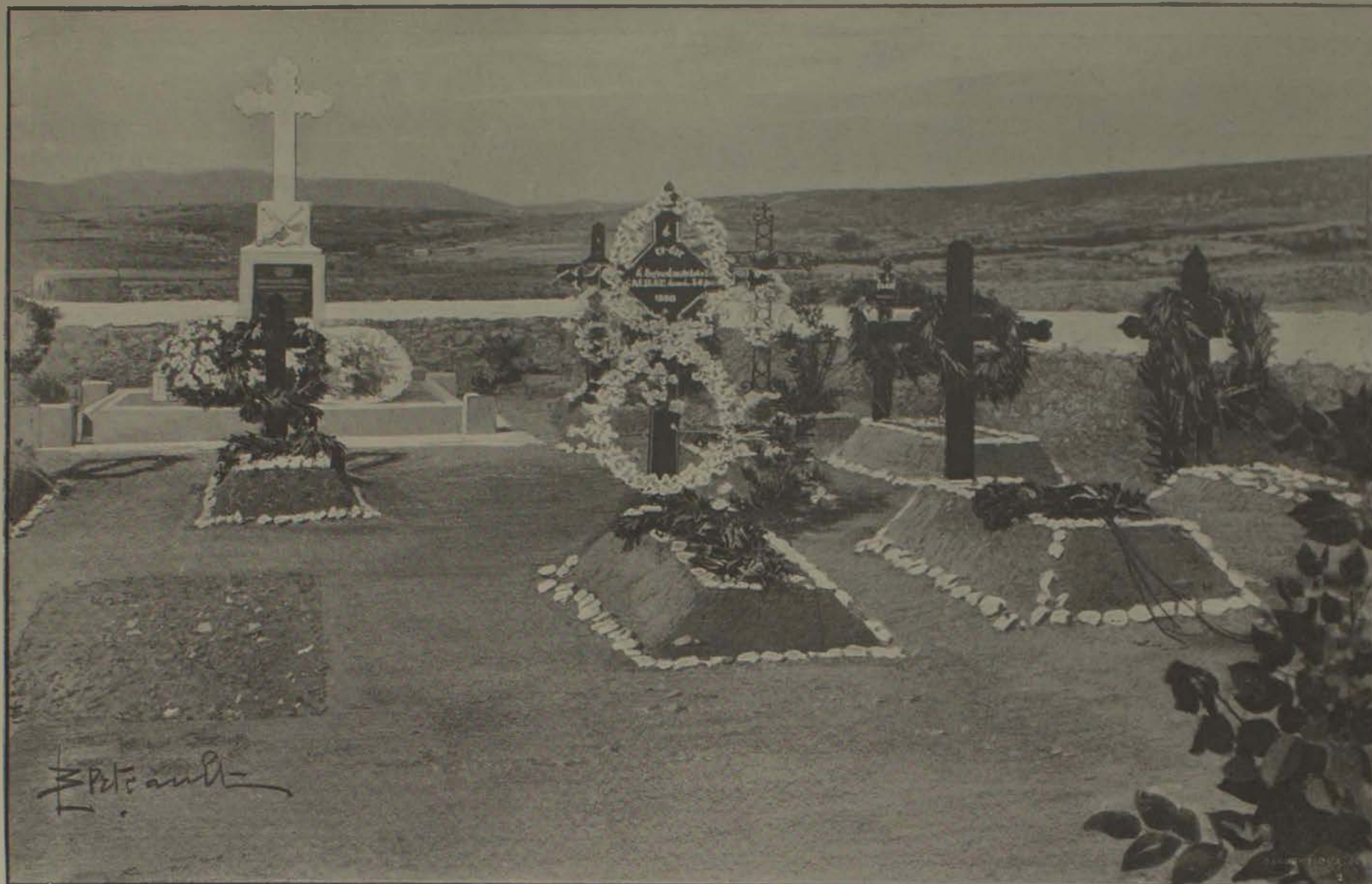
— Comment! balbutiai-je, effaré, ma tante Véronique?...

— Une invention à moi, un personnage imaginé pour te mettre à la raison, quand tu étais petit.

Le dépit du bambin mystifié n'était rien, une légère piqure à mon amour-propre : mais, au plus intime de mon cœur, une fibre venait de se briser douloureusement. J'éprouvais un réel chagrin, comme de la perte d'un être chéri : mes paupières se gonflèrent, je pinçai les lèvres et me refusai de pleurer.

— Grand bêta, va! conclut mon oncle, en m'allongeant une affectueuse taloche.

Cependant, tout en essayant de railler, il ne riait plus. Une ombre effleura la clarté de ses yeux si bons, et je crus y lire un fugitif regret donné à cette tante Véronique, qui aurait pu exister et que, certainement, il eût rendue bien heureuse.



Le cimetière de la garnison française de Sitia, en Crète.

LE CIMETIÈRE DES FRANÇAIS

A SITIA

Au Directeur.

Les hasards d'une croisière de yachting en Méditerranée nous amenaient dernièrement à Sitia au moment où le dernier détachement d'infanterie de marine occupant le secteur français de la Crète, quittait ses cantonnements pour rallier la Canée.

L'œuvre de réorganisation du pays s'achève sous l'administration du prince Georges. Les autorités militaires remettent successivement leurs pouvoirs au nouveau gouvernement Crétois. On sait que la capitale avait été occupée simultanément par les troupes des différentes puissances, tandis que le reste de l'île avait été divisé en secteurs où chacune d'elles opérait isolément. A la France était échu le secteur oriental, et c'était l'infanterie de marine qui tenait garnison à Sitia, d'où elle rayonnait sur le reste du district confié à sa garde.

L'aspect de Sitia est charmant, quand on arrive par mer, après avoir longé les côtes dénudées de la Crète. La ville, toute blanche, s'étale au fond d'une vaste baie, encadrée de verdure : c'est une des rares parties de l'île où il reste encore de la végétation. Presque partout ailleurs, les arbres ont été détruits par les insurgés. Les rues, très propres, sont ombragées de vignes suspendues en berceaux d'une maison à l'autre. La vue des trois couleurs françaises, flottant partout à côté du drapeau crétois, complète cette aimable impression qui devient un enchantement, lorsqu'en débarquant sur le petit port, nous entendons parler français non seulement par les gendarmes et les *marsouins*, mais par les gamins du pays qui ont tous appris notre langue au contact de nos soldats.

Hélas! après quelques conversations avec ceux-ci, il faut en rabattre! Les pauvres gens dépérissent d'ennui, de privations et de maladie : la joie du départ prochain parvient à peine à détendre l'expression de morne tristesse de leurs physionomies.

C'est que le pays est décevant et perfide autant que son premier aspect est attrayant. Les sables de la jolie baie réverbèrent un soleil de feu rarement tempéré par la brise du large. Au lieu des verts bouquets d'orangers, crouissent des marais pestilentiels, et la population de la ville, mi-partie turque et mi-partie grecque, s'entre-tuerait jusqu'à la dernière femme et au dernier enfant si les haines n'étaient tenues en respect par la présence du corps d'occupation.

Quand nos soldats arrivèrent, il y a trois ans, il n'y avait pas, dans la ville, dix maisons habitables, aux environs, plus un champ cultivé. Aujourd'hui, nous dit

un *marsouin* rencontré sur le môle, et qui nous racontait ces misères de la première heure, aujourd'hui c'est bien changé : on trouve assez facilement à acheter des œufs, de la volaille maigre ou des concombres, mais il y a trois ans que je n'ai vu un chou ni une salade! Quant au logement, nous avons maintenant des baraquements... Lorsqu'il fallait camper, on mourait comme des mouches; le cimetière, à côté du fort, est devenu trop petit : il a fallu en faire un autre...

Allons voir les baraquements: le cimetière est tout près; c'est un enclos, tracé dans la fliche, par de petits murs en pierres sèches avec des allées rectilignes et, au milieu, un monument de marbre portant une inscription gravée par un homme du bataillon.

Nous lisons les épitaphes peintes sur les croix de bois noir :

CI-GIT REDUREAU, PAUL-LÉON
FUSILIER BREVETÉ MARIN
DÉCÉDÉ LE 6 OCTOBRE 1897 À L'ÂGE DE 22 ANS

CI-GIT PAIRE, BENOIT-MARIE
SOLDAT DE 1^{re} CLASSE DU 4^e DE MARINE
DÉCÉDÉ À L'ÂGE DE 20 ANS LE 7 NOVEMBRE 1898

CI-GIT TOULOUSE, JULES
SOLDAT AU 8^e DE MARINE
DÉCÉDÉ À L'ÂGE DE 19 ANS LE 6 JUILLET 1897

De Profundis

Nos gorges se serrent; nous nous regardons, et, sans nous être rien dit, nous ressentons une même émotion qui nous a rempli les yeux de larmes... Ce sont des enfants qui dorment sous ces tombes. La plupart n'avaient pas vingt ans!

N'est-il pas absurde, criminel de prendre à la France des adolescents à peine formés pour les envoyer mourir au loin d'un service qu'ils sont incapables de supporter?

Voilà des années qu'on demande aux Chambres la création d'une armée coloniale composée de soldats résistants et aguerris. Si nos politiciens doutent encore de l'utilité d'une telle institution, nous leur dédions la photographie du cimetière français de Sitia et le navrant nécrologe dont on vient de lire un extrait. Puisse-t-elle les convaincre! La mort des petits *marsouins* aura au moins servi à quelque chose.

Autre démonstration, plus consolante celle-là, et qu'une visite à Sitia met en relief avec évidence : c'est l'aptitude extraordinaire des Français à la colonisation. Nos soldats n'avaient pour mission que de pacifier le pays et d'y maintenir l'ordre : en trois ans, ils l'ont transformé. Sous l'œil hostile d'une population rebelle à toute innovation, ils ont assaini, embelli, créé des

routes, des rues, des places, là où il n'y avait que des amas de tanières sordides. Obligés de tout réorganiser à la fois, nos officiers se sont improvisés ingénieurs, magistrats, administrateurs : ils apportaient dans leurs fonctions une équité, un désintéressement, une bonne grâce qui ont d'abord étonné les habitants peu habitués à être gouvernés de la sorte et qui n'ont pas tardé à les séduire.

Quand on a vu de près cette œuvre admirable, réalisée sans bruit, avec les moyens les plus modestes, on éprouve le besoin de proclamer bien haut les merveilleuses facultés d'assimilation de notre race, pour faire justice de ce cliché néfaste, mensonger et stupide, d'après lequel « le Français n'est pas colonisateur ».

NOTES ET IMPRESSIONS

La dignité des vaincus est dans la conscience obstinée de la défaite.

JULES FERRY.

L'Empire, c'est le commerce.

J. CHAMBERLAIN.

En France, les mots ont plus d'empire que les idées.

GEORGE SAND.

Les retours de la vie ont leurs surprises.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.

L'ennui, la maladie de ceux qui n'ont pas de chagrins

ABRIEN DE COURCELLE.

Combien de gens ont des bibliothèques sur lesquelles on devrait écrire : « pour l'usage externe! »

ALPH. DAUDET.

L'indulgence est le privilège de ceux qui sont sans reproche.

ABEL HERMENT.

Aux gens que nous aimons, nous ne demandons rien que d'être eux-mêmes.

RENÉ DOUMIC.

Dès que nos besoins tournent en habitudes, ils se disent des droits.

N'en déplaise aux Machiavel et aux Talleyrand, les crimes coûtent souvent plus cher que les fautes.

G.-M. VALTOUR.



Réception de la délégation écossaise.

Phot. Hamonic.

LES FÊTES CELTIQUES DE CARDIFF

LES DERNIERS DRUIDES

Les Gallois, qui parlent presque la même langue que leurs frères celtes de Basse-Bretagne, ont su, avec une admirable tenacité, préserver cette langue de l'invasion anglaise. Le welch ou gaélique n'est pas un simple patois, abandonné aux classes inférieures. Il a ses universités, sa littérature. D'un bout à l'autre du territoire cambrique on l'enseigne au même titre que l'anglais.

Cette conservation de l'idiome original, du haut en bas de l'échelle sociale, est due peut-être aux grands meetings annuels, tournois de chant et de poésie, qui, sous le nom d'*eisteddfods*, se tiennent dans quelque une des villes de la principauté et attirent toujours une si extraordinaire affluence. Elle est due aussi au druidisme, lequel a subsisté en Galles sans discontinuité jusqu'à nos jours, druidisme entièrement christianisé, mais qui garde son formulaire et son cérémonial archaïques et qui, officiellement pratiqué pendant les quatre journées de l'*eisteddfod*, semble réunir les Gallois de toute confession, dans un même culte ardent de la vieille patrie celtique.

La confrérie druidique comprend une hiérarchie à trois degrés; au sommet les druides, au-dessous d'eux les bardes, et enfin les ovates. Est admis quiconque a, en quelque façon, coopéré au maintien, à la glorification de la langue gaélique et des coutumes welches. C'est en somme une académie de Celtes où le prêtre catholique ne se refusera pas à coudoyer le pasteur anglican. La robe est blanche pour les druides, bleu-ciel pour les bardes, verte pour les ovates. Les femmes ne sont pas exclues. Elles ont le titre et l'insigne d'ovates. Il est rare qu'on n'en aperçoive pas une ou deux sur le *Gorsedd* ou champ sacré.

L'archidruide porte une robe blanche d'un tissu fin et soyeux; sur sa poitrine s'incurve le large pectoral d'or mat. Son front est ceint de la couronne de chêne. La succession des archidruides fut ininterrompue depuis les origines. Le titulaire actuel Hwfa-Môn

(on prononce Houva-Môn) est un très respectable pasteur non conformiste de Cardiff qui, dans la vie courante, se nomme Rowland Williams. Physionomie inoubliable. Une face ronde, camuse, à laquelle l'excessif écartement des yeux, leur éclat aigu, la rudesse des crins qui pendent sous la couronne de chêne prêtent une expression étrangement sauvage. La voix est dure, avec des inflexions barbares. Hwfa-Môn prend souffle après chaque mot pour lancer le suivant comme un appel de guerre afin qu'il soit entendu bien au-delà du champ sacré. Chaque matin, il ouvre la cérémonie sur le *Gorsedd* ou champ sacré par une harangue religieuse à la foule qui applaudit ses emportements d'apôtre ou ses apôtres d'humour. — « Clyweh!... Clyweh!... » (on entend Cléou!) « Ecoutez!... Ecoutez!... » crient ensemble par intervalles bardes et ovates. Chaque matin encore, pendant les quatre jours de l'*eisteddfod*, Hwfa-Môn, dans une longue litanie, évoque les bardes morts depuis les temps anciens. Puis il écoutera les vers et les chants nouveaux, confèrera l'insigne druidique ou bardique aux postulants qui ont semblé dignes de l'acquérir.

Le cercle du *Gorsedd* (*gor*, suprême; *sedd*, siège) est délimité par douze pierres debout, représentant le nombre des apôtres et celui des chevaliers d'Artus. Dans un cercle intérieur, plus étroit, sont les douze blocs plats sur lesquels bardes ou ovates devront poser un pied pendant les cérémonies. L'archidruide occupe la pierre centrale qui a la forme et l'aspect d'un dolmen. A sa gauche, se tient l'ovate porteur du glaive sacré. Nul ne pouvait se présenter dans le *Gorsedd* druidique avec une épée nue. Le glaive maintenu dans le fourreau symbolise la paix. Le glaive du *Gorsedd* welch est en or, avec un pommeau de cristal limpide qui concentre et renvoie les feux du soleil. Les bardes escaladent tour à tour la pierre sacrée — la pierre qui est le centre du monde; ils se placent entre l'ovate porte-glaive et l'archidruide qui les annonce au peuple. Là, ils récitent ou chantent les vers gaéliques. Parfois, un harpiste les accompagne. La harpe d'or à sept cordes figure sur chaque *Gorsedd*. Une bannière de velours bleu, sur laquelle se détache l'écarlate dragon de Cambrie est fichée dans le sol par sa hampe en cuivre, entre la harpe et la pierre centrale. Au sommet de quatre grands mâts flottent les oriflammes des pays celtiques: Bretagne, Irlande, Ecosse et Galles.

Devant l'archidruide est déposé, sur un coussin de satin bleu pâle, le *hirlas* ou corne d'abondance, un des joyaux du trésor bardique. Un globe de cristal et un dragon d'or aux ailes éployées, à l'encolure bizarrement contournée, supportent la corne d'onyx. Le nouveau *hirlas*, comme le glaive, est l'œuvre d'un grand artiste anglais, M. Herkomer. Après les fêtes, glaive et *hirlas* sont réintégrés dans leur vitrine, au musée de Cardiff.

Le premier jour du *Gorsedd*, les chefs des délégations celtiques — Irlande, Ecosse, île de Man — présen-



Vendeuses de programme de « l'eisteddfod ». — Phot. Hamonic.

LA PROCESSION DE FURNES



Les hérauts d'armes.

Plus encore que le Breton, le Flamand est demeuré fidèle aux traditions nationales. Il a conservé une foi profonde, brutale souvent et naïve jusqu'à la superstition, mais toujours sincère et parfois émouvante; l'attachement aux vieilles coutumes, l'admiration et l'amour de la petite patrie. L'âme des aïeux survit en lui. On en pourrait donner maintes preuves. Il a, comme eux, le goût des spectacles pompeux, des défilés, des cortèges, des processions et des mascarades. Sa piété même, ainsi que sa joie, est lourde, emphatique et trop souvent prête à la caricature. Et tout cela se retrouve sans doute dans la procession de Furnes.



La gare de Furnes

Quoiqu'elle n'ait jamais approché d'Ypres, de Bruges et de Gand, Furnes fut populeuse et riche au moyen âge. Les bourgeois n'étaient pas moins fiers et belliqueux que leurs voisins. Ils se révoltaient contre quiconque, comte ou roi de France, touchait à leurs privilèges. Après les avoir vaincus en 1297, Philippe-le-Bel les châtia durement, ce qui ne les empêcha point de figurer à Courtray et à Roosebecque. Mais Furnes participa à la décadence où tomba toute la Flandre occidentale à partir du seizième siècle. Aujourd'hui, elle est essentiellement la « ville calme » des Bœdeker et des Joanne, la « ville morte » comme Ypres et Bruges, et beaucoup plus, car, malgré son Hôtel de Ville d'un style assez pur quoique terminé au déclin de la renaissance flamande, malgré deux églises et nombre de vieilles maisons, personne ne la visite, perdue dans ce coin de la Belgique, à 20 kilomètres de Dunkerque, à sept lieues d'Ostende.

Le pays ne manque pourtant point d'intérêt, ni même de caractère. C'est la

Flandre, dans toute sa simplicité robuste, paisible et mélancolique. Un sol plat, mais dont des rideaux et des bouquets d'arbres rompent la monotonie; — des champs de blé, de lin, de chanvre, de tabac, de houblon, de betteraves; — des pâturages d'un vert luisant et sombre où les troupeaux se plongent à plein poitrail; — des fermes aux toits de tuiles rouges; — de hauts moulins de bois, casqués d'ardoise, juchés sur de larges plates-formes; — des clochers et des tours qui semblent jaillir de terre et se découpent avec la netteté de silhouettes taillées à l'emporte-pièce dans une plaque de zinc. Un ciel, je parle, bien entendu, des trop rares belles journées d'été, comme fut celle dont je profitai, un ciel laiteux, ouaté de nuages légers, de flocons d'écume; une lumière humide qui scintille et poudroie, qui semble filtrée à travers une toile imbibée d'eau de mer; une chaleur douce, insinuante, sans éclat et sans fatigue. Alors, des horizons lointains, estompés de brume, des ondulations molles, des prairies épaisses comme les steppes ou tondues comme la pelouse d'un parc, émanant un charme discret et pénétrant, une sensation de repos, de fraîcheur et d'oubli.

Mais une fois l'an, du moins, Furnes s'éveille de son sommeil séculaire. Les milliers de visiteurs, de pèlerins plutôt, accourus de France et de Belgique, peuvent lui permettre de se croire revenue au temps de sa splendeur. Et, pour rendre l'illusion plus complète, le spectacle qui les attire se déroule suivant un appareil immuable, dans un décor que n'allèrent pas les affiches murales de la *Bougie du Lion* ou de la *Chicorée des Princes*. C'est la Procession.

A quelle époque remonte exactement cette cérémonie? Quelle en est l'origine véritable?

On s'entend mal sur ce point. Selon la tradition la mieux accréditée, la peste ravageait Furnes à la fin du règne de l'empereur Maximilien (1493-1519). Les ardentes prières des habitants eurent enfin raison du fléau, et pour rendre grâce à la miséricorde divine, on institua une procession solennelle. Depuis lors d'autres



Saint Jean Baptiste et les Bergers.



Le serpent d'airain et Moïse.

disent Philippe-le-Bon et 1427: d'autres parlent du naufrage d'un infant d'Espagne), elle se célèbre chaque année le premier dimanche de juillet.

Le cortège se forme dans l'église Saint-Nicolas, qui fut construite au quatorzième siècle et dont l'énorme tour, quoique inachevée, domine toute la ville et l'annonce de loin. Il en sort à 3 heures précises, tandis que les cloches sonnent à toutes volées, coupées de tintements funèbres, serpente par les rues tortueuses, puis se déploie et prend son ordonnance définitive sur la Grand-Place, devant l'Hôtel-de-Ville.

Cette place, fort petite en réalité, est encore obstruée de baraques, car, pour mieux suivre les habitudes du moyen âge, le profane s'unit au sacré et la procession coïncide avec la foire.

Je dis procession, mais c'est *mystère* qu'il faudrait dire, un mystère se jouant par les rues et non dans la nef ou sur le parvis d'une église. Le sujet en est la vie du Christ, depuis l'étable de Bethléem jusqu'au Golgotha. Chaque scène est figurée par un groupe. Le classement en est assez incertain. Il y a des répétitions et des lacunes.

Il y a surtout un mélange singulier d'antique et de moderne, de mort et de

vie, qui constitue un ensemble disparate et déplaisant au premier abord, où l'on reconnaît ensuite le caractère et le *sens* véritables de la cérémonie. Toute la ville y prend part. Mais comme, malgré leur zèle, les comparses ne pourraient se recruter en nombre suffisant, comme il leur serait impossible de maintenir longtemps certaines attitudes et certaines postures, des poupées de bois, de grandeur naturelle, habillées et peintes, succèdent aux personnages vivants. *Jésus et les deux soldats, Jésus recevant le calice, Saint Pierre entendant chanter le coq, la Flagellation, etc.*, sont ainsi représentés par des marionnettes. Mais le Christ portant sa croix, la Vierge fuyant en Egypte, la Madeleine, Saint Joseph, les membres du Sanhédrin et les Docteurs de la Loi, etc., etc., sont des braves artisans, charpentiers ou forgerons de leur métier. Ce sont les petites filles des écoles qui remplissent le rôle des femmes juives offrant des palmes au Christ. L'âne qui porte le Sauveur est tenu en bride par un jeune homme vêtu d'une jaquette et coiffé d'un *canoller*, et parmi les légionnaires romains, que commande un centurion harnaché à la manière de Don Quichotte, se glisse souvent l'un des pompiers qui forment la haie.

Entre chaque groupe se tient une récitante, qui psalmodie des prières et des passages de l'Evangile, le tout en langue flamande, qui est à l'allemand ce que le vitriol est au trois-six. Habillés de noir, des brancardiers volontaires traînent les chars des marionnettes. Les uns ont la tête encapuchonnée d'un voile épais, qui les rend méconnaissables. On m'assure que ce sont, certains du moins, des personnages notables à qui leur confesseur impose cette pénitence de leurs péchés.

Mais personne ne songe à les dévisager, car ce n'est pas la curiosité qui amène les spectateurs. Ils prennent part, eux aussi, à l'émotion et au recueillement unanimes. On ne voit point de sourire, on n'entend point de plaisanteries et malheur à qui se permettrait une parole ou un geste irrespectueux. Ainsi que les acteurs, la foule est ravie en esprit. Elle assiste vraiment à la vie et à la mort d'un Dieu. Les sentiments se reflètent sur les physionomies : l'attendrissement, la joie, la haine (au passage de Judas), le mépris (devant Caïphe et Ponce Pilate), la colère, la pitié, la douleur.

Les figurants se font une tête rien qu'avec la conviction qui les anime, et il n'y a pas de comédien qui puisse prétendre à des effets si puissants. Depuis les cinq trompettes, en cette cerclée de blanc et de mauve, qui ouvrent le cortège en soufflant dans de longs tubes voilés de crêpe, jusqu'aux bergers qui s'acheminent vers Bethléem en costume de Lapons ou d'Esquimaux, chacun a conscience du rôle qui lui est confié. Il me semble que les agents du Grand-Inquisiteur devaient avoir le visage de certains brancardiers. La Vierge sur son âne est une madone du Pérugin. La jeune fille en robe blanche avec étole noire qui marche devant le Christ me sert à imaginer sainte Thérèse en vision, ou sainte Catherine de Sienne.

Nulle trace de *cabotinisme* et si je dis : fanatisme, je demande qu'on prenne le mot dans le sens littéral. J'ai vu dans la cathédrale de Louvain trois paysans de la Hesbaye (deux hommes et une femme) en prière devant la chapelle de saint Lieuvain. Ils étaient prosternés, les bras étendus, le front frotant le pavé, les muscles tordus, les reins brisés.

Une heure après, lorsque je quittai le sanctuaire, ils se trouvaient à la même place, sans avoir changé d'attitude. Voilà la foi flamande. Et si le poids est lourd de la croix qui meurtrit ses épaules, si le soleil brûle, si les estaminets sont nombreux sur la route, si, lorsqu'il rentre à l'église, le Christ hésite et chancelle, loin de m'en sentir offensé, je regretterais que ce trait eût manqué à la procession de Furnes.

CAMILLE VERGNIOL.



Marie-Magdeleine.



La Procession.



Les Rois Mages.



L'Enfant Jesus au milieu des docteurs.

MARIAGE PRINCIER

Le mariage de la duchesse Jutta de Mecklembourg-Strelitz avec le prince héritier de Montenegro vient d'être célébré à Cattigne, où il a été béni dans la chapelle du couvent historique.

Cette cérémonie avait été précédée de celle de l'abjuration de la princesse Jutta. Elevée dans la religion luthérienne, la fiancée du prince Danilo s'est convertie solennellement à la religion orthodoxe à Antivari.

Cette ville, qui n'est qu'un gros village, ne possédant pas d'église, le salon d'une maison privée a été transformé en chapelle et béni par le métropolitain. La princesse Jutta en est sortie princesse Militza.

La conversion de la future souveraine du Montenegro, écrit-on de Neustrelitz au *Figaro*, a fait scandale dans tout le clergé luthérien d'Allemagne. Ce n'est pourtant pas la première princesse allemande qui change sa foi contre un trône, grand ou petit, et pendant longtemps cela se faisait sans que les pasteurs intéressés y prisent garde. L'abjuration de la tsarine actuelle les fit sortir de cette réserve; ils lui adressèrent des remontrances du haut de la chaire, dans des adresses spéciales, et avant son départ de Darmstadt, ils se refusèrent à aller lui présenter leurs hommages.

Cependant, l'expression de leur blâme était empreinte d'une certaine modération, tandis qu'il ne connaît plus de bornes pour la princesse Jutta.

En revanche, les Monténégrins ont reçu la jeune princesse avec enthousiasme. A Cattigne, qui ne compte que deux mille quatre cents habitants, ils étaient, le jour du mariage, vingt mille venus de tous les coins des montagnes d'alentour.

La princesse Jutta, aujourd'hui Militza, est née le 24 janvier 1880; le prince Danilo, le 29 juin 1871.



La princesse Jutta de Mecklembourg-Strelitz et le prince Danilo de Montenegro. — Phot. Carl Wolff.

lent sur la pierre sacrée leurs compatriotes à l'archidruide. Cette année, à l'*Eisteddfod* qui se tint du 18 au 22 juillet, on avait pour la première fois convié les Bretons. Ils envoyèrent vingt-cinq députés, choisis parmi les notoriétés littéraires et politiques : Le Braz, Le Goffic, Le Gonidec, Riou, de l'Estourbeillon. Quelques-uns d'entre eux eurent à honneur d'exhiber en pays cambrien les costumes d'Armor : veston court, gilet brodé, *bragou-braz* bouffants, *log* à ruban de velours.

A la tête des Irlandais était lord Castletown, président du Congrès panceltique de Dublin. A son arrivée sur le *Gorsedd*, une miss lui tendit un bouquet aux cinq tiges bardiques : verveine, blé, chêne, trèfle et gui.

Les Ecossais, dirigés par un robuste octogénaire, M. John Mackay, étaient superbes dans leur costume de thanes et de lairds, évoquant le souvenir des héros de Walter Scott. Aux pieds, les brogues en peau de cerf; sur le mollet, le bas de laine bien tiré d'où sort le manche du *dirk* (poignard) posé à plat le long du tibia; la jupe de tartan plissée; un plaid sur le bras; à l'épaule gauche, l'agrafe d'argent, aux insignes du clan, enchâssant une topaze. Avec eux étaient venus six pipers, les meilleurs du Highland.

A proximité du *Gorsedd*, au milieu d'une seconde enceinte, fermée par de hautes palissades, s'élève une vaste construction de planches sous laquelle, chaque jour, s'abritent quarante mille spectateurs. C'est là que de midi à minuit se succèdent les concours de poésie, de déclamation, de harpe et de chant. Des chorals, dont quelques-uns comptent jusqu'à six cents exécutants, — jeunes filles et jeunes hommes, — s'y disputent la palme pour le bon renom de leur cité. Odes, romances, cantates, opéras même, tout est en langue gaélique. Des prix considérables sont distribués par celles des municipalités qui ont su se faire attribuer le *Royal National Eisteddfod*. Les frais d'ailleurs seront toujours couverts amplement. Cardiff, en 1899, allouait 45.000 francs de prix. Les 200.000 émigrés qui formaient la colonie galloise de Liverpool ont obtenu qu'en 1900 l'*Eisteddfod* se transportât dans leur ville d'adoption. Liverpool est assez riche pour faire bien les choses. La petite cité de Merthyr, afin de prendre rang pour 1901, a déjà voté une première mise de fonds de 1.000 livres sterling.

Aux portes de l'énorme baraquement dans lequel s'entasse toute cette population celtique, avide de mélodie et de lyrisme, de petites vendeuses offrent aux entrants les brochures à vignettes, qui contiennent le programme de l'*Eisteddfod*.

Celles-là sont bien curieuses à regarder. Dans leur accoutrement typique des Galles du Nord : — jupon de laine rouge vif sur lequel s'étale un tablier à petits carreaux bleus et blancs; corsage ouvert en cotonnade noire, et sur la tête ce haut chapeau de feutre, en forme de long cône tronqué, qui enlaidirait des visages moins avenants. On ne peut dire qu'elles soient jolies; elles n'ont rien de la raideur anglaise. Toutes mutines, toutes piquantes, avec leurs frisons qui s'ébouriffent à la brise sous les bords plats de l'étrange chapeau, elles apportent dans cette seconde enceinte une note nouvelle de ce pittoresque local qui, à côté, faisait déjà l'attrait du *Gorsedd*.

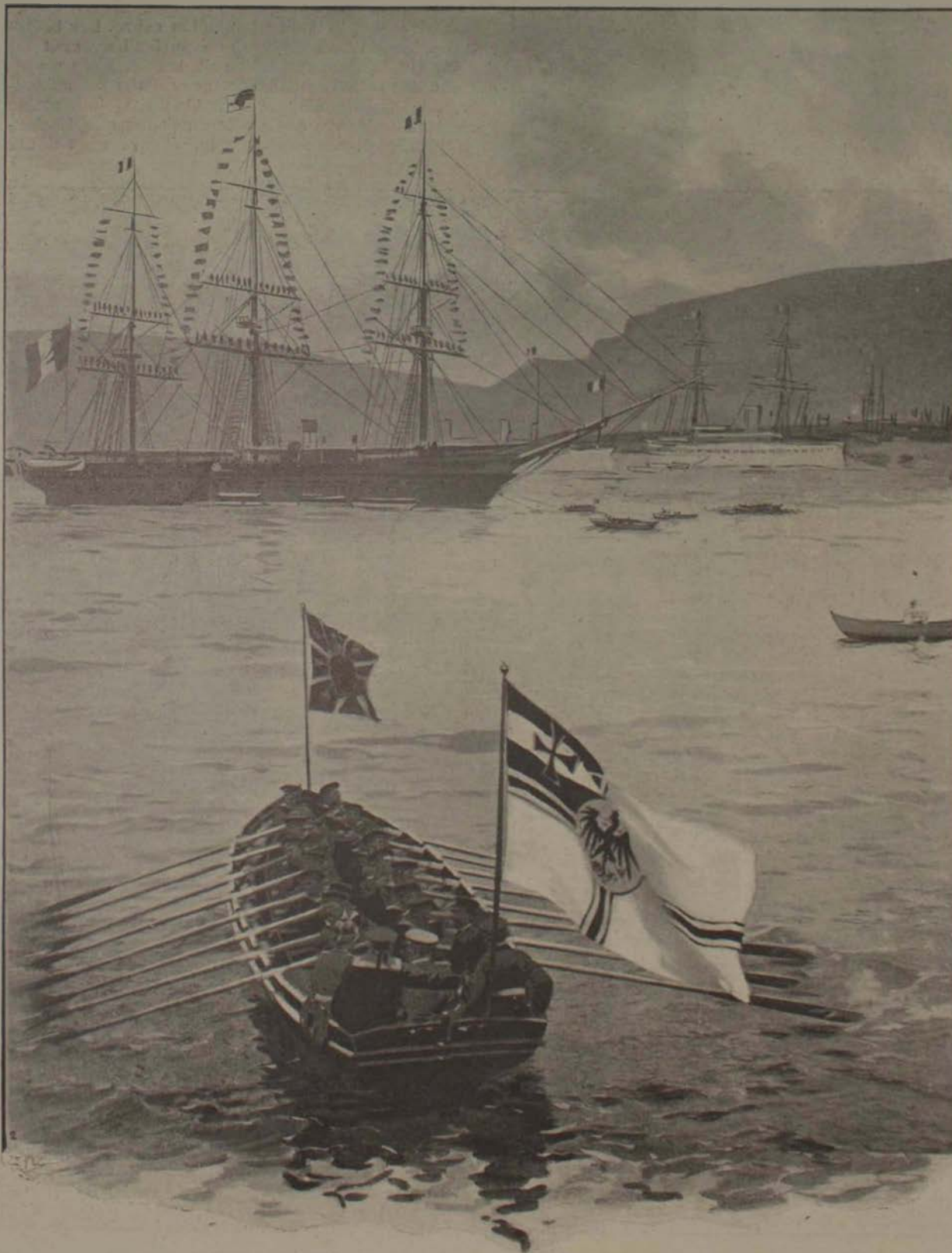
REMY SAINT-MAURICE.

LE « HOHENZOLLERN » ET L'« IPHIGÉNIE »

A BERGEN

La visite de l'empereur Guillaume II à bord du navire-école français l'*Iphigénie* en rade de Bergen, en Norvège, a fait couler des flots d'encre. Il serait trop long d'analyser les commentaires dont la presse de tous les pays d'Europe a accompagné le récit de cet événement. L'opinion de la presse française a du moins le mérite de se pouvoir résumer brièvement. La voici : « Guillaume II veut décidément voir l'Exposition. » Cela ne pouvait manquer. Chaque fois que le souverain allemand fait acte de courtoisie à l'égard de la France ou de ses représentants, que ce soit pour adresser ses condoléances à M^{me} Félix Faure ou pour compatir à quelque catastrophe comme l'explosion de Toulon, il est entendu qu'il ne poursuit qu'un but : se faire inviter à venir à Paris en 1900. Cet empereur ne pense qu'à notre Exposition, et l'on ne peut s'empêcher de penser que cette préoccupation exclusive doit bien le gêner dans l'exercice de son pouvoir.

... Quel que soit le désir caressé par l'empereur d'Allemagne et peut-être faut-il le croire moins futile que nos journaux le supposent, nous sommes heureux de constater que l'entrevue de Bergen s'est passée de la façon la plus correcte. Le *Hohenzollern* et l'*Iphigénie* ont échangé tous les saluts de rigueur. A bord de notre vaisseau-école, tous les honneurs réglementaires ont été rendus au souverain. Enfin, le commandant de l'*Iphigénie*, ayant été invité à dîner par l'empereur, n'a pas hésité, quoiqu'il eût dîné déjà, à se rendre à cette invitation, et la complaisance de son estomac lui a même permis de faire honneur à tous les plats qui lui ont été présentés à la table de son impérial amphitryon. Si jamais la rencontre de l'*Iphigénie* et du *Hohenzollern* à Bergen acquiert une importance historique, il ne faudra pas oublier le rôle joué en cette circonstance par l'excellent estomac du commandant Manceron.



L'empereur Guillaume II se rendant à bord de « l'Iphigénie » devant Bergen.



Buste du Dauphin, fils de Louis XVI, par Deseine.

LES NOUVELLES SALLES DU MUSÉE DE VERSAILLES

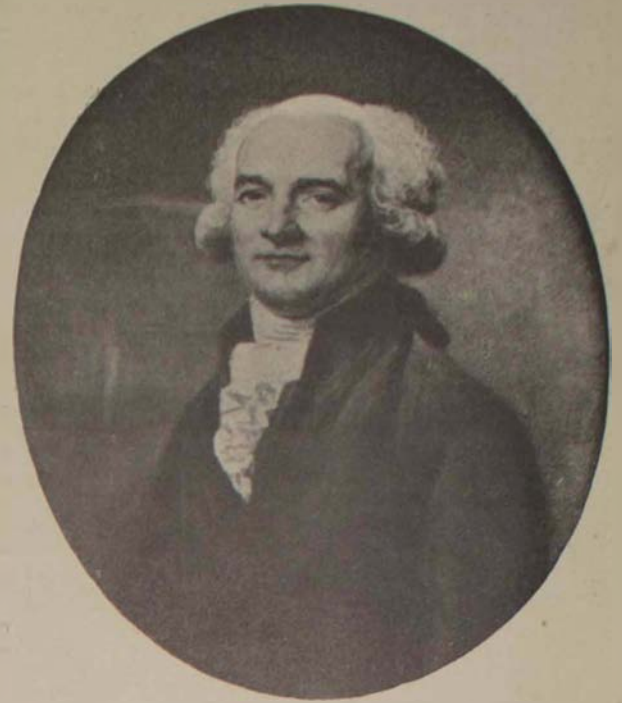
Il y a encore cinq ou six ans, le Musée de Versailles était tenu en médiocre estime par les artistes et les connaisseurs. On admirait fort le château et ses somptueuses dorures, l'escalier de marbre, la grande terrasse, le jardin, les deux Trianon; mais quant au

Musée, on avait l'impression qu'il se résumait tout entier dans cette fameuse *Prise de la Smala* qu'Horace Vernet, suivant Henri Heine, aurait peinte sur un cheval lancé au galop. Comme elle, le Musée de Versailles paraissait immense et vide : des kilomètres de toile colorée au rabais, des batailles, des scènes de la vie de Philippe-Auguste alternant avec des épisodes de la légende du Petit Caporal; et il n'y avait pas jusqu'aux œuvres de Lebrun, de Van der Meulen et de Parrocel qui n'eussent l'air d'avoir été exécutées par l'ordre de Louis-Philippe, pour apprendre l'histoire de France aux troupiers et aux bonnes d'enfants.

Aujourd'hui tout cela est changé, et ceux même qui ne viennent à Versailles que pour voir la Galerie des Glaces, le lit de Louis XIV et l'escalier secret de Marie-Antoinette, emportent l'impression d'avoir vu en outre un admirable musée de peinture et de sculpture, un des plus riches, des plus variés, et des mieux classés qui soient. Au point de vue de la peinture française du dix-septième et du dix-huitième siècles, notamment, le Musée de Versailles est désormais, avec le Louvre, le plus beau du monde. Et pour que s'opérât cette transformation, point n'a été besoin de crédits exceptionnels, ni même de dons princiers; il a suffi au nouveau directeur, M. de Nolhac, de se rendre compte des trésors que contenait ce musée, et de la façon dont on pouvait les mettre en valeur.

C'est ainsi que, la semaine passée encore, ont été ouvertes au public trois nouvelles salles de cette aile du rez-de-chaussée qui fut habitée tour à tour par le grand dauphin, fils de Louis XIV, par le duc de Bourgogne, par la fille du Régent, et par le dauphin, fils de Louis XV. M. de Nolhac a restitué à ces salles le caractère que leur avait donné le second dauphin, qui avait fait couper en deux la grande pièce du fond, et transformer en bibliothèque une des petites pièces obtenues de cette façon. C'est de cette bibliothèque du père de Louis XVI que nous offrons à nos lecteurs une exacte reproduction; on ne saurait imaginer un ensemble décoratif plus élégant, plus gracieux, ni en même temps plus simple et d'un goût plus sobre. Les boiseries de la frise supérieure, en particulier, sont un des joyaux de l'ornementation du temps. Elles représentent des enfants musiciens, avec, dans les médaillons, des figures d'anges jouant du violon et de l'orgue; témoignage des goûts musicaux que le dauphin partageait avec ses sœurs, et qui sans doute

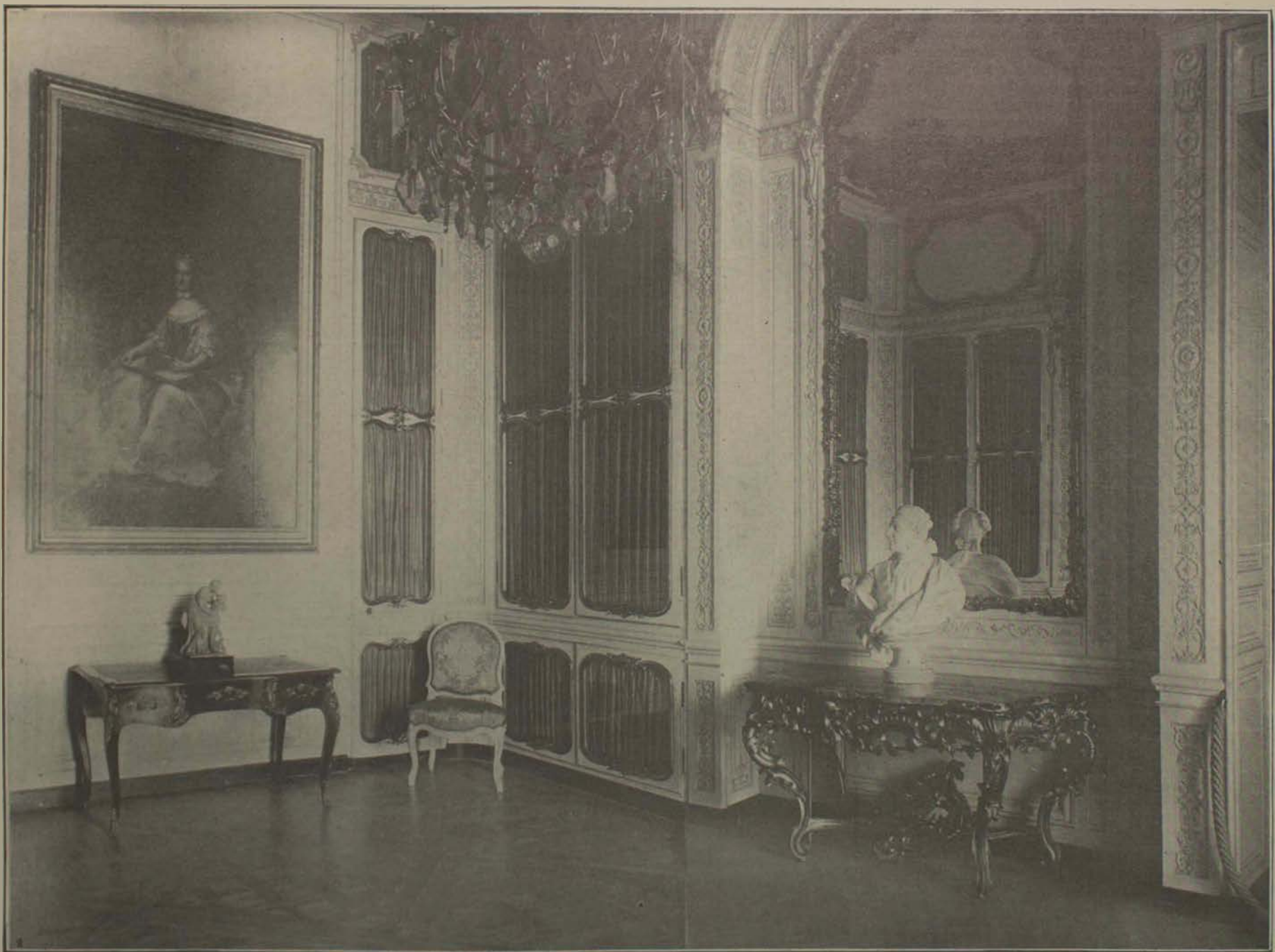
l'avaient d'abord porté à vouloir faire de ce cabinet une salle de concert. On peut voir, dans notre gravure, une partie de ces boiseries reflétée dans la glace, ainsi qu'un des encadrements où se trouvaient, jadis, des panneaux de Boucher. Le buste placé sur la grande



Portrait de Manuel, procureur de la Commune, par Ducreux

console représente Louis XV, et le tableau suspendu au mur du fond, un des chefs-d'œuvre de Nattier, est le portrait de Marie-Adélaïde de France, sœur du dauphin, la plus intéressante et la mieux connue des filles de Louis XV.

Dans les autres salles de l'appartement, M. de Nolhac a installé cette délicieuse suite de portraits de Nattier qui suffirait, à elle seule, pour donner au Musée de Versailles une valeur artistique hors de pair.



La bibliothèque du Dauphin au château de Versailles.



Prise des Tuileries le 10 août 1792, par Bertaux.

Mais la plus intéressante des innovations qui nous ont été offertes, cette année, à Versailles est, avec la bibliothèque du dauphin, la salle du second étage consacrée aux souvenirs de la Révolution française. De cette cinquantaine de pièces de premier ordre qui ont été rassemblées dans la nouvelle salle, cinq ou six à peine sont venues du dehors; tout le reste se trouvait à Versailles depuis Louis-Philippe, mais relégué dans de sombres et impraticables couloirs, pêle-mêle avec une masse de copies, de faux tableaux anciens et de non-valeurs. Dégagées aujourd'hui de ce fâcheux entourage, réunies et classées avec une science et un goût parfaits, elles font de cette salle un véritable petit Musée historique, aussi charmant pour les yeux qu'instructif et amusant.

Bornons-nous aujourd'hui à signaler quelques-unes de ces pièces, choisies parmi les moins connues et les plus typiques. Voici d'abord un grand portrait de Louis XVI, à cheval, avec une énorme cocarde tricolore sur son chapeau et, dans sa main, une singulière petite épée où se trouve inscrit le mot : « la loi ». Dans un coin du tableau, nous lisons : « Louis XVI arborant la cocarde nationale en 1791, par Carteaux, peintre du roi, officier de la cavalerie nationale parisienne ». Ce Carteaux est le futur général qui, quelques années plus tard, à Toulon, devait assister aux débuts du jeune Bonaparte. Son tableau, d'une exécution un peu rapide peut-être, ne manque ni de vie ni de caractère. Et bien que Louis XVI, sur son cheval fougueux, y ait une mine plutôt triomphante, on ne peut s'empêcher d'éprouver une impression de profonde pitié au spectacle de ce malheureux récemment ramené de Varennes, et forcé à se laisser représenter dans cet appareil révolutionnaire.

Si du moins cet appareil avait pu le sauver! Mais voici, tout près du portrait, un grand tableau de Bertaux qui achève de nous rappeler combien furent vaines les bonnes intentions et toutes les concessions du malheureux roi. Pour qui a quelque peu pratiqué l'histoire de la Révolution, ce tableau apparaît plus sinistre encore que le portrait de Carteaux. On y voit représentée, avec une véritable éloquence, la crise suprême de la royauté, cette tragique aventure du 10 août 1792 où la foule, envahissant les Tuileries, a contraint Louis XVI à chercher asile à l'Assemblée législative qui, en guise d'asile, lui a offert la prison. C'est après le départ de Louis XVI qu'a eu lieu le massacre des Suisses, tel que nous le représente le tableau de Versailles. Tableau d'autant plus précieux pour nous qu'il est, pour ainsi dire, seul de son espèce, la Restauration ayant mis une sollicitude infatigable à détruire toutes les représentations peintes des grandes journées révolutionnaires.

Autre souvenir du 10 août et du misérable effondrement de la royauté : un buste du petit Dauphin, fils de Louis XVI, sculpté en 1790 par Descaine. Le buste est charmant, d'une facture un peu molle, mais d'une expression délicate; c'est peut-être l'image la plus touchante que nous ayons du petit Louis XVII.

Mais ce qui le rend particulièrement touchant, et mémorable, et typique, c'est que ce buste, jeté à terre du haut d'une fenêtre des Tuileries, dans le saccage du 10 août, porta à jamais la trace de cette cruauté de la foule : la bouche et le nez, dans la chute, se sont brisés et ce n'est qu'en 1816 que l'œuvre de Descaine a été restaurée par l'ingénieur Delaroy-Delorme de Niort, qui y a inscrit son nom à l'encre, en ajoutant que le buste qu'il restaurait avait été « mutilé par les Vandales ».

Le portrait de Manuel, le procureur de la commune, est un des plus beaux pastels du peintre Ducreux, dont on peut voir, dans la même salle, un très vivant et très pénétrant portrait de Méhul. Ce Ducreux, que Marie-

Antoinette avait nommé son premier peintre, était surtout connu, de son vivant, par l'obstination avec laquelle il refaisait, trois ou quatre fois par an, son propre portrait, en se prêtant tour à tour les expressions les plus différentes; et le fait est que cette manie lui avait donné un talent tout particulier pour saisir l'expression des physionomies. Son Manuel est vraiment le type du révolutionnaire ambitieux et énergique, tel qu'on se figure avoir été le célèbre ami de Danton.

Et voici enfin un admirable portrait de nègre, en grande tenue de conventionnel, rêveusement appuyé sur un buste de l'abbé Raynal, le fameux auteur des *Révolutions des deux Indes*. Le portrait a été peint en 1797 par Girodet-Trioson, alors âgé de trente ans, et tout nouvellement revenu d'un long séjour à Rome; c'est, au point de vue artistique, une œuvre des plus remarquables, peinte avec une vigueur et une décision qu'on n'est guère habitué à trouver chez l'auteur d'*Endymion* et des *Funérailles d'Alata*. Mais, ici encore, comme dans toutes les pièces de la nouvelle salle de Versailles, la valeur artistique de l'œuvre se double d'un intérêt documentaire considérable. Le modèle du portrait est en effet un des personnages les plus curieux de l'époque révolutionnaire : esclave sénégalais, Jean-Baptiste Belley s'était racheté de ses épargnes, était

devenu un des principaux planteurs de Saint-Domingue, et avait été nommé député de cette colonie à la Convention, puis au Conseil des Cinq-Cents. Plus tard, étant retourné à Saint-Domingue avec l'expédition du général Leclerc, il s'y fixa de nouveau, prit part à une insurrection, fut ramené à Belle-Isle-en-Mer, et y mourut, prisonnier, en 1804. C'était un homme d'une énergie et d'une intelligence peu communes, le précurseur de ces grands nègres qui tiendront une place si curieuse dans l'histoire politique de l'Amérique au dix-neuvième siècle. Et il faut voir, dans le portrait de Girodet, avec quelle élégance et avec quel sérieux il essayait de s'adapter à la haute situation qu'il remplissait parmi nous.



Portrait du conventionnel J.-B. Belley, député de Saint-Domingue, par Girodet.

Mais, encore une fois, ce ne sont là que quelques pièces de cette salle nouvelle, où il n'y a pas une pièce qui ne mériterait d'être signalée. Le Musée de Versailles se renouvelle, s'enrichit, se transforme à vue : que ne pouvons-nous en dire autant de tous nos autres musées?

A. F.



Portrait de Louis XVI à cheval, par Carteaux.

Jardins sur les toits, avenue de Suffren (7^e étage).

LES JARDINS SUR LES TOITS

Les jardins suspendus ne sont pas précisément une nouveauté : ils ont été inventés à Babylone, il y a près de quatre mille ans, par Sémiramis, et à Paris, beaucoup plus tard, par Jenny l'ouvrière. Sans prétendre à renou-

veler de nos jours les merveilles babyloniennes, un de nos contemporains, M. Tabary, a pensé qu'on pouvait ambitionner, pour l'agrément des Parisiens, grands amateurs de fleurs et de verdure, mieux que les fragiles et modestes jardinets accrochés au bord des fenêtres.

M. Tabary est un ancien appareilleur et sculpteur ornemaniste qui a gagné dans le bâtiment une fortune assez ronde. Au cours de ses campagnes, il avait eu l'occasion d'admirer les terrasses fleuries en Algérie et en

Orient : c'est de là qu'il rapporta son idée. Le moment venu de se reposer et de réaliser le rêve cher à la plupart des retraités, il prit une résolution tout à fait originale : il planterait ses « choux » à Paris même, et, comble du paradoxe, il les planterait... sur les toits.

Ayant acquis un terrain situé non loin du puits artésien de Grenelle, à l'angle de l'avenue de Suffren et du boulevard Garibaldi, il commença, pour n'en pas perdre l'habitude, par y semer des moellons et des pierres de taille : deux maisons contiguës poussèrent et atteignirent bientôt leur sixième étage.

Il ne restait plus qu'à appeler le couvreur : ce fut, à sa place, le jardinier qu'on manda. Et, quelques semaines après, les passants s'arrêtaient, ébahis, devant ces immeubles de rapport au faite empanaché d'une végétation luxuriante : M. Tabary avait accompli son tour de force.

J'ai voulu voir de près cette curieuse innovation. Avec quelle malice triomphante l'accueillant propriétaire m'a invité à « monter » au jardin ! En quelques secondes, un ascenseur nous conduisit à destination. D'un pavillon vitré, clair comme une lanterne de phare, nous aboutissons à une succession de trois terrasses reliées entre elles par de petits escaliers de fer et correspondant respectivement à la hauteur de sept, huit et neuf étages ; la plus élevée, qui couronne le pavillon lui-même, compte 32 mètres au-dessus du niveau du sol.

La flore de ce paradis supra-terrestre est d'une variété et d'une prospérité extraordinaires : aux cheminées, ingénieusement utilisées, s'accrochent des plantes grimpan-tes, des pieds de vigne, des arbres fruitiers en espalier.

C'est un verger en plein rapport dont les sujets sains et vigoureux offrent mieux que des promesses : j'y ai, pour ma part, savouré des cerises délicieuses. Mais c'est aussi un jardin d'agrément, aménagé avec beaucoup d'art et de goût. On est étonné d'y voir croître à l'aise, soit isolés, soit en massifs, des arbustes d'une belle venue : magnolias, tulipiers, fusains, pissardis (pruniers du Japon), et une allusion au fameux baobab de Tartarin de Tarascon, serait ici une épigramme absolument déplacée.

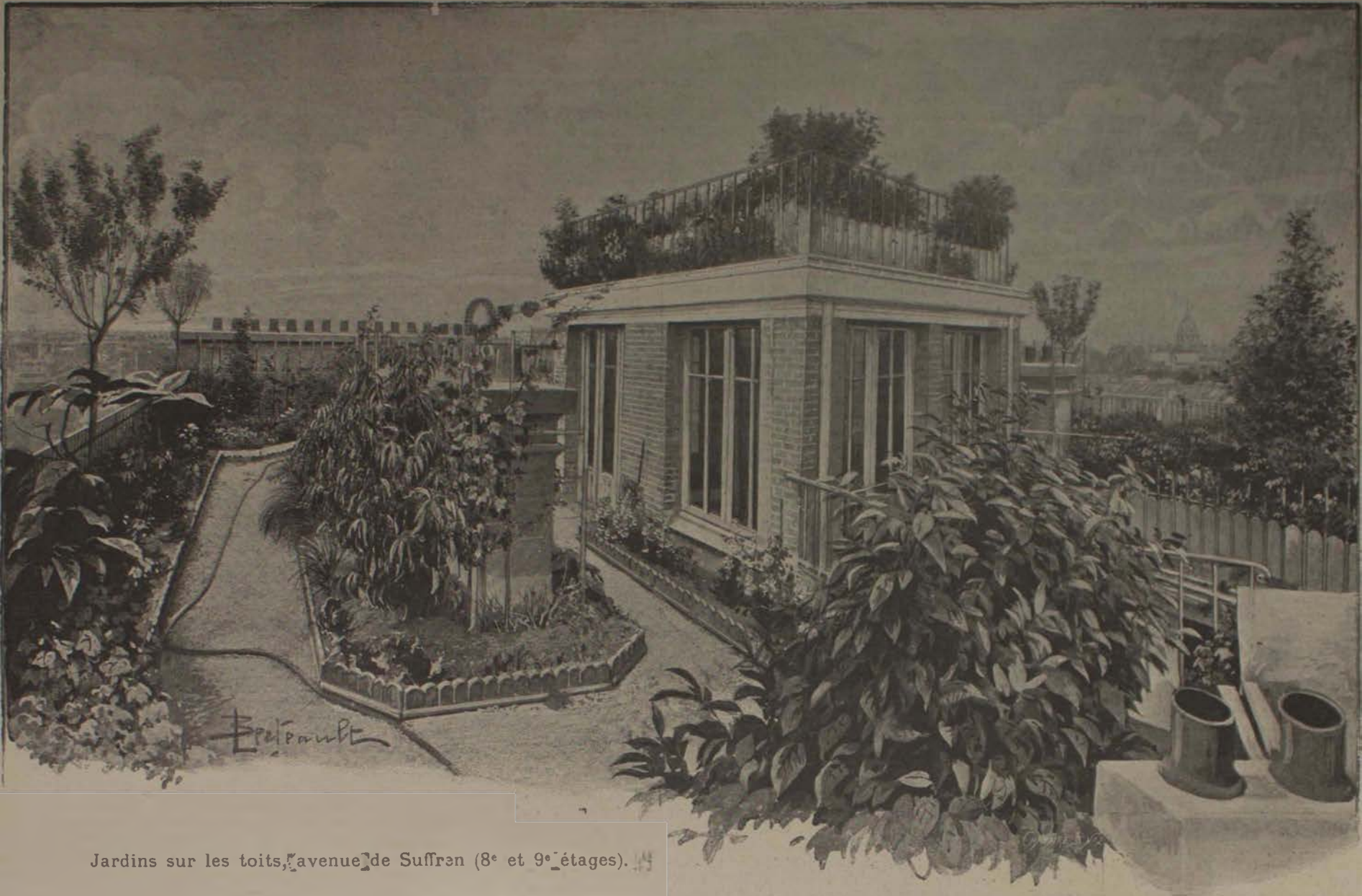
En outre des fleurs à profusion : roses de toute couleur, œillets énormes, fuschias, alléas, lis rouges, roses trémières, passiflores, pieds d'alouette, aristoloches, hortensias.

Et des chrysanthèmes épanouis à la Saint-Jean ! chose curieuse, ils fleurissent, à cette altitude, trois ou quatre mois avant l'époque habituelle ; seulement leur lige n'atteint que la moitié de sa hauteur normale. Enfin, pour compléter l'effet décoratif, des ricins magnifiques, une superbe angélique, d'énormes molènes penchées hors du garde-fou.

Quand le visiteur a partagé sa très sincère admiration entre le jardin et le panorama d'alentour, il aborde tout naturellement le chapitre des questions. C'est là surtout que le propriétaire l'attend, prêt à lui fournir les renseignements techniques les plus détaillés. La superficie totale des terrasses ? 400 mètres carrés. L'épaisseur moyenne de la terre végétale ? 50 centimètres. Son volume ? 90 mètres cubes. Et pour supporter le poids de cette terre avec ses plantations ? Simple-ment le plafond du dernier étage, armé des poutres et des solives métalliques employées dans les constructions ordinaires.

En somme, la charge n'est guère plus lourde que celle d'une toiture complète, y compris les charpentes et les accessoires des combles, et la solidité de la maison n'en est nullement compromise. Mais l'imperméabilité ? Ce problème capital a été résolu de telle sorte que les

Jardins sur les toits, rue de Valois (7^e étage). — Les tonnelles.



Jardins sur les toits, avenue de Suffren (8^e et 9^e étages).

habitants n'ont pas à redouter l'inondation plus que l'éroulement.

Le système employé est celui-ci : au-dessus du plafond, on étend une première couche de ciment, puis un lit de sable fin, sur lequel on applique plusieurs épaisseurs d'une sorte de gros papier buvard imprégné d'un enduit à base de goudron, en ayant soin de superposer les feuilles en croix et dans un ordre contrarié. Un second lit de sable et une nouvelle couche de ciment complètent ce fond absolument étanche, apte à recevoir la terre de culture et le gravier des allées, lequel est répandu sur des ais formant plancher. Une pente suffisante assure l'écoulement des eaux de pluie et des eaux d'arrosage fournies par les conduites de la maison.

Mis en goût par son succès de l'avenue de Suffren, M. Tabary a converti également en jardin le faite d'un immeuble qu'il possède rue de Valois et qui est occupé par un hôtel de voyageurs. Sur une superficie de 530 mètres carrés, couverte de 130 mètres cubes de terre végétale, dans un riant verger, on a multiplié les tonnelles touffues où, en plein cœur de Paris, les clients de l'hôtel peuvent goûter l'ombre et la fraîcheur de cet îlot verdoyant perdu au milieu d'un océan de toits, avec la perspective proche ou lointaine des principaux monuments de la capitale, depuis le Louvre et le Palais-Royal jusqu'à l'Opéra et à la basilique du Sacré-Cœur.

M. Tabary n'entend pas, d'ailleurs, garder le monopole de son innovation; il souhaite, au contraire, l'imitation et la concurrence. Aussi, se félicite-t-il d'avoir rencontré un émule en M. Gustave Rives, l'éminent architecte de l'Automobile-Club. Ce cercle, on le sait, s'est installé récemment, place de la Concorde, dans l'ancien hôtel de Plessis-Bélières, qui fait pendant au ministère de la Marine. Ici, l'on avait la partie belle : le vaste toit plat, à l'italienne, était tout particulièrement propice à l'établissement de larges terrasses plantées, du haut desquelles la vue embrasse un panorama unique. Avec le concours des entrepreneurs, MM. Senrat et Deschamps, M. J. Loup, et par une judicieuse application des procédés les plus perfectionnés, l'architecte a pu y aménager un parterre élégant où miroite un véritable bassin agrémenté d'un jet d'eau.

Le graphique ci-contre indique suffisamment la nature et la disposition des matériaux employés par M. Rives pour obtenir la solidité et l'imperméabilité de la plateforme. Cette disposition diffère très sensiblement de celle qu'a choisie M. Tabary et qui a été décrite plus haut. Notamment l'architecte de l'Automobile-Club a renoncé, pour la presque totalité de ses terrasses, à l'emploi du papier goudronné qui a donné pourtant de bons résultats à son devancier; il ne s'en est servi que sur une petite surface en retrait. L'art de construire des jardins sur les toits est encore à ses débuts et le champ est ouvert à tous les essais des architectes et des entrepreneurs.

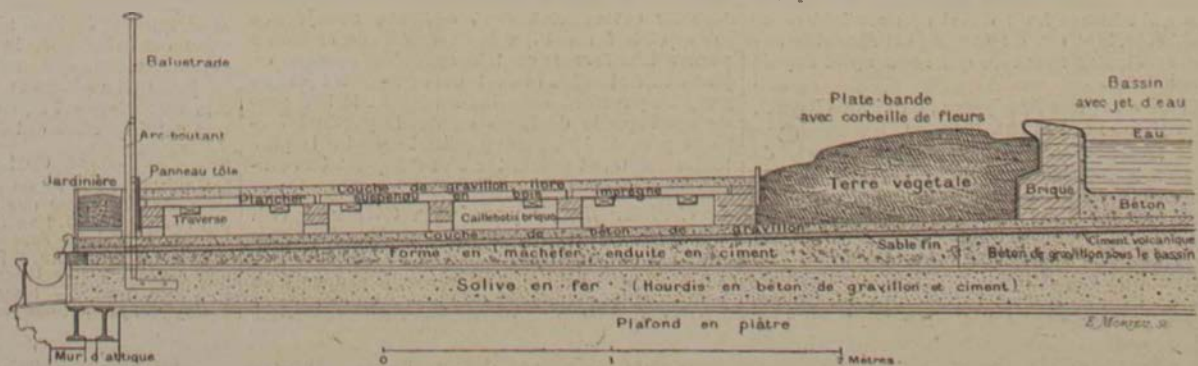
Nous ne demandons qu'à voir se propager cette mode. Pourquoi nos édiles ne stimuleraient-ils pas en ce sens l'émulation des architectes et des propriétaires par des concours analogues aux concours de façades récemment institués? L'expansion de cette horticulture

aérienne doterait Paris d'une parure pittoresque, et ce serait, en haut, une jolie revanche des arbres opprimés, en bas, par le moellon envahisseur.

E. F.



Jardin-terrasse de l'Automobile-Club de France, place de la Concorde.



Système de construction du jardin-terrasse de l'Automobile-Club.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Pédagogie. — Voyages.

La Colonisation française en Annam et au Tonkin, par Joleaud-Barral. 1 vol. in-18, avec 3 cartes et de nombreuses photogr., Plon, 4 fr.

Ce n'est pas seulement parce qu'ils n'y sont pas suffisamment attirés que nos compatriotes ne se rendent pas dans nos colonies : c'est aussi parce que trop d'entraves attendent leur initiative et leurs efforts. La douane, par exemple, a fait plus de mal à l'expansion de notre race sur nos propres territoires que tout ce que l'on raconte de notre difficulté à quitter le sol natal. Quelle satisfaction attend le colon dont, à chaque instant, les marchandises sont arrêtées au passage pour acquitter des droits qui engouffrent le plus clair de ses bénéfices? Quel plaisir a-t-il à vivre dans un pays où l'existence lui est rendue plus étroite que dans la mère-patrie? Ces quelques lignes, extraites de l'introduction du livre de M. Joleaud-Barral, suffisent pour en caractériser l'esprit, qui est avant tout fait de bon sens et de sagesse pratique. Et le même bon sens et la même sagesse se retrouvent tout le long du livre, donnant à celui-ci une valeur documentaire infiniment précieuse pour tous ceux qu'intéresse notre colonisation dans l'Indo-Chine. Voilà encore un de ces livres comme on nous en donne trop peu, et comme nous souhaiterions qu'on nous en donnât beaucoup! Sans aucune prétention à la littérature, sans descriptions inutiles, sans confidences personnelles, l'auteur nous apprend, du Tonkin et de l'Annam, ce que nous avons le plus besoin d'en savoir, c'est-à-dire quel en est le climat, quelles cultures y réussissent le mieux, quelle industrie a chance d'y prospérer, en un mot dans quelles conditions un colon français s'y trouve placé. L'illustration elle-même est faite à un point de vue essentiellement pratique : elle nous fait connaître l'aspect du pays, les moyens de locomotion, les modes de culture. Et cette portée utilitaire n'empêche pas le petit livre de M. Joleaud-Barral d'être instructif et agréable à lire, même pour ceux qui ne se préparent pas à coloniser au Tonkin : elle l'empêche simplement d'être un livre utile.

La Péninsule Balkanique, par Léon Lamouche. 1 vol. in-18. Ollendorff, 3 fr. 50.

Cet ouvrage est la reproduction d'un cours professé à la Faculté des lettres de Montpellier, et nous serions tentés de dire qu'on le sent trop, et que c'est là son défaut principal. Car on ne saurait souhaiter plus de renseignements sur la situation passée et présente de la péninsule balkanique, ni des renseignements plus sérieux, plus impartiaux, plus instructifs ; mais ces renseignements n'ont pas la forme vivante qu'ils devraient avoir pour nous intéresser. Ils nous apparaissent comme des leçons, tandis que nous eussions préféré un exposé plus personnel et plus alerte, au risque même de l'avoir moins complet. Pour tous ceux, en revanche, qui ont quelque motif de s'intéresser spécialement au sujet traité, le livre de M. Lamouche sera une source infiniment précieuse d'information sûre et savante : aucun des aspects du sujet n'y est omis, depuis l'histoire politique jusqu'à la peinture des mœurs ; et sur la Roumanie contemporaine, notamment, nous ne croyons pas qu'aucun livre ait jamais paru chez nous où l'on puisse trouver autant de détails divers.

L'Année politique, par André Daniel : 25^e année 1898. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

Voici encore un livre où il n'est guère question que de l'Affaire. Mais, cette fois, la faute n'en est pas à l'auteur, et l'on sent même que celui-ci aurait été bien heureux de pouvoir par instants nous parler d'autre chose. Le fait est que l'Affaire Dreyfus a rempli, d'un bout à l'autre, l'année politique 1898, comme sans doute elle remplira encore toute l'année 1899. Et cette Affaire, tout en durant longtemps, marche si vite, elle traverse tant de phases et donne lieu à tant de péripéties, que les événements que nous raconte M. Daniel, vieux d'un an à peine, nous font l'effet de s'être passés il y a dix ans. Ils n'en sont d'ailleurs que plus curieux à retrouver ; et l'on ne saurait en souhaiter un récit plus exact, ni plus impartial. En scrupuleux analyste, M. Daniel se borne à les enregistrer jour par jour, sans nous laisser rien deviner des sentiments qu'ils provoquent en lui. Et même nous nous trompons en disant que son livre ne nous parlait que de l'Affaire Dreyfus, car sans cesse, au contraire, l'auteur y fait mention de menus incidents étrangers à ce cauchemar, comme par exemple les élections générales, ou certains projets de lois discutés au Parlement ; mais c'est nous qui sommes hors d'état de nous intéresser à tout cela, tant notre attention est absorbée par l'extraordinaire aventure qui nous agite depuis deux années.

L'École d'aujourd'hui, par Georges Goyau. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

Cet intéressant et vivant petit livre est, de l'aveu même de l'auteur, une thèse, ou plutôt encore un réquisitoire. M. Goyau accuse expressément les chefs de notre instruction primaire d'avoir, depuis vingt ans, cherché à introduire la politique dans l'école, et surtout cherché à en extirper tout esprit religieux. Mais que l'on parle ou non, là-dessus, l'opinion de M. Goyau, qu'on s'indigne avec lui de cette tendance nouvelle ou qu'on la juge au contraire sage et profitable, on ne peut nier l'exactitude des faits qu'il cite et commente : de telle sorte que, indépendamment de ses conclusions, son petit livre est à coup sûr un très fidèle tableau de l'évolution scolaire française sous la troisième République. La moitié du livre, d'ailleurs, est constituée d'une série de « documents », reproduits sans commentaires, et qui suffirait à eux seuls pour nous renseigner sur les idées et les sentiments des éminents pédagogues auxquels, aujourd'hui encore, reste confiée en France l'éducation des enfants.

Aux Mines d'or du Klondyke : du lac Bennett à Dawson City, par Léon Boillot. 1 vol. in-8^e, avec cartes et nombreuses gravures, Hachette, 10 fr.

L'Odyssée de la petite bande de chercheurs d'or que M. Boillot nous raconte avec beaucoup de verve, a un véritable intérêt historique. Elle nous apprend quelle était la situation du Klondyke, dans la seconde année de son invasion. M. Boillot nous a décrit, en termes pittoresques, la cité improvisée de Dawson, la population cosmopolite qui l'habite, la rude vie, pleine d'espoirs et de déceptions, les plaisirs un peu grossiers de ces aventuriers venus à la conquête de l'or. Il nous donne en même temps de nombreux détails, empruntés aux meilleures sources, sur la production aurifère du pays, sur les richesses qu'on a déjà extraites du sol, sur celles qu'on peut encore en extraire. C'est en ces termes qu'est apprécié l'ouvrage de M. Boillot dans un petit prospectus inséré, par les éditeurs, dans le volume que nous avons sous les yeux. Et, en vérité, nous ne pouvons mieux faire que de le transcrire, car, au contraire de la plupart des appréciations de prospectus, celle-là est fort juste, et résume parfaitement le sujet du livre. Il n'y a pas jusqu'aux éloges qu'elle accorde à l'auteur qui ne soient, en somme, assez mérités. M. Boillot ayant mis en effet à son récit beaucoup de verve, et une couleur pittoresque plus que suffisante. Son voyage au Klondyke est peut-être moins instructif que d'autres ouvrages qu'on nous a offerts récemment sur le même sujet ; mais il est à coup sûr plus vivant, plus rapide, plus personnel et, par là, peut-être plus précieux pour nous. Ajoutons qu'il est illustré d'innombrables photographies dont quelques-unes ont vraiment un cachet local bien particulier.

Romans. — Poésies. — Littérature.

Sentinelles, prenez garde à vous! par Mathilde Serao, traduit de l'italien par G. Hérelle. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Nos traducteurs abusent peut-être un peu, depuis quelque temps, de l'œuvre d'ailleurs inépuisable de M^{lle} Mathilde Serao. C'est vraiment une fatalité de nos mœurs littéraires d'aujourd'hui, que dès qu'un auteur étranger de quelque mérite nous est signalé, on nous écrase immédiatement sous le monceau de son œuvre, de façon à nous en fatiguer une fois pour toutes. On nous a fatigués de Tolstoï, et de Dostoïevsky, et de M. Sudermann, et de M. Ibsen ; et peu s'en faut que nous n'ayons déjà plus que notre compte de improvisations de M^{lle} Serao. Mais, cela dit, nous devons ajouter que les nouvelles que vient de traduire M. Hérelle sont plus agréables que tout le reste de l'œuvre de la romancière napolitaine, peut-être parce qu'elles sont plus courtes, et que les développements inutiles y tiennent moins de place. La première nouvelle, qui donne son titre au recueil, est même une histoire d'un sentimentalisme assez touchant, et l'on trouvera dans la seconde, Terne sec, des détails intéressants sur les mœurs populaires italiennes. Et puis, surtout, ces nouvelles ont l'avantage d'avoir été traduites par M. Hérelle, qui est, comme l'on sait, un traducteur incomparable, ou, pour mieux dire, un des plus parfaits écrivains de notre littérature d'aujourd'hui. Son style a une élégance, une vigueur, une précision merveilleuses ; et il n'y a pas jusqu'aux anecdotes de M^{lle} Serao à qui il ne prête l'attrait de sa beauté poétique.

Séverine, par Jacques Naurouze. 1 vol. in-18, de la collection « pour les jeunes filles », Colin, 3 fr. 50.

M. Jacques Naurouze a entrepris, comme l'on sait, sous le titre collectif de *Les Bardeurs Caribaniens*, une série de romans destinés à évoquer devant nous la vie complète d'une famille tout au long du dix-neuvième siècle. C'est à cette série qu'appartient *Séverine*, et peut-être, de la série entière, est-ce le roman que nous préférons. L'auteur y fait revivre avec beaucoup d'art les tragiques péripéties des dernières campagnes de Napoléon, en s'attachant toujours à en montrer le contre-coup sur les mœurs et les sentiments des diverses classes de la société française. Sous sa forme nouvelle (car tous ces volumes ont paru d'abord dans des éditions illustrées), *Séverine* est spécialement destinée aux jeunes filles ; et le fait est que le caractère de l'héroïne pourra leur fournir un très agréable modèle de jeune fille aimable et vertueuse ; mais les jeunes garçons pourront sans inconvénient le lire pardessus l'épaule de leurs sœurs, la partie historique y étant à beaucoup près la partie la plus intéressante, et présentée d'une façon très suffisamment instructive.

Le Cerisier fleuri, par Iwan Gilkin. 1 vol. in-18 de la collection des poètes français de l'étranger. Fischbacher, 3 fr. 50.

Nous avons eu déjà l'occasion, à propos d'un précédent recueil de M. Gilkin, de louer chez ce poète belge d'éminentes qualités de correction, d'élégance et de pureté poétiques. Les mêmes qualités se retrouvent, dans ce nouveau recueil, jointes à un choix de sentiments très personnel,

et qui reste tel jusque dans des pièces inspirées d'auteurs étrangers. Citons, au hasard, ce court poème :

LE PÊCHEUR

La terre a bu la neige, et l'azur printanier sourit de voir neiger mille fleurs de printemps. Le feuillage du saule, on dirait de l'or vierge ; Et c'est un lac d'argent qui rebloit sous la berge. Ailes joyeuses, les grands papillons de velours s'abandonnent sur le cœur des fleurs aux parfums lourds. La brise dort aussi. Nul souffle ne balance Les humides roseaux ou réve le silence. En jetant son filet, debout dans son bateau, Le pêcheur a brisé la surface de l'eau. De même qu'il capture en ses étroites mailles de beaux poissons parés d'éclatantes écailles, Puissé-je aussi pêcher dans la vaste univers Des songes merveilleux aux filets de mes vœux !

Nuances morales, nouvelles pensées, par Marie Valyère. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr. 50.

Il y a bien de la finesse, et de l'esprit, et de la mélancolie dans quelques-unes de ces « nouvelles pensées » de M^{lle} Valyère. Mais c'est évidemment le genre de ces recueils qui est un genre fâcheux. Et il est fâcheux, surtout, parce que les auteurs de « pensées », même les mieux doués, ne parviennent pas à faire la distinction de celles de leurs pensées qui valent la peine d'être imprimées, et de celles qui ne sont que des boutades périssables, sans compter celles qui ne sont rien du tout. Ainsi quand M^{lle} Valyère nous dit que « se répéter soi-même, c'est souvent un plagiat », quand elle nous affirme que « l'aplomb le plus déconcertant est celui des silencieux et des timides », quand elle nous apprend que « haïr, c'est s'aimer à rebours », nous craignons que ce ne soient là des apparences de pensées dont elle-même aura été la dupe. Les recueils de pensées sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus courts ; voilà un aphorisme que nous nous permettons très respectueusement de lui signaler, ainsi qu'à tous ses confrères en méditation.

Divers.

Fleurets rompus, par le capitaine E. Coste. 1 vol. in-18, avec fig. Chapelot, 3 fr. 50.

Nous avons reçu dernièrement une brochure de vingt pages dont l'auteur s'engageait à apprendre à ses lecteurs toute la pratique de l'équitation, de façon à les dispenser complètement de jamais monter à cheval. Nous n'avons pas eu l'occasion d'expérimenter la valeur de son enseignement ; mais, en principe, nous serions plutôt disposés à nous en méfier. Et pareillement nous ne croyons pas qu'un livre, même très long, puisse suffire, à lui seul, pour nous apprendre l'escrime ; quelques mois de salle d'armes vaudront toujours mieux, à ce point de vue, que les explications écrites les plus abondantes. Mais ce qu'un livre peut nous apprendre, c'est, sinon à pratiquer, du moins à comprendre l'escrime, à nous rendre compte du caractère général de ses méthodes, à nous représenter les qualités qu'elle exige et les résultats qu'elle produit ; et c'est à nous apprendre tout cela, précisément, qu'est destiné l'excellent petit livre du capitaine Coste. L'auteur ne cherche pas à nous transformer, par écrit, en d'habiles manieurs du fleuret, mais il nous explique ce que c'est au juste que le maniement du fleuret ; il nous renseigne sur la place que tient l'escrime parmi les exercices militaires ; et surtout il nous offre une très intéressante étude sur les méthodes comparées de l'école d'escrime française et de l'école italienne, en nous indiquant, au fur et à mesure, son opinion personnelle sur le plus ou moins de valeur de chacune de ces méthodes. Son livre est un modèle de vulgarisation utile et intéressante ; il est par le choix des sujets traités et aussi par la clarté, la simplicité, le mouvement du style, à cela près que M. Coste nous fait peut-être trop de concessions, et, pour se mettre à notre portée, abuse de comparaisons et de citations empruntées à la littérature, aux beaux-arts, voire même parfois à la métaphysique.

Plages Belges, par Edgard Auguin ; III : D'Ostende à Blankenberghe ; IV : De Heyst-sur-Mer à la frontière hollandaise. 2 vol. in-8^e, illustrés par l'auteur, H. Le Soudeur, 7 fr.

M. Auguin poursuit son exploration des plages belges. Il nous conduit, cette fois, d'Ostende jusqu'à la frontière hollandaise, mais en nous arrêtant, durant tout un volume, à Blankenberghe, dont il nous fait la description la plus complète et, du reste, la plus enthousiaste. Heureuses ces petites stations flamandes d'avoir inspiré à notre compatriote une admiration aussi profonde et aussi communicative ! Depuis le sable des dunes jusqu'aux terrasses des casinos, M. Auguin s'intéresse à tout, jouit de tout, et, par la plume et le crayon, s'évertue à nous en faire jouir. Avouons-nous, après cela, que ses descriptions écrites n'arrivent pas toujours à nous convaincre de la beauté des choses qu'il célèbre, tandis que ses dessins sont au contraire toujours très pittoresques, et prêtent même parfois aux plages belges un charme plus délicat que celui qu'elles ont dans la réalité ?

Ont paru :

SCIENCE ET PHILOSOPHIE. — Manuel pratique d'hygiène à l'usage des médecins et des étudiants, par le Dr Guiraud. 1 vol. in-16, avec fig., Steinheil, 8 fr. — Morale et éducation, par Félix Thomas. 1 vol. in-12, Alcan, 2 fr. 50 ; — De la psychologie des religions, par Raoul de la Grasserie. 1 vol. in-8^e, 5 fr. ; — Savants, penseurs et artistes, biologie et pathologie comparées, par Th. Wechniakoff, publié par les soins de Raphaël Pertrie. 1 vol. in-12, 4^e, 2 fr. 50 ; — L'Assistance publique en France, par le Dr Léon Larrivé. 1 vol. in-32 de la Bibliothèque utile, 4^e, 1 fr.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Le record des vitesses appartient maintenant sans conteste aux chemins de fer français. Depuis le présent mois, la Compagnie du Nord a encore accéléré son service rapide de Paris à Bruxelles. Les 231 kilomètres de Paris à Felguignies sont maintenant franchis en 2 h. 46 minutes, soit à une vitesse de 83 kilom. 49 à l'heure. Il est vrai que ce parcours a lieu sans arrêt ; les trajets Paris-Lille, Paris-Calais s'effectuent à des vitesses à peu près égales. La Compagnie d'Orléans, de son côté, s'est piquée au jeu. Le rapide de Bordeaux va maintenant d'une ville à l'autre en 7 h. 5 minutes, soit à la vitesse de 82 kilom. 59 à l'heure, arrêts compris.

Nous voilà loin des grands express anglais, qui détenaient le record jusqu'à présent. Notons que le perfectionnement des voies et du matériel roulant, qui a rendu ces vitesses possibles, permet de les soutenir pratiquement avec moins de danger et moins d'inconvénients qu'il n'y en avait autrefois à faire 50 ou 60 kilomètres à l'heure.

Il ne manque plus à nos Compagnies que de nous donner le sleeping-car, et le wagon restaurant à bon marché pour que la France n'ait plus rien à envier à l'étranger en matière de voyages.

Autre record : celui de la traversée de l'Atlantique appartenant actuellement au steamer de la « Norddeutscher Lloyd », le Kaiser-Wilhelm-der-Grosse qui vient de parcourir les 3,190 milles séparant Sandy-Hook de Cherbourg en 5 jours, 21 heures ; ce qui donne une vitesse moyenne de 22 nœuds 61.

La compagnie Hambourgeoise-Américaine faisant construire en ce moment un nouveau bateau le Deutschland capable de battre le Kaiser-Wilhelm, la compagnie à laquelle appartient ce dernier steamer vient à son tour d'en commander un nouveau qui devra filer 24 nœuds en service régulier.

Quand nous déciderons-nous à disputer sur mer, comme nous l'avons fait avec tant de succès pour les chemins de fer, le record de la vitesse aux Anglais, aux Américains et aux Allemands ?

Un relai téléphonique pour un million de dollars. — Un riche Américain M. Glidden, dont nous avons cité le nom récemment à propos de la création de la première société téléphonique en Amérique, offre un million de dollars à l'inventeur d'un « relai téléphonique ». Il est certain que, si un appareil de ce genre analogue aux relais télégraphiques était trouvé, on aurait résolu du même coup le problème de la téléphonie à de très grandes distances. — voire même, peut-être, celui de la téléphonie transatlantique.

Pour le moment, le but de M. Glidden, en stimulant ainsi les inventeurs par l'appât d'une prime aussi considérable, est l'établissement d'une ligne téléphonique de New-York à San Francisco. Dans l'état actuel de la science, une communication téléphonique directe entre ces deux villes, en supposant qu'elle soit matériellement réalisable, exigerait un conducteur de cuivre d'un diamètre supérieur à celui d'un manche à balai. L'emploi du relai simplifierait l'usage si coûteux des gros conducteurs, et il en résulterait une baisse considérable dans le tarif des communications à longue distance. La situation de M. Glidden, président des plus importantes sociétés télégraphiques et téléphoniques des Etats-Unis, donne à sa proposition un caractère des plus sérieux ; c'est d'ailleurs, croyons-nous, la prime la plus élevée qui ait jamais été offerte dans un but industriel ou scientifique.

Chargement rapide des petits colis sur les chemins de fer du Midi. — On sait les retards aussi fréquents que désagréables imposés aux voyageurs par suite de la grande quantité de petits colis à charger dans les fourgons à bagages au passage des trains dans certaines gares. La Compagnie du Midi — dans le but de remédier, autant que possible, à cet inconvénient — emploie, depuis peu, un procédé de chargement rapide des petits colis qui donne d'excellents résultats et devrait bien être généralisé.

Le procédé consiste simplement à faire usage de chariots à plate-forme mobile sur lesquels on dispose les colis à charger, avant l'arrivée du train ; quand le train est arrêté, le chariot est amené près du fourgon à bagages et sa plate-forme mobile, qui est établie à hauteur du plancher de ce dernier et qui peut rouler sur deux rails au moyen de petits galets, est alors aisément poussée dans le fourgon avec tout son chargement.

Dès que le train s'est remis en marche, le fourgonnier enlève les colis et les arrime en les classant dans son fourgon, puis il remet la plate-forme mobile à la gare suivante, qui en fait retour à la station à laquelle elle appartient.

Chemin parcouru par le sommet de la Tour Eiffel. — Il a été calculé que la chaleur du soleil dilatait le côté de la tour Eiffel qui y est exposé, tandis que le côté opposé reste à l'ombre, l'inégalité de température et par suite de dilatation produit un mouvement qui, au sommet de la tour, peut atteindre une amplitude de 20 centimètres. Sans que ce mouvement puisse porter aucune atteinte à la stabilité de l'édifice, le sommet n'en aurait pas moins parcouru, depuis le moment de sa construction, près de 2 kilomètres.

Le microbe du cancer. — M. Bra, en enseignant des parcelles de cancers dans des bouillons de composition spéciale, a cultivé un champignon microscopique qu'il considère comme le microbe pathogène du cancer.

Plusieurs auteurs, d'autre part, parmi lesquels le docteur Noël, avaient déjà isolé dans certaines tumeurs des arbres, tumeurs dites *chancres des arbres*, un champignon qu'on peut regarder comme étant la cause de ces productions pathologiques.

En comparant ce champignon à celui qu'il a découvert, M. Bra a trouvé que l'un et l'autre se ressemblaient beaucoup, et il croit pouvoir conclure à leur identité.

Pour établir cette identité, l'auteur a fait quelques expériences : il a inoculé le cancer humain à un arbre, et il a provoqué l'apparition du chancre; et, d'autre part, il a inoculé le chancre des arbres à des lapins, et a déterminé chez eux une affection très analogue à celle du cancer. Ainsi serait démontrée, pour M. Bra, l'origine végétale du cancer.

Il nous paraît que l'auteur va un peu vite en besogne, et nous resterons sceptiques jusqu'à plus ample informé.

Jusqu'ici, malgré d'innombrables expériences, on n'était jamais arrivé à inoculer avec succès le cancer d'une espèce animale à une autre espèce. Comment se fait-il que cette opération réussisse maintenant si bien, du premier coup, entre les mains de M. Bra?

D'autre part, tous les microbistes savent bien que l'inoculation à des animaux de champignons inférieurs quelconques peut provoquer chez eux la formation de tumeurs, qui ne sont d'ailleurs pas cancéreuses, de par leur constitution anatomique.

De même, toute lésion de l'épiderme ou de l'écorce d'un végétal, peut également provoquer une réaction hypertrophique, se traduisant par la formation d'une tumeur, qui n'a non plus rien de spécifique.

Souhaitons toutefois que M. Bra n'ait été victime d'aucune erreur de technique, et qu'il ait en effet bien découvert le microbe de cancer. Car cette connaissance mènerait peut-être à la découverte du traitement de ce terrible mal, contre lequel la thérapeutique a été jusqu'à présent absolument impuissante.

La pêche à la morue en Norvège. — Nous devons à M. Pérard, qui s'est fait une spécialité de l'étude des pêches maritimes, d'intéressants détails sur la pêche à la morue, telle qu'elle est pratiquée en Norvège.

Cette pêche se fait principalement aux îles Lofoten, où elle occupe environ 40.000 pêcheurs et 9.000 bateaux.

Ces bateaux, d'un type très ancien, possèdent des qualités nautiques de premier ordre, quoiqu'ayant une manœuvre assez délicate. Ils jaugeent de 2 à 7 tonneaux et sont montés par trois à six hommes.

Les engins de pêche sont : la ligne à main, simple corde lestée terminée par un hameçon surmonté, en guise d'appât, d'un petit miroir imitant grossièrement un poisson : les lignes et le filet.

La pêche aux lignes s'effectue avec des pièces portant chacune 120 hameçons : chaque bateau dispose généralement de 24 de ces pièces, amorcées avec du hareng, de la rogue, du foie de morue, ou encore avec une sorte de moule très abondante dans ces parages.

Enfin les filets sont analogues aux filets dérivants de nos pêcheurs. Ils sont jetés dans des profondeurs où la température est voisine de 5 degrés, et leur capture moyenne est de 350 à 400 morues, par bateau. La pêche à la simple ligne donne elle-même une moyenne de 200 morues par jour.

La pêche terminée, on regagne la station pour procéder de suite à l'habillage du poisson, opération consistant à l'ouvrir, à le vider, à lui couper la tête, à lui enlever le foie, la rogue et la vessie nataire, parties réservées pour des traitements ultérieurs.

Le poisson est ensuite préparé soit en *Klipfish*, soit en *Stockfish*, suivant sa qualité.

Le stockfish est fourni par les morues de qualité inférieure que l'on suspend simplement, deux à deux, réunies par la queue, et qu'on laisse exposées à l'air pur tous les temps, pendant une douzaine de jours.

Le klipfish est la morue plate, salée, analogue à notre morue française. Le poisson, habillé, est fendu dans sa longueur, mis à plat dans la cale des bateaux de transport, par couches successives, abondamment saupoudrées de sel. Il faut environ 4 hectolitres de sel pour 1.000 poissons. La morue est ainsi expédiée dans des endroits favorables où le climat est plus sec, et où on l'étend alors pendant des mois sur des rochers, en la surveillant soigneusement, et en la protégeant contre le soleil et contre la pluie.

Les œufs constituent ce que l'on nomme la rogue. Ils sont mis en saumure dans des barils, et serviront d'appât.

Quant aux têtes, elles sont utilisées pour la fabrication d'un engrais connu sous le nom de *gunno* de poisson.

En 1897, il a été capturé, aux Lofoten, plus de 30 millions de morues, qui ont produit 62.000 hectolitres de foie et 23.000 hectolitres de rogue : le tout représentant une valeur de près de 9 millions de francs.

La navigation par Suez en 1898. — La navigation par le canal de Suez, l'année dernière, s'est chiffrée par 3.593 navires, au lieu de 2.996 en 1897.

Ce transit se répartit comme il suit pour les principales nationalités :

| Pavillons. | Navires. | Tonnage. |
|----------------------|----------|--------------|
| Anglais..... | 2.295 | 6.297.743 t. |
| Allemand..... | 356 | 969.507 |
| Français..... | 221 | 571.516 |
| Néerlandais..... | 193 | 381.896 |
| Austro-Hongrois..... | 85 | 213.020 |
| Japonais..... | 46 | 183.324 |
| Russe..... | 48 | 153.191 |
| Espagnol..... | 49 | 149.806 |
| Italien..... | 74 | 137.293 |
| Norvégien..... | 47 | 81.216 |
| Ottoman..... | 54 | 57.723 |
| Egyptien..... | 10 | 9.877 |
| Danois..... | 8 | 23.319 |
| Chinois..... | 4 | 4.289 |
| Américain..... | 4 | 1.531 |

Le pavillon anglais, qui représente maintenant les deux tiers du tonnage total, est toujours en progression. Il a gagné près de 1 million de tonnes sur l'année précédente.

Le pavillon allemand représente un peu plus du dixième du tonnage, et le français en dépasse à peine le vingtième (6,2 0/0).

Le nombre des passagers ayant transité par Suez en 1898, a été de 219 670, au lieu de 191.224 en 1897.

Dans ce nombre, on compte 17.783 passagers spéciaux, pèlerins, transportés ou émigrants; 79.835 passagers civils et 122.052 passagers militaires.

Parmi ces derniers, il y avait 14.383 Français et 34.778 Anglais.

Ascensions de cerfs-volants. — Des cerfs-volants, emportant des enregistreurs, ont été lancés, ce mois dernier, à l'Observatoire de Trappes.

Ces cerfs-volants se sont élevés, en une de leurs ascensions, jusqu'à 3.900 mètres.

En Amérique, à l'Observatoire de Blue-Hill, on n'avait pas encore dépassé 3.800 mètres.

La corde qui retient ces cerfs-volants a plus de 6 kilomètres de développement.

On a constaté ce fait important que, pendant les aires de haute pression, le vent mollit dans les hautes régions; dans les aires de basse pression, il augmente avec la hauteur.

Un autre résultat mérite d'être signalé. On a relevé les hauteurs des cerfs-volants par des triangulations géodésiques. M. Teisserenc de Bort fait remarquer, à ce sujet, qu'il sera possible, par ce moyen, de vérifier les altitudes fournies par le baromètre et de voir si l'instrument et la formule que l'on emploie donnent des chiffres conformes à la vérité.

Les tramways électriques de la Compagnie des omnibus de Paris. — La Compagnie générale des omnibus qui continue à remplacer, petit à petit, ses anciens tramways à traction de chevaux par des tramways mécaniques, a décidé d'appliquer l'électricité à deux de ses lignes les plus fréquentées, celles du Louvre à Vincennes et du Cours de Vincennes au Louvre.

Le système sera celui des accumulateurs. Une usine centrale d'électricité est en construction, rue de Lagny à Montreuil. Sa puissance de production sera de 2.000 kilowatts. Elle servira à alimenter les postes de charge des accumulateurs établis le long des lignes sur la voie publique.

Le matériel roulant comprendra quatre-vingt-cinq voitures automotrices à cinquante-deux places du type à impériale couverte, déjà en usage sur les autres lignes à traction mécanique de la Compagnie. Chaque voiture aura une charge de 4.600 à 4.700 kilogrammes d'accumulateurs (systèmes Tudor et Blot). Grâce à l'augmentation de vitesse réalisée, les dépens de chaque station extrême pourront être rapprochés et se suivre à des intervalles de 5 et 3 minutes. Les principaux constructeurs des installations électriques et du matériel de ces lignes sont la Société Alsacienne de Belfort et la Compagnie de Fives-Lille.

Un chimiste allemand vient d'obtenir un brevet pour un procédé de fabrication de l'acide oxynaphthylindophenolthiosulfurique...

Un nouveau « Trust » en Amérique. — Cette fois, il s'agit d'un « trust » de chemins de fer pour le moins aussi formidable que l'union récente des sociétés métallurgiques.

Sur l'initiative de M. Vanderbilt, deux des plus puissantes compagnies de chemins de fer des Etats-Unis sont arrivées à une entente pour la fusion de leurs réseaux : ce sont les compagnies du « New York Central » et du « Pennsylvania Railroad », formant un ensemble de 20.000 kilomètres de voies ferrées, susceptibles d'accaparer une grande partie de l'énorme trafic de toute la région comprise entre New-York et Chicago.

Le transatlantique « Aquitaine ». — La Compagnie générale transatlantique vient d'acheter en Espagne le steamer *Patriola* (ex « *Normania* » de la ligne Hambourgeoise-Américaine), destiné à remplacer provisoirement, dans sa flotte de l'Atlantique, le paquebot *la Bourgogne*. Ce bâtiment qui portera le nom français d'*Aquitaine*, est un beau steamer construit à Glasgow en 1890; il mesure 152 mètres de longueur, 17^m.45 de largeur et 10^m.50 de creux. Il jauge 8.242 tonneaux. Il est muni de machines, développant 14.000 chevaux et il peut atteindre en service une vitesse de 19 nœuds.

Les bateaux brise-glaces en Russie. — L'emploi des bateaux à vapeur pour naviguer dans les eaux couvertes de glace va se généralisant en Russie.

Au mois de février de cette année, on a introduit, dans le port gelé de Cronstadt, un navire

de cette nature, dont la machine peut développer 12.000 chevaux-vapeur. Ce navire a quatre hélices, dont l'une, à l'avant, est destinée à briser la glace, et dont les trois autres, à l'arrière, poussent le bateau dans le canal ainsi formé. La vitesse de ce navire, quand la glace a une épaisseur de 1^m.50, est encore de 3 kilomètres à l'heure; elle atteint 7 kilomètres, quand la glace ne dépasse pas un mètre.

La ville de Revel possède un brise-glaces encore plus puissant, dont la machine est de 23.000 chevaux-vapeur.

Enfin, sur le lac Balkal, en Sibirie, paraît bientôt un navire brise-glaces qui sera capable de transporter à travers les glaces, des trains entiers du chemin de fer transsibérien. La machine aura la force de 40.000 chevaux-vapeur.

Il serait oiseux d'insister sur les changements qui surviendront dans l'activité de quelques villes et ports autrefois bloqués par les glaces pendant de longs mois d'hiver, par la possibilité d'échapper à ce blocus périodique.

AGENDA DE LA SEMAINE

Sports. — **COURSES DE CHEVAUX:** 29, 30 juillet, Spa; 30, 31, Langon, le Havre, Mont Saint-Michel, Saintes, Argentan; 3 et 4 août, Boulogne-sur-Mer. — **Région parisienne:** 30 juillet, Maisons-Laffitte (Prix Monarque); 2 août, id., 3, Compiègne. — **Voile:** 30 juillet, Dunkerque, le Havre, Douarnenez, Saint-Malo (Coupes de l'Océan et de la baie); 31, Dinard. — **Coupe de France, à Ryde, les 29, 31 juillet, et 2 août.** — **Aviron:** 30, Fontaines-sur-Saône, Rouen, Monaco. — **ESCRIME:** 29 juillet, Ostende. — **AUTOMOBILE:** 29, criterium des Electriciens. — **COURSE PARIS À SAINT-MALO.** — **CYCLISME:** 30, championnat de France de 50 kil. (Parc-des-Princes). — **COURSE PHOTO-CYCLISTE** (9 h., place de la Concorde). — **NATATION:** criterium du Vélo. (petit bras de la Seine, pont de Saint-James).

Ce que sera août. — *D'après les météorologistes:* du 1^{er} au 5 août, temps chaud; du 5 au 14, grandes pluies; du 14 au 20, chaleur tempérée, beau temps; du 20 au 27, suite du beau temps avec chaleurs lourdes dans le bassin de la Loire et à l'est de la France; orages vers le 26; du 27 au 31, temps beau. — Mois favorable à la villégiature, surtout du 14 au 25.

D'après le populaire: Lorsque août est humide, hiver rude; si l'est sec, hiver neigeux. « Quand il pleut en août, il pleut miel et bon moult »; ce qui confirme cet autre dicton : « S'il pleut au mois d'août, abondance de grappe et bon moult. » — « Brouillards d'août emportent les châtagnes. » — Passons au détail : — Pluie du 1^{er} août pour le regain est un désastre certain. — Ce qu'il faut demander, c'est « le chaud à la Saint-Laurent (10), le froid à la Saint-Vincent (22) » et du beau temps le 15. — A la fête de l'Assomption, si le temps est beau et serin, c'est augure de bon vin.

L'horoscope d'août. — D'après les mythologies, août est consacré à une divinité, à un quadrupède, à un oiseau et à un arbre : la divinité, c'est la blonde Cérès; le quadrupède, le sanglier; l'oiseau, le moineau; l'arbre, le pommier. D'après les cabalistes, août a un bon et un mauvais génie : le bon, c'est l'ange Hamaliel; le mauvais, le démon Asaroth. — On sait que l'Eglise romaine a consacré août au cœur immaculé de Marie. — Les hommes nés en août sont bons, pudiques, naïfs, facilement dupés et volés; les femmes timides, chastes, aimantes, excellentes mères de famille; elles auront de beaux enfants, mais plutôt du sexe féminin.

Les distributions de prix. — 29 juillet, après la cérémonie, commencement des grandes vacances des lycées. — 2 oct., rentrée.

Congrès. — 29 juillet, ouverture, à La Rochelle, du 10^e congrès des sociétés de sauvetage de France, sous la présidence de M. Boucher-Cadart, sous les auspices des hospitaliers-sauveteurs bretons (jusqu'au 1^{er} août). — 30, à Honfleur, congrès ethnographique normand, accompagné d'une intéressante exposition qui durera jusqu'au 10 sept. et comprendra tous objets se rapportant aux procédés de culture spéciaux à la Normandie, à ceux disparus ou tendant à disparaître, aux types d'instruments particuliers à chaque région, etc. — 30, à Montbéliard, congrès forestier organisé par la Société forestière de la Franche-Comté. — 1^{er}, 2 août, Congrès de la Jeunesse catholique vendéenne, à la Roche-sur-Yon.

L'armée. — Limite d'âge : passage dans le cadre de réserve, le général de division Nismes, le 30 juillet; le général de division Garcin, le 31. — Du 1^{er} au 28 août, appel de la 1^{re} série des officiers de réserve du service des hôpitaux militaires, et du 1^{er} au 13, appel des officiers du même corps appartenant à la territoriale. — Du 29 juillet au 15 août, écoles à feu au camp des Garrigues par le 1^{er} régiment d'artillerie stationné à Toulon. — Du 31 juillet au 12 août, 2^e période d'exercices pratiques de 13 jours en faveur de 100 officiers, dont 50 officiers supérieurs, à l'Ecole de tir du camp de Châlons.

La fête de l'Adolescence. — 30 juillet, au Pré-Catelan (Bois de Boulogne).

Tribunaux. — 7 août, affaire Dreyfus devant le conseil de guerre de Rennes. C'est le 4 août que sera jugé à Roubaix le procès intenté à la Société du Taurodrome de cette ville par M. Desreumaux, le spectateur du combat entre le lion et le taureau, qui réclame le remboursement des 10 francs qu'il a payés pour sa place.

Expositions. — 30 juillet, ouverture à Honfleur de la Société du « Vieux Honfleur » jusqu'au 30 sept. — 31, exposition des Beaux-Arts à Granville, jusqu'au 10 sept. — 1^{er} août, ouverture de l'exposition de Jallouville. — Clôture, le 31 juillet, l'exposition internationale du Mans et l'exposition de Montreuil-sous-Bois ouverte depuis le 9 juillet. — Prix de Rome, architecture : exposition du concours, les 4, 5 et 6 août, quai Malaquais. — 29 juillet, jugement du concours Troyon, exposé au Musée de Caen (Institut) jusqu'au 31 juillet 4 h.

Ventes artistiques. — 30 et 31 juillet, à l'hôtel Drouot, tableaux, dessins, objets d'art, meubles anciens et faïences faisant partie de la succession Charles Blanc.

Monuments et statues. — Au cours des prochaines fêtes d'Orange on inaugurera, à Vaqueyras, un buste de Rambaud de Vaqueyras; à Orange, un buste d'Antony Réal; à Fontvieille, une plaque sur le moulin de Daudet. — Le 16 août, inauguration à Leucate, dans l'Aude, de la statue de Françoise de Cézilly, femme de Bourcier de Barre, ancien gouverneur de Leucate et qui s'illustra au seizième siècle en défendant cette place forte contre les Espagnols (statuaire : Paul Dacung; architecte : Emile Bertrand). — Le 6, inauguration à Beaune, au parc de la Bouzaize, du monument Paul Bouchard (sculpteur : Henry Bouchard; dans le courant du mois, à Sens, inauguration de la statue du cardinal Bernadou (Peynot). — On va expédier à Biskra la statue du cardinal Lavergne (Faguère); à Suez, celle de Ferdinand de Lesseps (Frémiet), et à Chandernagor, le buste de Duplex (Fayel). — Projet de monument : à Gand, en l'honneur des soldats français morts dans cette ville en 1870-71 (Hippolyte Leroy).

La Sainte-Anne. — 31 juillet, départ de Paris du grand pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray. — 1^{er} août, procession à la « Scala Sancta », visite à la Charleuse d'Auray et au Champ des Martyrs. — 2, pèlerinage à Saint-Corneille et à Saint-Michel de Carnac, visite des monuments druidiques.

Les anniversaires de la musique. — 31 juillet, fêtes dans toute la Hongrie, à l'occasion de l'anniversaire de la mort du musicien national Liszt. — 3 août, anniversaire de la première de *Guillaume Tell* à l'Opéra. — Le même jour, Milan célèbrera le souvenir de l'inauguration triomphale du théâtre de la Scala en 1778 (avec un opéra *L'Europe reconnue* de Salieri) et un ballet *les Prisonniers de Cypre* de Verazzi et Legrand). — Le Mans célèbrera, le 30 juillet, le centenaire de sa musique municipale par le couronnement de la Muse élue le 14 juillet dernier; les corporations figureront en un grand cortège avec les costumes de l'époque.

Les fêtes d'art religieux. — 3, 4, 5 août, à Avignon, grandes solennités internationales de musique religieuse et d'art comparé, sous la présidence de l'archevêque d'Avignon; exécutions musicales confiées aux chanteurs de Saint-Gervais de Paris et aux chanteurs de Saint-Joseph de Marseille; conférences de M. Brunetière sur le « génie latin »; messe inédite d'Elzéar Genet dit Il Carpentassio (né à Carpentras, prédécesseur de Palestrina à la chapelle Sixtine; *Résurrection du Christ* de Perosi; *Huitième Béatitude* de Franck, etc.

Le Cycle de Wagner. — Représentations de la semaine à Bayreuth : 29 et 31 juillet, *Parisifal*; 1^{er} et 4 août, *les Maîtres Chanteurs*.

Examens et concours. — 2 août, baccalauréat de rhétorique classique, à la Sorbonne. — 1^{er}, concours d'admission aux écoles normales primaires d'instituteurs et d'institutrices (dans toute la France).

Dernier jour d'inscription le 31 juillet. — 1^{er} pour les bourses commerciales de séjour à l'étranger concédées par le ministère du Commerce; 2^o pour l'admission à l'école de dessin du Service géographique de l'armée; 3^o pour le prochain concours de Surnuméraires des postes et télégraphes; 4^o pour les bourses à l'Institut national agronomique, aux Ecoles vétérinaires d'Alfort, Lyon et Toulouse, etc.

Expositions de fleurs. — 29 juillet, à Nancy (Société centrale d'horticulture). — Même jour : Concours de greffage de rosiers, à Lyon. — Du 4 au 7 août, à Bougival, exposition de plantes de serres chaudes ou tempérées, plantes de belle culture et de pleine terre, fruits, fleurs coupées ou montées (dans le parc de la Crèche, quai Boissy-d'Anglais).

Expositions hippiques. — 30 juillet, à Guéret, expériences de dressage. — 2 août, grande réunion à Fontenay-le-Comte (la plus importante de l'Ouest).

Mariages et fiançailles. — 2 août, à Epernay, marquis d'Abrantès avec M^{lle} de Maigret. — 3, le cardinal archevêque de Rennes bénira, au château des Rochers, le mariage du baron Hulot de Collart avec la vicomtesse de Béranger. — Prochainement, M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, avec M^{lle} Terry, fille d'un très riche Cubain. — On annonce les fiançailles de la grande-duchesse Elisabeth, fille du prince héritier défunt Rodolphe et petite-fille de l'empereur d'Autriche, avec le prince Robert, second fils du duc Philippe de Wurtemberg. — *Bans de la semaine:* M. L. Sée, banquier, avec M^{lle} Hannah Dreyfus; M. Dufreuil, résident de France au Tonkin, avec M^{lle} Ezemar; M. Pinot, professeur au collège Rollin, avec M^{lle} Grenu; M. N. Lambert, architecte du palais de Versailles, avec M^{lle} Eritan; M. E. L. Bisson, artiste peintre, avec M^{lle} Steyne, artiste peintre, etc.

NOS GRAVURES

LE PITTORESQUE
D'UNE COURSE D'AUTOMOBILES

Tous les quotidiens ont relaté avec maints détails les résultats de la course d'automobiles qui vient d'avoir lieu à travers la France, et qui s'est terminée par la victoire d'un sportsman accompli, M. René de Knyff, lequel a conduit sa voiture, pendant quarante-cinq heures de marche, à une vitesse moyenne de plus de 51 kilomètres à l'heure! Mais aucun d'eux n'a envisagé cette course gigantesque au point de vue des incidents de route, des préoccupations des concurrents, de leur état d'âme, si vous voulez, et de leur état physique.

Il y a là cependant une étude intéressante à faire, car il est bien certain qu'il n'est pas donné à tout le monde de conduire sur des routes publiques des véhicules de 1.200 kilos, à une allure vertigineuse!

Suivons un « chauffeur » depuis le moment où il se prépare à une course du genre de celle du tour de France jusqu'à celui de son arrivée. Généralement, il ne prend livraison de sa voiture que quelques jours avant la date du départ: et, en ceci, les constructeurs, débordés, sont évidemment plus fautifs que leur client; celui-ci sait bien que, plus sa machine sera étudiée par lui, plus elle sera, en terme de métier, « mise au point », et plus il aura de chances d'éviter les terribles « pannes » qui retardent et qui font perdre la course!

Donc, une fois en possession de sa voiture, le chauffeur parcourt les routes solitaires à toute allure; il aborde les côtes les plus fortes et, chronomètre en main, — dans la main plutôt de celui qui l'accompagne, — il « prend son temps », kilomètre par kilomètre. Si son chronographe lui garantit qu'il peut « gratter » les concurrents, il se présente au départ le cœur plein d'allégresse, escomptant déjà son triomphe sur l'orgueil des adversaires.

Le voici en course. Il a revêtu le costume indispensable, à la fois chaud contre la continue poussée d'air, et imperméable. Les grosses lunettes fumées et amplement garnies de taffetas le garantiront contre la réverbération des routes, contre la poussière, contre les insectes et aussi contre l'air frais qui enflamme les paupières. La casquette à visière, retenue par une solide martingale, contribue à lui cacher le visage et à lui donner cet air hirsute qui fait la joie des passants le long des routes fréquentées par les automobiles. Pas de gants, il faudrait les enlever s'il y avait un travail délicat à accomplir, et ce serait une perte de temps. Songez donc: une minute de perdue, et voilà les adversaires en avance d'un kilomètre!

Le mécanicien, assis dans le fond, sur le plancher de la voiture, est vêtu de même, en cuir le plus souvent. La position qu'il occupe aux pieds de son « patron » n'a d'autre but que de le soustraire à la résistance de l'air; aucun atout n'est à négliger dans une partie de ce genre.

Le long des routes, maintenant que la voiture glisse comme sur une eau calme, un grand silence règne entre les voyageurs. L'un, le conducteur, est occupé exclusivement de sa direction; il faut qu'il apprécie l'allure à laquelle il peut aborder les obstacles, virages, pavés, passages à niveau, caniveaux, croisements de routes; qu'il sache à quelle distance il faut prévenir les voitures et les piétons qu'il rencontre, et s'il peut les croiser ou les rattraper sans modérer son allure; il importe aussi qu'il ait une conception exacte des pentes qu'il gravit, et qu'il change les vitesses de sa voiture de façon à lui laisser, à n'importe quel moment, la plus grande rapidité possible.

Et ceci n'est pas un jeu d'enfant: une fausse manœuvre de direction peut causer la mort; une fausse manœuvre de conduite peut briser un organe et compromettre le succès de la course.

Pendant ce temps, le mécanicien a son emploi précieux; c'est lui qui surveille le graissage de la voiture et la circulation d'eau qui refroidit le moteur. Son rôle est de veiller à ce que les gouttes d'huile arrivent, régulièrement distribuées, par le ré-

servoir, aux cylindres et aux têtes de bielles; à ce que tous les frottements soient abondamment pourvus de graisse; à ce que les chaînes soient lubrifiées en temps utile; enfin, à ce que la pompe, qui assure la circulation d'eau, tourne librement et débite la quantité de liquide nécessaire.

Il faut aussi que le mécanicien regarde en arrière pour prévenir le conducteur de ce qui se passe sur la partie de route qu'il ne peut voir, pour lui signaler les concurrents qui arrivent et pour lui dire ce que deviennent ceux qu'il a dépassés.

Qu'un accroc se produise dans le mécanisme, le bon conducteur, le bon mécanicien, savent immédiatement d'où il provient; ils savent aussi, s'il est nécessaire pour le réparer, d'arrêter la voiture, ou si le remède peut être appliqué sans même ralentir l'allure. Et l'on a vu plusieurs fois un mécanicien ployé en deux, la tête en bas, travailler à un organe quelconque à une allure de 60 kilomètres à l'heure! Le temps est précieux, et l'amour-propre du mécanicien égale celui du maître, au point qu'il préfère risquer sa vie plutôt que de se voir dépasser par un adversaire.

Mais s'il faut absolument s'arrêter, le maître et le mécanicien se confondent; tous deux se mettent à l'œuvre pour réparer l'avarie le plus vite possible; la voiture poussée sur le bord de la route, ils travaillent, en sueur, jusqu'à ce qu'ils puissent la remettre en marche, anxieux de rattraper les concurrents qui les ont dépassés pendant cette « panne ».

A l'arrivée d'une étape, le maître est donc aussi crasseux et poussiéreux que son mécanicien; mais, après avoir reçu les félicitations d'usage, il va au bon hôtel de l'endroit où l'attend sa malle — et, souvent, son valet de chambre — et il se pomponne pour les inévitables solennités de la réception officielle. On le voit entrer dans les salons, en habit, la boutonnière fleurie, rasé de frais. Le mécanicien, lui, conduit la voiture au garage et se met à la vérifier sans prendre même le temps d'un repos bien gagné; il examine le mécanisme sans aucune peur du cambouis, procède aux réparations et aux soins qu'il juge utiles, puis il pense à se soigner lui-même.

Mais il est tard; ce fidèle a laissé passer l'heure du repas, et, succombant à la fatigue, il se couche après s'être à peine restauré. Quant aux soins de propreté, il n'y faut pas penser dans ce métier de

coureur-mécanicien; on n'en a pas le temps.

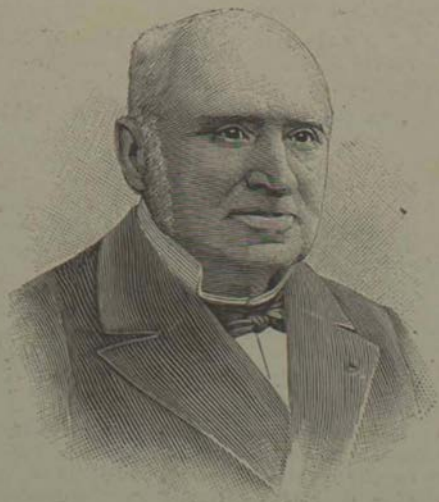
Le lendemain, on recommence; le surlendemain aussi, et ainsi de suite jusqu'à l'arrivée finale!

Il ne faut donc pas s'étonner des physiologies extraordinaires qu'arborent maîtres et mécaniciens lorsqu'ils ont terminé une course telle que celle du tour de France.

Nous donnons quelques reproductions de photographies qui ont été prises à Saint-Germain lundi dernier, après la dernière étape du parcours; elles montrent bien l'état dans lequel arrivent les chauffeurs et leurs aides. Lorsqu'il s'agit d'un chauffeur motocycliste, comme M. Degrais, il faut remarquer que le coureur fait tout à la fois l'office de conducteur et de mécanicien et qu'il a droit à une indulgence toute spéciale pour son accoutrement.

LONEL.

M. CHESNELONG



Phot. Pirou, boulev. Saint-Germain.

M. Chesnelong, qui vient de mourir à Orthez, sa ville natale, à l'âge de quatre-vingts ans, était un des membres les plus éminents du Sénat. Il était le type parfait de ces hommes politiques qui, malgré l'ardeur de leurs convictions, se font apprécier et estimer même par les adversaires qu'ils ont le plus fougusement combattus. Sa parole entraînant et châtiée, qui faisait de lui un orateur de pre-

mier ordre, n'oublia jamais, dans les plus grandes véhémences, les règles de la courtoisie. Sa mort inspira des regrets unanimes.

C'est en 1865 que M. Chesnelong, qui avait longtemps dirigé une grande entreprise industrielle, et qui était conseiller général des Basses-Pyrénées, entra au Corps législatif.

Il avait accepté la candidature officielle. En 1867, il défendit chaleureusement le pouvoir temporel du Pape. Après le 4 septembre, il se tint d'abord à l'écart; il entra à l'Assemblée nationale en 1872 et devint un des plus brillants soutiens de la cause royaliste et des intérêts catholiques.

Il travailla très activement à la restauration monarchique au profit du comte de Chambord, mais dans le sens d'une monarchie tempérée et sur les bases de la fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon. Il fut membre de la fameuse commission des Neuf, et l'un des délégués qui allèrent à Salzbourg soumettre au comte de Chambord le programme élaboré par cette commission, programme qui comprenait, notamment, l'adoption du drapeau tricolore.

A son retour en France, M. Chesnelong annonça que ce programme était accepté par le prétendant, y compris l'article concernant le drapeau. Et la restauration de la monarchie semblait possible, lorsque le comte de Chambord fit insérer dans l'*Union*, organe du légitimisme pur, une lettre annonçant qu'il ne renoncerait jamais au drapeau blanc. La fusion n'existait plus et la monarchie était enterrée.

Plus tard, M. Chesnelong fut le plus énergique et le plus éloquent des contradicteurs de Jules Ferry, dans les grandes discussions sur les lois d'enseignement.

En 1876, il avait été élu sénateur inamovible.

Les obsèques de M. Chesnelong ont été célébrées mardi dernier à Orthez. Selon sa volonté expresse, les honneurs militaires ne lui ont pas été rendus et aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe.

AUX CHAMPS

Parmi les achats faits au dernier Salon par la Ville de Paris, il convient de signaler un groupe intitulé *Aux Champs*, œuvre de M. Jules Pendariès.

Réaliste et idéaliste tout ensemble, le sculpteur, ce groupe en fait foi, s'efforce volontiers de concilier ses deux tendances dans la plus large mesure possible. Il aime la simplicité rustique, mais, tout en serrant la nature de près, il l'interprète avec un visible souci de la beauté et du sentiment. Peintre, il eût été certainement de l'école de J.-F. Millet, dont il semble s'être inspiré (nous le disons à son éloge) pour la conception du sujet, la sobriété et la sincérité de l'exécution.

D'ailleurs, bien que jeune encore, M. Pendariès, élève de Falguière, a déjà fait ses preuves: il a obtenu une troisième médaille en 1895 et une deuxième médaille au Salon de 1897, où son envoi, *Le Soir*, fut très remarqué. Originaire de Cordes (Tarn), il est le fils d'un tailleur de pierre, et ce n'est qu'après des débuts très difficiles à Castres, puis à Toulouse, qu'il a pu, grâce à l'ardeur de sa vocation et à la persévérance de son labeur, conquérir sa place au soleil de Paris.

Le talent de ce vaillant artiste méritait la nouvelle consécration qu'il vient de recevoir.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

M. Irénée Berger, dont la jolie voix de ténor a fait apprécier maintes fois les œuvres de nos jeunes compositeurs, écrit, lui aussi, des Mélodies d'un sentiment simple et délicat telles que *Vous souvenez-vous*, que nous publions aujourd'hui.

La *Sérénade Péruvienne* de M. Mülheim est un morceau pittoresque, d'une couleur exotique très captivante.

NOTRE SUPPLÉMENT EN COULEUR

Nous publions, encarté dans ce numéro, un supplément illustré en couleurs de quatre pages: *La procession de Furnes*, texte de M. Camille Vergniol, dessins de M. Sabattier.

LA 2^E EXPOSITION INTERNATIONALE D'AUTOMOBILES

La 2^e exposition d'automobiles a clos — voici quelques jours à peine — ses portes au public, marquant un nouveau succès à l'actif de l'Automobile Club qui l'avait organisée, et enregistrant les progrès réalisés depuis un an par une industrie, qui marche décidément, je ne dirai point à pas de géant, mais à vitesse d'automobiles de course.

Beaucoup de fabricants, nouveaux venus, ont présenté pour la première fois leur nom au public, qui leur a fait bon accueil, pendant que les grandes maisons ont prouvé une fois de plus que la devise « noblesse oblige », était pour elles autre chose qu'un mot vide de sens.

Au premier rang d'entre celles-ci, signalons la maison de Dion-Bouton, dont le stand, — que notre gravure ci-contre, reproduit aussi fidèlement que possible, — était certainement le plus entouré et, le plus admiré pendant toute la durée de l'exposition.

Cet enthousiasme que partagent les connaisseurs et les fervents d'automobilisme comme le simple promeneur bienveillant, s'explique d'ailleurs facilement.

Aux uns, MM. de Dion et Bouton offrent le dernier mot de la perfection dans l'art automobile; ils charment les autres et les arrêtent devant leur stand, par le nom sympathique et populaire de ses propriétaires — placé sur une gracieuse banderole — et aussi par la variété des véhicules qu'ils exposent.

Tous les types — au moins tous les types de voitures pratiques — y sont représentés. Leur taille varie du plus grand modèle au plus petit; enfin les inventeurs empruntent la force motrice tantôt à la vapeur, tantôt au pétrole, suivant le but qu'ils veulent atteindre et les services qu'ils attendent du procédé employé par eux.

Dans leur stand très spacieux d'ailleurs — avaient trouvé place — fort bien disposés pour que le passant pût les embrasser d'un coup d'œil — la plus grande partie des modèles construits par la maison de Dion-Bouton.

Sur l'un des grands côtés du rectangle — formant fond pour les spectateurs regardant de l'allée du milieu — on avait placé sur une même ligne et dans le sens de la longueur, trois véhicules à vapeur que nous avons eu l'occasion de décrire dans un de nos numéros de 1898 : le grand omnibus à vingt places, le camion pouvant porter 5 tonnes, l'omnibus avec coupé.

Entre ces géants de l'automobilisme maintenant très connus et très appréciés, — car toutes ces voitures ont déjà fait leurs preuves sur de nombreuses lignes de services publics fonctionnant en France et à l'étranger — entre ces géants et la rampe, se trouvaient habi-



LE STAND DE DION-BOUTON

à l'exposition d'automobiles.

ment disposés une foule de tricycles seuls ou munis de voilettes et d'avant-trains; et enfin, — la nouvelle création de la maison, — la petite voiture avec ou sans ressorts arrière, formant premier plan de chaque côté de l'entrée.

Une innovation importante attirait l'attention des amateurs sur le tricycle, qu'on croyait arrivé au summum de la perfection et que ses inventeurs ont trouvé le moyen de perfectionner cependant.

Le moteur développe aujourd'hui 2 chevaux 14 en augmentation d'un demi-cheval sur les anciens modèles. — anciens de quelques jours seulement. — car la nouvelle de l'apparition du nouveau type n'est devenue officielle que dans les derniers jours de l'exposition.

Ce perfectionnement permet au tricycle de monter toutes les côtes, même avec une voilette contenant deux personnes ou un avant-train de même capacité; d'où avantage considérable et d'autant plus apprécié des acheteurs que le prix du tricycle n'en est pas augmenté : 1.700 francs.

Quant à la petite voiture, on peut assurer, sans crainte de démenti, qu'elle a été le *clou* de l'exposition de 1899.

Nous l'avons trop longuement présentée aux lecteurs de *l'Illustration*,

dans notre numéro du 20 mai, pour qu'il soit besoin de la décrire aujourd'hui; par contre nous tenons à signaler ici deux faits d'ordres différents mais fort intéressants tous deux :

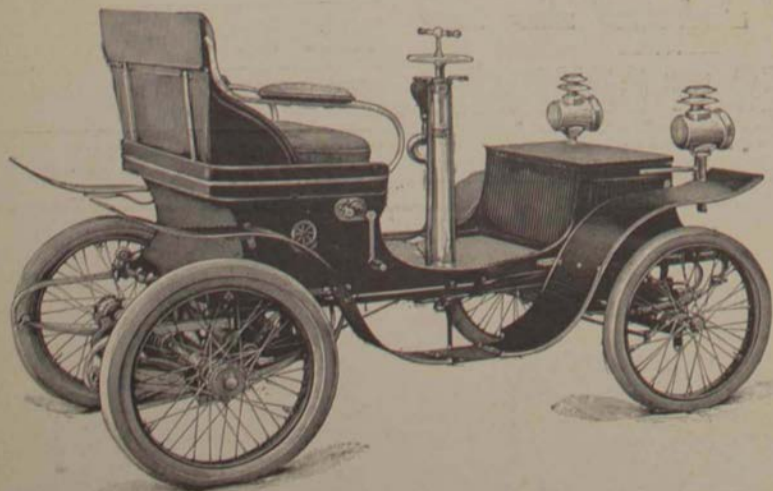
Le premier affirme la consciencieuse exactitude avec laquelle nous tenons les lecteurs de *l'Illustration* au courant des nouvelles et des nouveautés, puisqu'ils connaissent par nous la voiture de Dion-Bouton vingt jours avant qu'elle fût exposée pour la première fois.

Le second prouve, par le succès énorme qu'elle a remporté, que le public commence à apprécier les voitures automobiles qu'on lui propose, quand ces voitures répondent aux qualités de simplicité, de solidité et d'économie qui lui sont nécessaires, et qu'il sait témoigner sa reconnaissance aux constructeurs, qui, comme MM. de Dion et Bouton, n'ont jamais trompé sa confiance.

Le prix de cette voiture, 3.900 francs, sans ressorts arrière et 4.300 francs avec ressorts arrière, accessible à la moyenne des bourses, montre que l'usine de Puteaux veut comme toujours rendre avant tout sa création populaire.

Et pour finir, ami lecteur, un bon conseil : pressez-vous si vous voulez avoir votre voiture de Dion-Bouton pour le printemps prochain, car la liste des commandes contient déjà 300 noms et il n'y a pas ici de tours de faveur; les livraisons seront rigoureusement faites dans l'ordre des demandes.

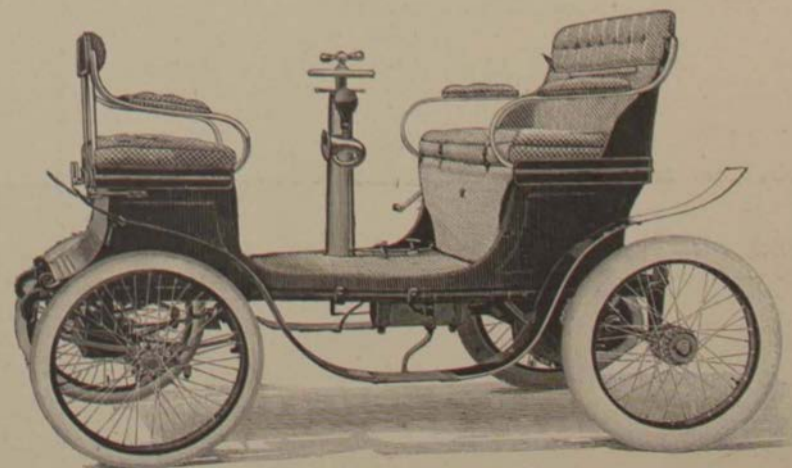
N. GINEER.



Petite Voiture à Pétrole de Dion-Bouton

Avec Ressorts arrière.

(Le siège avant faisant partie de la voiture est enlevé).



Petite Voiture à Pétrole de Dion-Bouton

Sans Ressorts arrière.

(Le siège avant est en place).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

TARIF DES INSERTIONS :

| | |
|---|-------|
| Mises à prix de 1 à 10.000 fr., la ligne, | 1 fr. |
| — de 10.001 à 20.000 fr., — | 2 fr. |
| — de 20.001 à 50.000 fr., — | 3 fr. |
| — de 50.001 à 100.000 fr., — | 4 fr. |
| — au-dessus de 100.000 fr., — | 5 fr. |
| Sans mise à prix..... | 3 fr. |

14 LOTS TERRAINS PARIS-AUTEUIL
surf. 239 à 512^m. M. à p. env. 125 fr. le m. Adj. ch. not. Saoul. M^e Constantin, notaire, rue Boissy-d'Anglas, 9.

Vente au Palais, à Paris, le 5 août 1899, à 2 heures.
MAISON A PARIS
rue Brancion, 5 bis. Revenu, environ 2.350 francs.
Contenance, environ 301^m87.
Mise à prix : 25.000 fr.
S'adresser à M^e Thorel, avoué, rue de la Paix, 4; à M^e Brunet, avoué, et à M^e Hocquet, notaire.

Vente au Palais de Justice à Paris, le 5 août 1899, à 2 heures.
PROPRIÉTÉ A PARIS
(17^e arrondissement), rue des Apennins, 9.
Revenu brut environ : 3.300 francs.
Mise à prix : 20.000 francs.
S'adresser à M^e Johanneau, avoué à Paris, 25, rue Tronchet, Châin aîné, Tisser et Patenôtre, avoués, et à M^e Bouffol, notaire à Argenteuil.

MAISON rue Thérèse, 10, angle r. Ste-Anne, 28. C^e 283^m07. R. b. 19.702 f. M. à p. 250.000 fr. Adj. s. l'ench., ch. not., Saoul. M^e Manuel, n. r. de Rivoli, 182.

Vente sur surenchère du sixième, Palais de Justice à Paris, le 10 août 1899, 2 heures.
Trois arres solvante et un centiares de terre sis à Colombes (Seine) lieu dit : **Chemin de Paris**.
Mise à prix : 1.342 francs.
S'adresser à M^e Postel, avoué, 35, rue des Petits-Champs; M^e Bertol, Couturier, Cahen, avoués; M^e Vasseur, notaire à Colombes.

MAISON r. Boileau et Fénélon, 22, à **Montrouge** (Seine), av. l. de m. de vins et expl. d'une val. de 3.000 fr. A adj. en ch. des not. de Paris, le 8 août 1899, M. à p. 28.000 fr. Rev. 2.110 fr. M^e Breuillaud, not., rue St-Martin, 333.

Vente au Palais de Justice, le 2 août 1899, à 2 h. en 11 lots, avec faculté de réunion, de divers **TERRAINS A ST-DENIS** (Seine) lieu dit : **Clos Saint-Ouen**.
1^{er} TERRAIN. Conten. 6.500^m environ. M. à p. 32.500 fr.
2^e TERRAIN. Conten. 600^m environ. M. à p. 2.000 fr.
3^e TERRAIN. Conten. 450^m environ. M. à p. 1.500 fr.
4^e TERRAIN. Conten. 450^m environ. M. à p. 1.500 fr.
5^e TERRAIN. Conten. 450^m environ. M. à p. 1.500 fr.
6^e TERRAIN. Conten. 450^m environ. M. à p. 1.500 fr.
7^e TERRAIN. Conten. 450^m environ. M. à p. 1.500 fr.
8^e TERRAIN. Conten. 900^m environ. M. à p. 3.000 fr.
9^e TERRAIN. Conten. 700^m environ. M. à p. 2.250 fr.
10^e TERRAIN. Conten. 600^m environ. M. à p. 2.000 fr.
11^e TERRAIN. Conten. 600^m environ. M. à p. 2.000 fr.
S'adr. à M^e Chevet, Cheramy, Herbel, avoués; Delapalme, not. à Paris, et M^e Son-Dumarais, n. à St-Denis.

A vendre à l'amiable **PROPRIÉTÉ** de 15.000 m. 25 francs le mètre à **PROPRIÉTÉ** Issy-S.-S. Avec belle habitation moderne, parc, verger, vue étend. Convient à gr. établ. Communauté, Maison de santé, pensionnat. M^e Blanche, arch., 10, av. Ingres à Passy.

Vente au Palais à Paris, le 9 août 1899, à 2 heures, en 2 lots.
MAISON DE CAMPAGNE à **Boulogne** (Seine), 104, et rue de la Saussière, 33, 1.240 mètres.
Mise à prix : 18.000 francs.

TERRAIN A BOULOGNE (SEINE)
boulevard de Strasbourg, 101. C^e 797 mètres.
Mise à prix : 12.000 francs.
S'adresser à M^e Barberon, avoué; M^e Ader, notaire.

MAISON à **Levallois-Perret**, rue Louis-Blanc, 4. C^e 235^m94. Rev. 5.430 fr. M. à p. 40.000 fr. Adj. sur l'ench., ch. des not. de Paris, le 8 août 1899, M^e Lefebvre, notaire, boulevard Haussmann, 69.

Vente au Palais de Justice, le 12 août 1899, à 2 heures.
TERRAINS A LEVALLOIS (Clos de Villiers), C^e 23.028^m.
Mise à prix : 575.000 francs.
S'adresser à M^e Escarra, avoué, 39, rue de Surène.

Vente au Palais, à Paris, le 9 août 1899, à 2 heures.
MAISON à **Stains** (Seine), rue Carnot, 77.
Mise à prix : 5.000 francs.
S'adresser à M^e Fournier-Latouraille et Poinsoit, avoués, et Son-Dumarais, notaire à Saint-Denis.

Vente au Palais à Paris, le 9 août 1899, 2 heures.
INMEUBLE A MALAKOFF
145, route de Montrouge. Contenance 556^m25.
Mise à prix : 15.000 francs.
M^e Leboucq, avoué à Paris, 29, rue des Pyramides; M^e Brunet et Passignon, avoués, et Thomas, notaire à Montrouge.

Vente au Palais, le 10 août 1899, à 2 heures.
MAISON ET JARDIN
à la **Garenne-de-Colombes**, rue du Centre, 30.
Contenance..... 1.087 mètres.
Mise à prix 3.000 francs.
S'adresser à Paris, à M^e Leboucq, avoué, 29, rue des Pyramides.

A adj. sur l'ench., ch. des not. de Paris, le 8 août 1899.
2 MAISONS AU PARC SAINT-MAUR
Bouly National, 9 et 11. C^e 1.435 m. M. à p. 35.000 fr.
Av^e des Arts, 6. C^e 796 m. Loyer 800 f. M. à p. 15.000 f. M^e Mahot de la Queraumontais, n. à Paris, 14, r. Pyramides.

ANDRÉSY Belle propriété sur bord Seine, à adj. en totalité ou par lots, le 6 août à 1 h. en l'étude de M^e Millardet, not. S'adr. audit notaire.

Vente au Palais de Justice à Paris, le 5 août 1899, à 2 heures, en un seul lot.
D'UN TERRAIN SIS NICE quartier de Saint-Colar, avec constructions élevées sur ce terrain.
Contenance, 886 mètres environ.
Mise à prix : 12.000 francs.
S'adresser : à M^e Beau, avoué à Paris, avenue Victoria, 34; à M^e Peyrol, avoué et à M^e Lanquest, notaire à Paris.

Vente au Palais, à Paris, le 29 juillet 1899, à 2 heures, en deux lots, de :
1^{er} UNE FERME AUX GRANDES VENTES
canton de **Bellencombre**, arrondissement de **Dieppe** (Seine-Inférieure). C^e 33 h. 76 a. 10 c. Rev. 1.450 francs.
Mise à prix : 25.000 francs.
2^o GRANDE PROPRIÉTÉ A DIEPPE
rue du Faubourg-de-la-Barre, rue Montigny et Grande-Route de Rouen. C^e 49 a. 6 c. Rev. 2.500 fr. environ.
Mise à prix : 35.000 francs.
S'adresser pour les renseignements à M^e Chevet, Peyrol, avoués à Paris et Fay, notaire à Paris.

LE PRIX D'UNE NUIT en wagon-lit.

Nous croyons devoir signaler avec insistance les véritables exactions dont le public est victime de la part des Compagnies de chemins de fer dans l'exploitation des places dites « de luxe ».

Voici un tableau comparatif des suppléments perçus pour une couchette de wagon-lit sur différentes lignes :

| PARCOURS | Distance kilom. | Durée du trajet. | Taxe. |
|----------------------|-----------------|------------------|--------|
| Paris-Marseille..... | 863 | 13 h. | 45 fr. |
| Paris-Cologne..... | 492 | 9 h. 30 | 12.40 |
| Londres-Aberdeen.. | 849 | 11 h. 15 | 6.25 |

Ainsi, pour pouvoir dormir en chemin de fer, il en coûte, de Paris à Marseille, quatre fois plus cher que de Paris à Cologne, et sept fois plus cher que de Londres à Aberdeen, où la distance et le prix des places sont à peu près identiques.

Il est vrai que le soi-disant « rapide » de Marseille va beaucoup moins vite que les express anglais.

Il est encore vrai que nos soi-disant « rapides » ne sont accessibles qu'aux voyageurs de première classe, tandis que les express anglais, plus rapides, contiennent des wagons-restaurants de troisième classe tout aussi luxueux que les nôtres.

Nos Compagnies de chemins de fer en sont encore à considérer comme un « luxe » et à frapper de taxes exorbitantes le confortable et la vitesse, auxquels ont droit, depuis longtemps, les voyageurs de toutes classes en Angleterre et en Allemagne aussi bien qu'aux Etats-Unis.



Parisiens, voulez-vous conserver votre élégance ?
Ne quittez pas Paris sans acheter un chapeau chez **Delion**.
24, BOULEVARD DES CAPUCINES, 24
MÊME MAISON, 21, 23 et 25, Passage Jouffroy.

ROYAL HOUBIGANT NOUVEAU PARFUM HOUBIGANT, 19, F^e St-Hippolyte.

BEAUTÉ Par Sachets de toilette du D^r DYS, Darsy, 54, faub. St-Honoré. Prosp. France.

LA DIAPHANE POUDE DE RIZ Sarah Bernhardt 38, r. d'Enghien

J^e MES TRAVAUX MANUELS 28, Quai Voltaire, PARIS Du N^o 20 cent. spécimen gratuit.

GENT MILLE personnes ont guéri leurs Cors. Durillons, Plaies, Furoncles, etc. en les isolant avec le Corn Plaster J. B. Preuves à l'appui. Echant. c. 50 cent. Feutrie de Pont-Maugis (Ardennes).

ERNEST DIAMANT DU CAP IMITATION Le plus brillant et le plus dur. PARFAITE Boulevard des Italiens, 24. — PRIX BON MARCHÉ

LE COURRIER DE LA PRESSE

Fondé en 1880. A. GALLOIS, Directeur.

21, Boulevard Montmartre, 21. PARIS

FURNIT COUPURES DE JOURNAUX ET DE REVUES SUR TOUS SUJETS & PERSONNALITÉS

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour

Tarif : 0 fr. 30 par coupure.

| | | |
|--|---------|--------|
| Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité. | par 100 | 25 fr. |
| | » 250 | 55 » |
| | » 500 | 105 » |
| | » 1000 | 200 » |

Tous les ordres sont valables jusqu'à avis contraire.

TÉLÉPHONE 101.50.

GRANDS MAGASINS DE LA **SAMARITAINE**
Rues du Pont-Neuf, de Rivoli et de la Monnaie, Paris.

Lundi 31 Juillet
VENTE
à Grand Rabais
SOLDES
COUPES ET COUPONS
Objets Confectionnés

Les personnes qui visitent les environs de Paris, les personnes qui vont passer le dimanche à la campagne, trouveront dans le **Livret-Chaix des Environs de Paris**, non seulement les heures de départ des chemins de fer, mais encore une série de dix plans coloriés indispensables pour leurs excursions. Ces plans, qui comprennent le Bois de Boulogne, le Jardin d'Acclimatation, les forêts de Saint-Germain, de Fontainebleau et de Compiègne, Saint-Cloud et Versailles, le bois de Vincennes, le tracé du chemin de fer de Ceinture, et enfin l'ensemble des Environs de Paris, font de cet élégant petit volume le guide le plus commode pour les promenades dans la banlieue. En vente dans toutes les gares, les librairies, les bureaux d'omnibus, et à la **Librairie Chaix**, rue Bergère, 20, Paris. — Prix : 1 franc.

Le même Livret, sans les plans : 25 centimes.

MAISONS RECOMMANDÉES

AMEUBLEMENT D'ART. ROSSI ET FILS, 399 F. S. Honoré

BAPTEMES BOITES JACQUIN FRÈRES ET DRAGÉES 12, RUE FENELLE, PARIS

BAZAR D'ÉLECTRICITÉ 34, bd. Henri IV. App^l électriques en tous genres. Cat. f^o.

BILLARDS BANDES AMÉRICAINES - PARIS BLANCHET-GUERET, 53, RUE DE LANGRY

BILLARDS BANDES AMÉRICAINES CATAL. FR. BATAILLE, 8, r. Bonne-Nouvelle, Paris.

BRULAND FAUTEUILS MALADES 14, rue Monceur POUR le Prince. PARIS

CEINTURES orthopédie, bandages, bas élastiques, stérilisateurs. DRAPIER et FILS. 41, r. de Rivoli. Catalogue. Téléphone

COMPTOIR PHOTOGRAPHIQUE TURGOT DIAPHRAGME CHEMIN DE FER, 74, rue Turbigo, PARIS

Soins de la Bouche **CREME D'EMAIL** PHARMACIENS PARFUMEURS

DEUIL A ST-ROCH, 197, r. St-Honoré; Deuil complet et soigné en 12h. Prix modérés.

IRIS DE FLORENCE VÉRITABLE. L. PREUD'HOMME, 29, rue Saint-Denis, PARIS.

L. P. CORSETS A LA COURONNE. L. P.

OPTIQUE UNGER, 102, rue de Rivoli et 11, Rue Petrus, CHOIX de VÉRITES SPÉCIAUX. — TEXE ARTISANIEL.

ORTHOPÉDIE Bandages, bas élastiques, béquilles, centures, art. d'hygiène, chirurgie. Drapier et Fils, 41, r. Rivoli. Cat. Tel.

OUTILS FRANÇAIS — ANGLAIS — AMÉRICAINS Tarif Album illustré 280 pag. 1200 lig. franco c^o 1 fr. 10 en timb. de tous pays.

F. GUITEL, 308, Rue Saint-Martin, PARIS

POILS ou DUVETS disgracieux du visage et du corps, disparition complète. Indications de s'en débarrasser c^o 15 c. **ACHILLE** chimiste, 75, r. Montmartre, Paris

PRESSES POUR IMPRIMER SOI-MÊME BAGESEAU 11, Rue des Tournelles, Paris.

STEREOCYCLE JUMELLE STEREOSCOPIQUE Derrière Perfectionnements Lucien LEBOT, 47, r. de Rocher, Paris.

STORES Spécialité de Stores en toile. MESNARD J^e, 154, bd St-Germain.

THÉS C^e ANGLAISE, place Vendôme, 23. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.

TITRES Recherches héraldiques NOBILIAIRES COMTE, 53 bis, rue du Rocher.

VEILLEUSES FRANÇAISES, JEUNET, inventeur. Fabrique à la Gare. EN VENTE PARTOUT.

Toilette, Ablutions, Hygiène SE TROUVE PARTOUT

EAU DE COLOGNE PRIMIALE

F. MILLOT, Paris BOULV. SÉBASTOPOÛL, 98 — CH. DANTIN, 38.



Elle ira plutôt à pied et gardera ses fraix d'omnibus pour se parfumer à l'Eau de Cologne Primiale.



VENTE DE CHARITÉ — Comment l'aura-t-elle vendue ? — Je n'aurais que de la Primiale... tout a été enlevé comme par enchantement.



Consternation d'un ménage parisien à la nouvelle des nouveaux droits d'octroi sur l'Eau de Cologne Primiale.



Elle vous rafraîchit en été, vous réchauffe en hiver et vous parfume en toutes saisons. L'exquise Eau de Cologne Primiale de Millot.



Le Vin Désiles

(Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine)

Cordial Régénérateur

PRIX DU FLACON : 5 FRANCS (franco à domicile). — DÉPÔT : 18, Rue des Arts, LEVALLOIS-PERRET (Seine).
Exiger : Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine.

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion. L'homme débilité y puise la force, la vigueur et la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment digestif et fortifiant et agréable au goût comme une liqueur de table.

COMPOSITION

- QUINQUINA
- COCA
- KOLA
- CACAO
- PHOSPHATE DE CHAUX
- SOLUTION IODO-TANNIQUE
- Extrait SPECIAL DÉSILES

LA CONFIRMATION, par Henriot.



— Colonel, fit le général, je suis chargé de faire une enquête sur vous... Un journal de la ville, le *Phare du Réveil*, vous signale comme un clercial dangereux...

— Il paraît que vous êtes à tu et à toi avec l'évêque... moi, vous comprenez, ça m'est égal...

— Mais les radicaux me menacent d'une interpellation... je tiens à passer général de division, comme vous devez tenir à passer général de brigade... Or, je vous le répète, les radicaux ont peur de l'alliance du sabre et du goupillon.

Le colonel. — Permettez, mon général...
Le général. — Croyez bien que je ne vous en veux pas...

Le général. — Tenez, moi, j'ai un oncle qui est curé à la campagne... un brave homme qui restera républicain tant qu'il ne sera pas évêque.



Le général. — Je vais le voir de temps en temps... mais, sacrebleu! je me mets en civil!

Le colonel. — Mon général, ma parole d'honneur... je n'ai jamais parlé à l'évêque...

... Tous nos rapports consistent en ceci : Dimanche dernier, l'évêque a donné la confirmation à mon fils...

Le général. — Rien que ça?... mais alors je vais arranger l'affaire... soyez tranquille, mon cher colonel...

On lisait le lendemain dans le *Phare du Réveil*: « Nous avons eu tort d'affirmer que des rapports dangereux existaient entre le colonel du 3^e de ligne et l'évêque. Bien plus, l'évêque se serait permis, dimanche dernier, de gifler le fils du colonel. Nous demandons une enquête! »

CAPITAUX à PRÊTER depuis 3 1/2 0/0 avec toute la sécurité et la discrétion d'une maison sérieuse et de confiance sur IMMEUBLES (2/3 de leur valeur) et sur **TITRES DE RENTE, Actions et Obligations** (dont un autre à la jouissance) à l'insu de l'usufruitier; sur **TITRES NOMINATIFS** sans avoir besoin des titres; sur **TITRES INALIÉNABLES**, grevés de **RESTITUTION** ou de **RETOUR**, sur Successions et Biens indivis sans le concours des co-héritiers, sur Vautruits, Rentes viagères, Créances hypothécaires, Polices d'Assurances étrangères et toutes garanties sérieuses. Prête de Cautionnements aux fonctionnaires. **Aucuns frais avant solution ni indemnité en cas de non-réussite.** Réalisation rapide et en espèces. Avances immédiates. Lettres sans en-tête. Maison **VORMUS** (anciennement 5, Rue Cambon, Paris De 1^{er} à 5^{ème}). Téléphone 250-44.

DENTS BLANCHES HYGIÈNE de la BOUCHE
Pour avoir les dents blanches, et les préserver de la Carie, faites usage chaque jour de la **PÂTE EVRARD** Le Meilleur Dentifrice.
Envoi d'un Pot contre Mandat de 5 francs.
Dépôt: 58, Rue Poussin, Paris et toutes Pharmacies et Parfumeries.

NE COUPEZ PLUS VOS CORS
GUÉRISSEZ-LES AVEC LE **CORICIDE RUSSE** Le FLACON 1/20 2 FR.
On le trouve PARTOUT et PHARMACIE CENTRALE: 50 et 52, Faubourg Montmartre, et 47, Rue Lafayette, PARIS.
Le Coricide Russe étant liquide pénètre par capillarité dans les racines des cors et les détruit. Les empâtres, anneaux, etc., etc., pressent les cors et augmentent la douleur sans aucun effet.

CHOCOLAT PIHAN 4 FAUBOURG SAINT-HONORE, PARIS
THES PIHAN 4 FAUBOURG SAINT-HONORE, PARIS
BAPTEMES BONBONS CHOCOLAT PIHAN 4 FAUBOURG SAINT-HONORE, PARIS
ARTHRITINE guérit GOUTTE, RHUMATISME, 54, Chaussée d'Antin, Paris.

MALADIES de POITRINE
GUÉRISON prompte et certains par les **Sirops à Hypophosphate de Soude ou de Chaux** du **D^r CHURCHILL**
Nombreuses attestations médicales
PRIX: 4 fr. LE FLACON, FRANCO.
Pharmacie **SWANN**, 12, Rue Castiglione, PARIS

HOTEL PRIVÉ Téléphone 262.23
Bary 33 rue Boissy-d'Anglas
PARIS
PHOTOGRAPHIE DE LUXE
Miniature sur Email • Pastels • Peintures
EXPOSITION, 5, RUE ROYALE

EN 20 JOURS GUERISON RADICALE de l'ANÉMIE
GUINET, Ph^o CH^o, 1, Pass. Saular, Paris.
Dans toutes les bonnes Pharmacies.
Brochure Franco sur demande adressée.
ELIXIR de S^t VINCENT DE PAUL
Le Seul autorisé spécialement.
Pour Renseignements, s'adresser chez les **SCŒURS de la CHARITÉ**, 105, Rue Saint-Dominique, Paris.

CLERMONT, HUET S^r
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine

MODÈLE ADOPTÉ PAR L'ARMÉE

JUMELLES EXTRA-LUMINEUSES
"A PRISMES"
Dites "STÉRÉOSCOPIQUES"
Système de Monture brevetée S. G. D. G.
PERMETTANT DE NETTOYER LES PRISMES
Pour l'observation des grandes distances, à l'usage de MM. les Officiers, les Explorateurs; pour les Courses, la Chasse, etc.
TRÈS GRANDE CLARTÉ
CHAMP TRÈS ÉTENDU
Envoi franco du Catalogue avec descriptions et prix 114, rue du Temple, PARIS.

En vente dans les principales Maisons de Photographie
APPAREIL DE PRÉCISION Mod. 1899

Format 9x12 à 12 plaques
ANASTIGMAT ZEISS KRAUSS
à DÉVELOPPEMENT à VUE AUTOMATIQUE
FRANCO NOTICE SUR DEMANDE
GHOS & DÉTAIL
L. GAUMONT & C^o
RUE DE LA CHIFFONNERIE
57, Rue S. Roch, PARIS

ENTIÈREMENT MÉTALLIQUES

Les "Sténo-Jumelles" PHOTOGRAPHIQUES
L. JOUX
NE REDOUTENT AUCUNE COMPARAISON
6 1/2 x 9 — 9 x 12
STÉRÉOSCOPIQUE 8x8 ou 8x16.
Envoi franco du Catalogue. (Tel. 809-56)
18^{ème}, Rue Denfert-Rochereau, PARIS.

DIABÈTE guéri radicalement par la **MIXTURE ANTI-DIABÉTIQUE MARTIN**
Avec cette mixture, point de régime à suivre: **le malade boit et mange ce qui lui plaît.**
Brochure explicative gratis et franco sur demande à **M. O. MARTIN**, Pharmacien de 1^{re} Classe, à Sariat (Dordogne).

SULFURINE Bain Sulfureux SANS ODEUR
Toutes Pharmacies.

SOMATOSE
TUBERCULOSE
ANÉMIE, CHLOROSE, AMAIGRISSEMENT, DÉBILITÉ GÉNÉRALE, INAPPÉTENCE, etc.
(Enfants, Vieillards, Adultes). — TOUTES PHARMACIES.

GRUBER & C^o BRASSERIES à STRASBOURG et MELUN
Maison à PARIS, 82-84, boul. Voltaire
Bière en Fûts. Bout. 1/2 Bout. Livraison à domicile.
Le moteur Loyal. 20^{ème}, Rue St. Maur, Paris.



L'HÉMÉRASCOPE

Nouvel Appareil Photographique

SUPPRIME LE CABINET NOIR

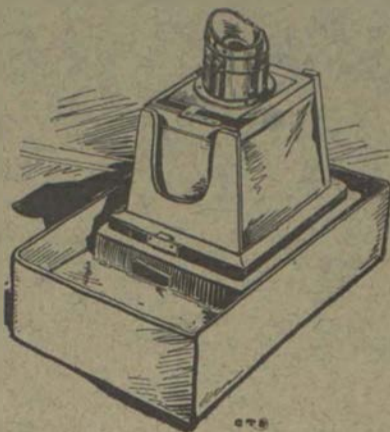
LE PLUS GRAND SUCCÈS EN PHOTOGRAPHIE



L'HÉMÉRASCOPE prend le phototype et le développe en plein jour.

L'HÉMÉRASCOPE s'emploie partout sans aucune installation spéciale.

L'HÉMÉRASCOPE est d'un maniement simple, facile et propre.



L'HÉMÉRASCOPE est léger, solide. Il se met dans la poche.

L'HÉMÉRASCOPE donne des clichés 9 x 12 d'une finesse absolue.

L'HÉMÉRASCOPE opère à la main ou sur un pied, à volonté.

L'HÉMÉRASCOPE possède tous les perfectionnements des meilleurs appareils connus et il offre en plus la grande facilité de **SUPPRIMER LE LABORATOIRE!!!**

La Société de l'Hémérascope, 24, Cité Fréville, Paris. Téléphone, 125-22.

ENVOIE FRANCO SUR DEMANDE UNE NOTICE ILLUSTRÉE

Voir l'illustration du 8 Juillet 1899.

LA SCIENCE RECRÉATIVE

SOLUTIONS

Voir les Problèmes à la page 3 de la couverture.

JEUX D'ESPRIT

N° 877. — Moulin à vent.

| | | |
|-----------|-------|-----|
| R | A | M |
| BIA | A | SAM |
| PAN | G | NER |
| ROB | MAL | VOL |
| MÉLOMANTE | | |
| CANICAS | | |
| VO | EV | |
| AMIDA | | |
| TOPEP | | |
| PET | MER | |
| LARA | OTHE | |
| SALEP | NTAMO | |
| DIA | SALEE | SIL |
| MAN | I | LAR |
| X | EVA | N |
| ADIVE | | |
| ISIDORE | | |
| ELATERTUM | | |

N° 878. — Mots en S.

| | |
|---------|-----|
| LAUD | B |
| MASSENA | |
| AA | SOR |
| DU | I |
| IB | |
| GIE | |
| EAC | |
| CHU | |
| EIA | |
| MAL | |
| RIO | |
| TUF | |
| IL | |
| NI | |
| ALI | ON |
| SABABAT | |
| SALBI | |

N° 879. — Losango.

| | |
|----------|--|
| C | |
| SAM | |
| SAMOS | |
| SAMLEU | |
| CAMBONNE | |
| MOLORSE | |
| SENNE | |
| UNE | |
| E | |

N° 880. — L'ÉCHIQUIER

- | | |
|---------|----------|
| 1. F-5F | 2. T-5F* |
| P-7F | |
| 1. | 2. T-6D* |
| F-4R | |
| 1. | 2. D-6R* |
| R-5F | |

N° 881. — SOLITAIRE

Enlever le n° 12 pour faire la figure, puis prendre 2/12 8/6 20/7 15/13 22/20 34/21 12/14 3/13 14/12 12/2 1,6 18/5 1/11 16,18 18/5 9/11 5,18 2/12 31/17 26/24 36/26 26/28 29/27 23/25.

Pour enlever la figure 12/26 26/28 37/27 28,26 26/24 35/25 21/26 21/19 26/12 17/19 12,26.

Abréviations de la notation usitée aux Échecs :

- | | |
|------------------|-----------------|
| R = le Roi. | P = un Pion. |
| D = la Dame. | * = Échec. |
| T = la Tour. | × = prêt. |
| C = le Cavalier. | ! = coup juste. |
| F = le Fou. | ? = douteux. |

Carte des chemins de fer de la France et des Colonies, à l'échelle de 1/100000 (un centimètre pour 8 kilomètres), imprimée en huit couleurs sur quatre feuilles grand-monde, largeur totale : 2^m,15; hauteur, 1^m,55.

Dressée d'après les documents les plus récents, émanés du Ministère des travaux publics et des Compagnies de chemins de fer. — Prix de la carte : en feuilles, 24 fr.; collée sur toile avec étui, 31 fr.; collées sur toile, avec gorge et rouleau, vernie, 38 fr. — Adresser les demandes à la Librairie Chaix, 20, rue Bergère, à Paris.

Appareils livrés à l'essai

ALAMBICS Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils Gratuits.

ACÉTYLENE Manuel de Renseignements pratiques et Tarif de Gazogènes Gratuits.

DEROY Fils Aîné, 71 & 77, Rue du Théâtre, Paris

CONSTRUCTEUR.

En écrivant signaler ce Journal.

EN 3 JOURS chute des cheveux, croûtes, pellicules, pelade, Démangeaisons guéries par le Pomme Philo-chène Veloutée de G. L. ANCIEN, Pharm. à Orgeval (Vosges). France 1^{re} 2^e, Strasbourg 2⁶⁰. Bouteille lavée, 30,000 attestations!!!

SOCIÉTÉ SUISSE

d'ASSURANCES GÉNÉRALES

SUR LA VIE HUMAINE, DE ZURICH

Assurances en Cours : **140 MILLIONS**

Tarif et Renseignements sur Assurances et Rentes sur demande.

A LA SUCURALE DE PARIS: 97, Rue St-Lazare.

GOUTTEUX, Prenez le **PISTOIA PLANCHE** RHUMATISANTS, Doses p^r l'an 23^{fr}; boîte d'essai 3^{fr}15. Franco PLANCHE, Boule^v Madelaine, 1, Marseille

MONTEZ LES PLUS MERVEILLEUX CYCLES LES **GLADIATOR**

VOITURETTE **LÉON BOLLÉE** 163, Av. Victor-Hugo PARIS Catalogue franco.

LE **TRÉFLE INCARNAT** DE L'ÉPIVER PARFUM A LA MODE.

SIDENTION SIROP DELABARRE (3^{fr}50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)



Pour éviter les Contrefaçons

N'accepter que les Flacons portant : 1^o Les mots **Sirop Delabarre** sur le Fond noir de la Brochure jaune entourant l'étui (conformément au spécimen ci-dessus); 2^o Le **Timbre officiel** sur l'Étui du Flacon.

FUMOUBE-ALBESPEYRES, 78, Faub^g Saint-Denis, PARIS.

EAU FIGARO SEULÉ TEINTURE INOFFENSIVE EN TOUTES NUANCES Dépôt: 55, Rue de Rivoli, Paris. (Fl. essai: 1^{fr}50).

Compagnie Générale DE

CINÉMATOGRAPHES PHONOGRAPHES

& PELLICULES

Société anonyme au capital de UN MILLION DE FRANC Anciens Établissements PATHÉ Frères.

98, RUE DE RICHELIEU, 98, PARIS

COMMISSION



EXPORTATION

PHONOGRAPHES GRAPHOPHONES

Morceaux d'orchestre, chants, duos, solos, marches, morceaux de danses, discours, scènes comiques, etc.

50,000 CYLINDRES-PHONOGRAMMES en Magasin

Maison la plus importante d'Europe

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE GROS - DÉTAIL

| | | |
|---|----------|----------------------|
| VOITURES DE LUXE | VOITURES | VOITURES DE COMMERCE |
| AUTOMOBILES PEUGEOT | | |
| Munies du moteur horizontal PEUGEOT à 3 cylindres 4, 5, 6, 7, 8, 10, 12, 16 et 20 chevaux | | |
| | | |
| USINES Audincourt (Doubs) et Lille (Nord) | | |
| PARIS 83, bd Gouvion-St-Cyr | | |
| Catalogue complet franco sur demande N.-B. — Voir l'ILLUSTRATION du 15 avril 1899. | | |